





— 11.087

CONSEILS
A MA FILLE.



Lith. de Lemoussier

Le vison de H. Helvétius.

R. 1411

CONSEILS
A MA FILLE,

PAR J.-N. BOUILLY.

QUATORZIÈME ÉDITION,

AVEC SIX NOUVELLES FIGURES.



TOME PREMIER.

Bruxelles.

AD. WAHLEN, IMP.-LIB. DE LA COUR,
GRANDE RUE DE L'ÉCUYER, N° 49.

1834.

X-61-155387-1

BIBLIOTECA UNIVERSIDAD DE MALAGA



INTRODUCTION.

On a bien raison de dire , ma Flavie, qu'on renonce difficilement à ses douces habitudes. A peine quelques mois se sont écoulés depuis la publication de nos *Contes* que tu as écrits sous ma dictée ; et déjà tu me sollicites de reprendre nos chers entretiens , d'embellir nos matinées par ces épanchemens mutuels , où tu prétends que , tout en badinant, je forme à la fois ton esprit et ton cœur. Je te vois , en m'éveillant , assise devant mon bureau de travail , les yeux attachés sur les miens , et prête à tracer sur le papier tout ce qui me viendra dans la pensée.... Le moyen de résister à ton aimable empressement ? Eh ! comment n'être pas bien inspiré ?

Va , je le ressens aussi vivement que toi ce désir inexprimable de verser dans ton ame tout ce qui peut un jour te faire estimer et chérir. Mais je te l'ai déjà dit , ma fille , ce n'est point avec des *Contes* que je puis maintenant fixer ton attention , étendre tes idées ,

et charmer les momens que nous passerons ensemble. Quand on voit luire comme toi son seizième printemps , le cœur ne se nourrit plus de chimères , il lui faut un aliment plus réel ; et la fiction , sous quelque forme séduisante qu'elle paraisse , a moins d'attraits à ton âge que la simple vérité.

Je te prévien donc, ma Flavie , que ce sont des *Conseils* qui vont succéder à ces *Contes* que le public a daigné couronner de son suffrage ; à ces *Contes* auxquels je dois le changement remarquable qui s'est opéré dans tout ton être , et qui m'a donné la plus douce récompense que je pouvais ambitionner.

Ne va pas t'effrayer à ce titre imposant : *Conseils à ma Fille* ; garde-toi de penser que , censeur austère , ou moraliseur fatigant, j'aïlle t'ennuyer par des systèmes profonds et de tristes maximes , en un mot , par cet échafaudage de science et de morale dont abusent trop souvent ceux qui , croyant instruire l'adolescence , ne font que l'ennuyer , l'assourdir , et se ferment pour jamais les jeunes cœurs dont ils ne cessent de contrarier les penchans. Ce n'est point là ma méthode. Instruire sans qu'on s'en aper-

coive , charmer l'étude par la variété , persuader par des exemples , et surtout gagner la confiance par le sentiment ; telle est , selon moi , la marche la plus sûre , et la seule que je suivrai toujours avec toi.

Cependant je ne te dissimulerai pas que l'entreprise que j'ose tenter est vaste et délicate. Si j'essayai dans mes *Contes* de te retracer à la fois les ridicules , les défauts et les aimables qualités d'une jeune fille de douze à quinze ans ; si j'eus le bonheur de détruire en toi le germe des uns et d'augmenter les autres , je prétends maintenant t'éclairer sur tous les dangers qui souvent environnent les premiers pas qu'on fait dans le monde ; je prétends te guider dans tes liaisons , t'en faire sentir toute l'importance , te faire voir que , sous les dehors de l'amitié , se cachent quelquefois l'envie et la fausseté , qui tourmentent le cœur trop confiant qu'elles avaient séduit par de fausses apparences. Je prétends , dans les cercles nombreux où tu commences à te montrer , te faire distinguer l'adulation de l'éloge mérité ; le caquet brillant de l'intrigante , du langage modeste de la femme sensée ; la morgue ridicule de la parvenue , du ton simple mais

imposant de la femme bien née. Je prétends te disposer à devenir un jour dame de maison , à te faire rechercher , moins par des dehors sémillans , que par ta gaieté franche et ta bonté naturelle ; à t'entourer , non de ces coquettes imprudentes qui mettent leur amusement et leur jouissance à compromettre celle dont elles forment la société , mais d'amies véritables qui soient heureuses de ton bonheur , gardiennes tutélaires de ta réputation , et fières de t'appartenir par les liens sacrés de l'amitié. Je prétends enfin , ma Flavie , diriger , sans jamais les contraindre , les mouvemens de ton cœur , et te guider dans le choix d'un époux ; et le faire chercher , non dans cette foule d'oisifs opulens , de sots titrés , de beaux diseurs de riens , de savans ampoulés , de doucereux hypocrites et de fades soupirans , mais parmi ces hommes francs et simples dans leurs manières , d'une profession utile à l'État , habitués au travail , amis des mœurs sans être ennemis du plaisir , placés dans la société ni trop haut ni trop bas , sentant toute la dignité de leur être , et regardant le mariage , moins comme un marché conclu par l'intérêt , que comme l'engagement sacré de ren-

dre heureuse celle qui leur a confié ses destinées.

Une pareille découverte est difficile à faire : je ne puis te le dissimuler. Je n'oserais te promettre d'atteindre ce but de tous mes travaux, de tous mes soins, de toute ma tendresse ; mais j'ose du moins me flatter qu'une fois éclairée par les différens exemples que je vais mettre sous tes yeux, tu calculeras toi-même de quelle importance est un lien qui nous enchaîne pour la vie ; et que, te trouvant si bien dans les bras d'un père qui te chérit, tu n'iras pas te jeter inconsidérément dans ceux d'un époux, sans avoir éprouvé ses sentimens, étudié ses goûts et sondé son caractère.

Afin que les exemples que j'emploierai pour te diriger et te convaincre, se gravent dans ton ame, et puissent m'attirer ta confiance, ton attention, je les appuierai d'anecdotes prises dans l'Histoire, et principalement de celles dont je fus le témoin dans les différentes classes de la société que je parcours depuis longtemps. C'est surtout parmi les personnes qui laissent un nom célèbre que je choisirai mes modèles ; et voulant que ces anecdotes, dont je te garantis ici l'authenticité, t'amusement en temps qu'elles t'instruiront, je me suis occupé

d'avance à choisir celles qui te sont inconnues, ou dont l'effet ne pouvait être remarqué par ton âge et ton inexpérience.

Ce choix, tu t'en apercevras sans peine, m'a coûté bien des recherches; il exigeait beaucoup de patience et de méditation. Tout est classé dans ma tête et dans mon cœur : il ne me reste plus qu'à m'occuper avec toi de ce qui peut en utiliser la leçon, en faire aimer la morale, et, s'il se peut, en charmer le récit.

Tu sais qu'habitué à te dicter d'abondance, je m'abstiens ordinairement de toute prétention littéraire, je n'emploie que le style le plus simple, et ne m'attache qu'à la vérité. Je tâcherai cependant, en amenant sous ta plume les principales difficultés de la langue française, auxquelles j'ai déjà su te familiariser, de donner à mes phrases plus de force et d'expression, à mesure que tu parcourras les différents tableaux que je te présenterai.

Enfin, ma Flavie, je m'empresserai d'offrir à ta pensée tout ce qui peut faire chérir et respecter ton sexe. Je te citerai des faits à l'appui de mes *Conseils*, afin que, si quelque jour tu te trouves dans telle ou telle situation que je t'aurai retracée, tu puisses te la rappeler; et,

joignant alors l'avis d'un père à l'authenticité historique , il te sera facile d'éviter le mal , ou de faire le bien dont mes *Conseils* t'auront offert l'exemple.

Si mon plan te convient , si tu crois qu'il puisse t'intéresser et te plaire , prends la plume : embrassons-nous..... et commençons.

CONSEILS

A MA FILLE.

LES OISEAUX DE M^{me} HELVÉTIUS.

L'AIMABLE compagne de cet écrivain célèbre qui sut peindre avec tant d'éloquence et les erreurs et les avantages de l'esprit, madame Helvétius, dont les grâces et les rares qualités inspirèrent à son époux le charmant poème du *Bonheur*, avait un goût remarquable pour les oiseaux.

Elle en connaissait toutes les espèces, toutes les origines, et les réunissait, à sa belle maison d'Auteuil, dans une vaste et riche volière qu'elle ne tenait fermée que pendant la nuit, afin de préserver sa nombreuse famille des animaux malfaisans. Le jour, dès qu'elle avait distribué à chacun d'eux la nourriture qui leur convenait, elle ouvrait elle-même les portes de la prison, et leur procurait la jouissance de se répandre dans la campagne. Souvent il n'en rentrait, le soir, qu'une faible partie. Dans les beaux jours surtout, la troupe joyeuse, trouvant amplement de quoi se nourrir,

oubliait l'asile où les soins les plus pressés le disputaient à l'abondance. Mais un insecte pris à la volée, l'eau bourbeuse d'une mare, et le plus petit abri sous le feuillage, étaient préférés aux longues gerbes de millet, aux jets d'eau limpide, aux nids de mousse et de duvet qui décoraient la volière. Tant il est vrai que rien dans la nature ne peut compenser les charmes de l'indépendance et de la liberté.

Mais dès que les frimas se faisaient sentir, presque tous les fugitifs revenaient jouir des douceurs de l'hospitalité. Souvent même il arrivait que ces petits émigrés amenaient avec eux un grand nombre d'oiseaux du voisinage, qui cherchaient également à se soustraire aux tourmens de la froidure et de la faim; car tout cède au pouvoir impérieux de la nécessité.

Ce n'était jamais qu'à regret que madame Helvétius se séparait de ses hôtes nombreux et chéris; mais la célébrité de son nom, ses grâces naturelles et le charme de sa société la rappelaient souvent dans la capitale, qu'elle revenait ordinairement habiter vers le mois de janvier.

C'était pendant l'hiver mémorable de 1788, qui fit en France de si grands ravages et causa tant de malheurs. Les plus antiques forêts furent en partie détruites; les fleuves, en roulant des montagnes de glace qui s'entassaient les unes sur les

autres , rompirent les digues , détruisirent indistinctement les châteaux et les chaumières. On voyait les bêtes fauves assiéger les hameaux , s'élançer dans les bergeries , et jusqu'au près du berceau des enfans : leur faim cruelle les portait à dévorer tout ce qui s'offrait à leurs regards. Sur les grandes routes , on rencontrait des voyageurs que le froid avait en quelque sorte pétrifiés ; dans les champs et dans les bois , le gibier de toute espèce se trouvait étendu mort sur la neige ; et les oiseaux tombaient par milliers dans les lacets où ils étaient attirés par le moindre appât qu'on leur présentait. On eût dit que les astres avaient dévié dans leur cours , et que la France , dont le climat tempéré n'est pas un des moindres avantages qu'elle a reçus de la nature , avait changé de place sur le globe , et se trouvait tout-à-coup transportée dans le Groenland ou dans la Nouvelle-Zemble.

Madame Helvétius , après s'être assurée que sa nombreuse volière d'Auteuil ne se ressentait aucunement d'un hiver aussi désastreux , s'occupait dans Paris à secourir les malheureux du quartier qu'elle habitait. Sa touchante pitié s'étendait sur tous les êtres souffrans qui l'entouraient. Souvent , des croisées de son appartement , qui donnaient sur une longue terrasse , elle voyait un grand nombre de moineaux qui , la nuit , se réfugiaient dans les écuries de son hôtel , et pendant le jour

cherchaient en vain de tous côtés le moindre aliment. S'exposant elle-même à la rigueur du froid, elle balayait la neige, en dégageait une partie de sa terrasse, et s'empressait chaque matin d'y jeter des graines de toute espèce, sur lesquelles elle voyait fondre un nombre infini d'oiseaux qui s'avançaient tout près d'elle, et pénétraient quelquefois jusqu'à l'entrée de son appartement.

Un jour qu'elle se livrait au plaisir d'alimenter ainsi tous les moineaux du voisinage, un d'entre eux vint se placer sur sa tête, descend sur son bras, et se niche dans son sein. Madame Helvétius crut d'abord que tant de hardiesse était causée par le froid dont l'oiseau semblait être saisi. Elle mit tous ses soins à le réchauffer dans ses mains, à le ranimer auprès de son feu ; mais s'apercevant qu'il se perchait familièrement sur son doigt, se posait sur son cou et la becquetait en battant des ailes, madame Helvétius ne douta plus que ce ne fût un moineau privé qui s'était envolé de quelque maison voisine, et qu'avait attiré, comme tant d'autres, l'appât jeté sur sa terrasse.

Après avoir rendu à ce pauvre réfugié tous les soins qu'inspiraient sa familiarité, sa gentillesse, madame Helvétius ne voulut point les lui faire payer de sa liberté : elle ouvrit donc une croisée de son appartement, et dit à l'oiseau : « Si tu appartiens à quelque personne de ce quartier, on doit

être inquiet sur ton sort. Vole promptement rassurer ceux qui te regrettent. Si tu ne peux retrouver ton asile, reviens à moi, pauvre petit égaré, oh! reviens encore te réchauffer dans mon sein.....!» A ces mots, elle donne un baiser au moineau, qui s'envole et s'échappe à sa vue.

Dès le lendemain, au moment où madame Helvétius prodigeait à ses protégés les alimens dont ils avaient si grand besoin, le même transfuge vient de nouveau planer sur sa tête, et, voltigeant sur sa main, semble exprimer tout le plaisir qu'il ressent de revoir sa protectrice. Celle-ci le caresse de nouveau, le réchauffe de son haleine; mais elle s'aperçoit que l'oiseau porte au cou une portion de lacet de soie bleue, auquel est suspendu le bout d'un doigt de gant, formant un petit sac : madame Helvétius examine, tâte la peau de ce gant, et croit y sentir un écrit. Elle cherche précipitamment et avec la curiosité la plus vive; elle trouve en effet une feuille de papier très-mince, pliée dans la forme la plus petite, l'ouvre, y aperçoit plusieurs lignes d'une écriture serrée, et dont l'encre encore fraîche annonçait qu'elles venaient d'être tracées à la hâte; elle lit d'abord ces deux vers si connus de *Racine*, et qu'on avait seulement changés de cette manière :

« Aux petits des oiseaux tu donnes leur pâture,

» Et ta bonté s'étend sur toute la nature. »

Émue autant que surprise, madame Helvétius achève de lire le billet, qui contenait ce post-scriptum :

« D'honnêtes gens de votre voisinage languissent dans le besoin ; ferez-vous moins pour eux que pour la nombreuse famille qu'on vous voit secourir chaque matin ? »

« Non, sans doute ! s'écrie madame Helvétius en se livrant à toute son émotion : le moyen de résister à une demande aussi touchante, de refuser un si charmant émissaire. ? » Aussitôt elle s'élance à son secrétaire, y prend un billet de la caisse d'es-compte de 600 livres, le met dans le petit sac à la place de celui qu'il contenait, donne au moineau plusieurs baisers pour sa commission, sort sur sa terrasse, et lui fait prendre la volée. Elle veut le suivre des yeux, et cherche, en observant la direction de son vol, à découvrir de quel côté demeurent les infortunés qu'elle vient de secourir ; mais l'oiseau, passant rapidement par-dessus les arbres des jardins, se dérobe aux regards de sa bienfaitrice, et la laisse livrée aux plus douces réflexions.

Ce qui surtout occupait l'imagination de madame Helvétius, c'était de savoir comment on avait instruit le moineau fidèle à remplir un pareil message : « Par quel moyen, se disait-elle, est-on parvenu à lui faire diriger son vol vers mon appartement, à saisir l'instant où je donne la pâture à ses

compagnons d'infortune, à venir se poser sur ma tête, à me distinguer, à me choisir en un mot pour la consolatrice des êtres souffrans dont il est le séduisant interprète ?..... Je m'y perds, plus j'y pense..... »

Plusieurs jours se passèrent. Madame Helvétius songeait sans cesse à cette singulière aventure, mais se donnait bien de garde d'en parler : c'eût été révéler une œuvre méritoire ; et elle savait par expérience que le mystère double le prix d'un bienfait. Quelquefois aussi la vivacité de son imagination brillante et la profonde connaissance qu'elle avait du monde, lui faisaient craindre d'avoir été le jouet de l'intrigue et de la cupidité ; car parmi les êtres intéressans qui ont des droits à notre commisération, il se glisse tant de faux indigens qui abusent de notre confiance !

Un matin que madame Helvétius s'occupait encore à balayer elle-même la neige sur sa terrasse pour y attirer les oiseaux, le messager fidèle revint, portant à son cou le même petit sac où cette dame bienfaisante avait mis le billet de 600 livres. Elle s'imagina qu'on revenait à la quête, et se préparait à y déposer un nouveau gage de sa générosité ; mais quelle fut sa surprise d'y trouver un second billet conçu en ces termes :

« Vous avez sauvé un artiste estimable et sa nombreuse famille ; les 600 livres vous seront remises aus-

sitôt que le retour du printemps et le travail de nos mains nous auront permis de nous acquitter. »

Madame Helvétius relut plusieurs fois cet écrit anonyme ; et comme elle s'aperçut que plusieurs mots étaient altérés par les larmes de la gratitude , elle ne put retenir les siennes , et s'applaudit plus que jamais d'avoir cédé au premier élan de son cœur. Elle retint quelque temps le charmant émissaire qu'elle ne cessait de caresser ; mais , songeant à quel point cet oiseau devait être cher à la famille qui lui confiait ainsi ses destinées , elle s'empressa de lui rendre la liberté , après avoir mis dans le petit sac cette réponse au billet :

« J'ai cru faire un don : si ce n'est qu'un prêt , le bonheur de vous être utile me rendra votre débitrice. »

Depuis ce moment , le moineau privé ne reparut plus. Madame Helvétius croyait vainement le reconnaître dans chacun de ses semblables que ses soins attiraient ; mais dès qu'elle voulait mettre la main sur l'un d'eux , toute la bande fuyait à tire-d'aile , et se sauvait comme devant un oiseau de proie.

Enfin les frimas cessèrent ; et la neige cédant aux rayons du soleil , qui chaque jour prenait plus de force , annonça que le printemps ne tarderait pas à paraître. Madame Helvétius semait en vain des graines

en abondance , elles n'attiraient plus qu'une petite partie de ses hôtes chéris : les autres , trouvant de quoi suffire à leurs besoins , et déjà tout occupés de préparer les nids qui devaient recevoir leurs premières couvées , ne venaient que rarement sur la terrasse. Ils semblaient même devenir plus sauvages , à mesure que les beaux jours reparaissaient. Madame Helvétius souffrit en secret de cet oubli , de cette ingratitude : « Mais , se disait-elle , peut-on faire à des oiseaux un crime de ce qu'on rencontre à chaque instant parmi les hommes ? »

Le premier de mai , cette dame partit pour sa maison d'Auteuil , afin de réparer les désastres de l'hiver cruel qui venait de s'écouler. Elle s'empressa surtout de rétablir ce que les frimas avaient altéré dans sa volière. Là , chaque fois qu'elle portait ses regards sur tel ou tel moineau qui faisait partie de sa riche collection , il lui rappelait le charmant interprète de la famille inconnue ; et quoique cette espèce des oiseaux ne soit remarquable ni par la variété de ses chants , ni par l'éclat de son plumage , madame Helvétius avait , pour tous les moineaux qui s'offraient à ses regards , une prédilection dont elle ne pouvait se défendre , mais dont son cœur généreux lui donnait tout bas l'explication.

Vers le milieu de l'été elle fut contrainte de s'arracher à ses occupations champêtres ; une affaire

de famille la contraignit de se rendre à Paris.

Peu de jours après son arrivée , comme elle respirait l'air du matin , elle aperçut le moineau fidèle , portant au cou le même petit sac , et qui , voltigeant çà et là , semblait ne plus la reconnaître. Ce fut en vain qu'elle l'appela , lui jeta des graines et lui fit mille signes caressans , le moineau , passant et repassant au-dessus de sa tête , exprimait à la fois la crainte et le désir de s'y reposer. Madame Helvétius comprit alors que c'était le changement de son costume qui causait cette méprise. Rentrant aussitôt dans son appartement , elle s'empresse de reprendre ses vêtemens d'hiver , sous lesquels elle avait reçu l'oiseau plusieurs mois auparavant ; et quoique ce jour-là fût un des plus chauds de l'année , elle se revêtit d'une pelisse de satin bleu , fourrée d'hermine , mit sur sa tête une ample capote de velours vert , et reparut sur la terrasse. Au même instant le moineau vint , ainsi qu'elle l'avait prévu , se poser sur son épaule , exprimant par tous ses mouvemens sa confiance et sa joie. Madame Helvétius se hâta d'ouvrir le petit sac , et y trouve un billet de la caisse d'escompte de 600 liv. , avec ce nouvel écrit :

« Nous nous empressons de nous acquitter de la somme que vous avez daigné nous prêter , mais non de la reconnaissance , qui reste gravée à jamais dans nos cœurs. »

Madame Helvétius fut d'abord tentée de renvoyer les 600 liv. ; mais elle réfléchit que c'eût été priver ces estimables inconnus de la plus douce jouissance qu'ils pussent éprouver , celle d'acquitter une dette sacrée. Elle voulut ensuite habituer l'intelligent émissaire à la reconnaître sous ses vêtements d'été. Quittant aussitôt la capote de velours et la pelisse fourrée , elle parut nu-tête et sous un simple peignoir de mousseline blanche. Le moineau privé s'accoutuma sans peine à ce nouveau costume ; et comme son intelligence et les services qu'il rendait lui procuraient souvent la liberté, il venait régulièrement chaque matin sur la terrasse de madame Helvétius, frappait du bec aux croisées de son appartement, quand elle tardait trop à paraître, et ne s'en retournait jamais sans avoir pour ainsi dire offert son hommage à son aimable bienfaitrice.

Peu de jours après, c'était un dimanche, madame Helvétius, parcourant les belles allées du jardin des Plantes, sa promenade favorite, se reposait, entourée de plusieurs personnes de distinction qui formaient sa société habituelle. Elle se livrait à tous les charmes d'une conversation vive et enjouée, lorsque tout à coup le moineau commissionnaire, sortant de dessous le fichu d'une jeune fille assise vis-à-vis sur un banc de gazon, vient se poser sur madame Helvétius, et lui exprime, en la becque-

tant, qu'il la reconnaît. « C'est mon joli messager ! s'écria-t-elle en le couvrant de baisers ; mais comment se peut-il que dans ce jardin public, au milieu de tant de monde..... ? — Excusez, Madame, lui dit en l'abordant un jeune enfant de dix à douze ans ; c'est le pierrot de ma sœur. — Et quelle est votre sœur, mon petit ami ? — Cette jeune fille, vêtue en blanc, que vous voyez là tout près de mon père et de ma mère : ce pierrot lui appartient, je vous assure ; elle ne le donnerait pas pour tout l'or du monde... » En achevant ces mots, il désignait du doigt une jeune personne de seize à dix-sept ans, d'une figure intéressante, et qui, rouge de joie et d'étonnement, disait à ses parens : « C'est elle.... ! oui, c'est elle-même ! »

Aussitôt madame Helvétius se trouve environnée du père, de la mère et de six enfans qui, tour à tour emportés par la reconnaissance et retenus par le respect, lui adressent mille actions de grâces, se confondant en excuses. La fille aînée surtout était dans une ivresse qui altérait sa voix, au point de ne pouvoir proférer une parole ; elle pressait sur son cœur les mains de madame Helvétius, les couvrait des plus douces larmes ; et le moineau fidèle, qui pendant ce temps-là ne cessait de voltiger de l'une à l'autre, complétait ce délicieux tableau.

Enfin la jeune Lise, telle était le nom de l'inconnue, retrouvant la faculté de s'exprimer, ap-

prend à madame Helvétius qu'elle est la fille aînée d'un sculpteur en bois, nommé *Valmont*; que son père, attaqué d'une longue maladie et manquant d'ouvrage, s'était trouvé dans un état de gêne que le travail de ses enfans, trop jeunes encore, n'avait pu faire cesser; que le nom seul de madame Helvétius lui avait inspiré l'heureuse idée de procurer à son père un secours que sa fierté peut-être ne lui permettait pas de réclamer; qu'en un mot, c'était elle qui, à l'insu de ses parens, avait essayé de députer son moineau chéri, dont l'intelligence l'avait secondée au-delà de ce qu'elle pouvait espérer.

« Mais par quels moyens que je ne puis comprendre, lui demanda madame Helvétius, êtes-vous parvenue à diriger vers moi notre mutuel interprète? — Oh! madame, si vous saviez ce qu'il m'en a coûté, reprit la jeune Lise en caressant le moineau, qui s'était posé sur son sein! Il m'a fallu l'exposer bien souvent à la rigueur du froid; il m'a fallu surtout avoir la cruauté de le priver de nourriture pendant des jours entiers, afin que, attiré comme tous les autres oiseaux par l'appât que vous leur jetiez, il pût s'habituer à vous voir, à s'approcher de vous..... J'observais tout de la croisée de ma chambre, qui donne sur vos jardins. Tantôt le pauvre petit voltigeait, effaré, dans tout le voisinage, et ne revenait que long-temps après, attiré par ma voix;

tantôt, poursuivi par les autres moineaux sauvages, il rentrait, meurtri de coups de bec et les ailes déchirées..... Enfin je le vis un jour voltiger autour de vous et se poser sur votre tête : dès le lendemain, après avoir eu le courage de le priver encore de nourriture, je saisis l'instant où vous jetiez sur votre terrasse la graine bienfaisante : je hasardai le petit sac qui contenait mon premier billet..... Vous savez tout le reste. »

Madame Helvétius ne put, ainsi que tous ceux qui l'entouraient, se défendre de la plus vive émotion ; elle reconnut, par tous ces détails intéressans, combien est ingénieuse la piété filiale. Elle pressa plusieurs fois dans ses bras la jeune Lise, la remercia de l'avoir choisie pour l'aider à sauver son estimable famille, lui recommanda de ne point faire perdre au moineau chéri l'habitude de venir la visiter souvent, et ne cessait, en racontant cette anecdote, de répéter ce qu'ici, ma fille, je te donne pour premier conseil :

« De même qu'il vaut mieux absoudre un coupable, que de condamner un innocent ; de même la crainte d'alimenter le vice ou de favoriser la fraude ne doit jamais nous faire manquer l'occasion de secourir l'honnête et respectable indigence. »

LA ROBE FEUILLE-MORTE

DE MADAME COTTIN.

CEUX qui s'attachent dans leurs écrits à peindre fidèlement la nature, à retracer les vertus et les vices, les charmes et les ridicules de la société, sont la plupart taciturnes, misanthropes; ils ne paraissent dans les cercles nombreux que pour y prendre des notes, y choisir leurs modèles; ils redoutent la moindre distraction, et voudraient pour ainsi dire serendre invisibles à tout le monde.

Telle était madame Cottin, qu'il suffit de nommer pour désigner à la fois l'ame la plus sensible, le talent le plus vrai, la modestie la plus touchante. Indulgente pour les autres, elle n'était sévère que pour elle-même. Son plus grand plaisir était d'entendre discuter sur ses propres ouvrages, sans être connue des personnes qui pouvaient les critiquer. La censure même la plus amère l'intéressait constamment, parce qu'elle prétendait y trouver toujours à faire quelque profit; mais l'éloge lui paraissait un supplice insupportable; et pour le fuir, il n'est pas de précaution que ne prit cette femme modeste, pas de moyen qu'elle ne se fit un devoir d'employer.

Aussi ne paraissait-elle que bien rarement sur la scène du monde , où la faisaient rechercher sa douceur inaltérable et sa célébrité reconnue. Privée du bonheur d'être mère , elle s'en était vengée en adoptant en quelque sorte les trois filles d'une amie qui dans les troubles civils avait perdu sa fortune et son époux. Tous les momens que madame Cottin pouvait dérober à ses travaux particuliers étaient consacrés à l'éducation de ces charmantes orphelines. Les instruire en les amusant , les conduire dans le premier sentier de la vie , dont elle connaissait mieux que personne toutes les sinuosités , les préserver des dangers qui environnent l'adolescence , en un mot , verser dans leurs ames tous les trésors de la sienne , telle était l'occupation favorite de cette femme aimante et généreuse , telle était sa plus douce jouissance.

Afin de s'affranchir à jamais des embarras de la toilette et surtout d'économiser le temps qu'elle exige , madame Cottin , depuis plusieurs années , s'était imposé l'obligation de porter toujours le même vêtement. Il consistait dans une redingote de taffetas feuille-morte , et un ample chapeau noir , forme anglaise , sous lequel étaient rassemblés négligemment les plus beaux cheveux blonds. Ce chapeau cachait aussi de grands yeux bleus , d'où s'échappaient des traits de flamme à travers l'immuable douceur qui en faisait le premier charme.

Ce costume uniforme était d'autant plus cher à madame Cottin, qu'il lui procurait le bonheur d'offrir à ses trois filles adoptives des étoffes, des bijoux, dont elle se plaisait à les parer. On assure même que l'amitié l'avait tellement identifiée avec la mère de ces orphelines, qu'elle ne prélevait sur un revenu de douze ou quinze mille francs que de quoi payer strictement son modeste entretien. Tout le reste était désigné comme le patrimoine de la famille.

A tant de traits de bonté qui caractérisent madame Cottin, elle joignait une simplicité si vraie, que souvent on la prenait pour une femme obscure; et qu'on attribuait son silence et son maintien, tantôt à un défaut d'usage, tantôt à l'impuissance de s'exprimer et de sentir, tantôt à la crainte de se faire remarquer par des expressions impropres.

Ces méprises très-fréquentes amusaient beaucoup cette femme célèbre; elles seules pouvaient la distraire des profondes rêveries où la jetaient ses occupations littéraires, qui l'ont conduite au tombeau dans la fleur de l'âge, et qui transmettent aujourd'hui son nom à la postérité.

Un jour, les trois jeunes sœurs qu'elle aimait si tendrement se trouvèrent invitées à une fête brillante, où devait se réunir une jeunesse nombreuse et choisie. Madame Cottin voulut présider elle-même à la toilette de ses chères élèves; elle les avait

ornées de tout ce qu'elle avait de plus précieux ; mais au moment de monter en voiture , la mère des jeunes demoiselles, obligée de vaquer à une affaire imprévue, ne peut les accompagner : « Il faut avouer que c'est bien dommage ! disait la plus jeune : une toilette si recherchée ! — Et qui a coûté tant de soins à *la Bonne* ! ajouta la cadette (c'est ainsi qu'elles appelaient leur aimable bienfaitrice, qui ne leur avait permis que ce modeste surnom). — Oh ! si *la Bonne* ne fuyait pas autant les cercles du jour, dit l'aînée des trois sœurs, nous la prierions de mettre le comble à ses bontés, et de nous conduire à cette belle réunion. — N'est-ce pas chez un des plus riches banquiers de Paris ? leur demanda *la Bonne*, si bien nommée. — Justement, répondit l'une d'elles ; il doit y avoir bal, concert, et surtout des charades en action que j'aime à la folie. — Il serait cruel de vous faire renoncer à tant de bonheur. Je vous accompagnerai, mes belles petites ; mais c'est à condition que vous ne me nommerez point, que vous me laisserez jouir à ma manière de ce tableau mouvant, où je trouverai sans doute plusieurs croquis à faire, et surtout que vous laisserez chacun se méprendre sur mon compte, et s'amuser à mes dépens tout autant qu'il lui plaira. — Nous vous le promettons ! s'écrièrent à la fois les trois sœurs, impatientes d'assister à la fête tant désirée. » Aussitôt madame Cottin se revêtit de sa redingotte feuille-mor-

te, de son grand chapeau noir bien rabattu sur ses yeux, et conduisit ses jeunes amies chez ce riche banquier, où elles trouvèrent en effet la réunion la plus nombreuse et la plus imposante.

Les trois orphelines témoignèrent, au nom de leur mère, à la dame de la maison les regrets qu'elle avait eus de ne pouvoir les lui présenter; et madame Cottin, les yeux baissés et d'une voix timide, annonça qu'elle s'était chargée d'accompagner ces demoiselles, pour ne pas les priver de participer aux plaisirs d'une aussi brillante assemblée.

L'accent expressif de l'inconnue contrastait avec la simplicité de son vêtement; il n'échappa point à la dame qui la recevait: elle devina sans peine, et dès le premier coup-d'œil, que c'était une femme de mérite. Il n'en fut pas de même de sa fille unique, âgée de dix-sept ans, et des jeunes étourdiées qui l'environnaient. Elles prirent madame Cottin pour une parente nouvellement arrivée de province, ou pour une femme de confiance, enchantée de se trouver une fois dans le grand monde. Placée dans un coin assez retiré d'un salon riche et spacieux, elle n'obtint que de ces politesses indispensables dont on s'imagine honorer beaucoup ceux qui les reçoivent: quant aux trois sœurs, brillantes de parure, de grâce et de fraîcheur, elles furent comblées d'égards, et bientôt se dispersèrent dans le bal.

Ce qui surtout excitait la critique mordante de la jeunesse folâtre qui passait et repassait devant madame Cottin, c'était la couleur de son vêtement. Malgré la faiblesse de sa vue, elle s'aperçut facilement que sa robe feuille-morte était l'objet presque général de la conversation. » O la belle couleur ! disait un jeune élégant en souriant avec impertinence : il est inouï qu'elle ne soit pas à la mode. — Si madame était présentée, balbutiait un autre fat en la lorgnant, parole d'honneur, toutes les femmes de la cour seraient en robe feuille-morte. — C'est que tout pâlit auprès d'une robe feuille-morte, ajoutait un troisième. — C'est que rien ne sied comme une robe feuille-morte. — O l'admirable chose qu'une robe feuille-morte ! »

Madame Cottin riait sous cape de ces attaques passagères, et prenait en secret copie de tous ces originaux. Mais ce qui mit le comble à la méprise, ce fut l'expression dont se servaient ses trois jeunes amies en la nommant. L'une d'elles ne pouvant, au sein des plaisirs les plus enivrants, oublier l'extrême complaisance de leur bienfaitrice, et la voyant reléguée dans un coin et tout-à-fait isolée, dit à ses deux sœurs : « Nous nous amusons bien ; mais je crains que *la Bonne* ne s'ennuie... » Ces mots furent entendus par plusieurs jeunes personnes, et particulièrement par la fille de la dame de la maison. Elle s'imagina aussitôt que l'incon-

nue est *la Bonne*, c'est-à-dire la gouvernante de ces demoiselles. Choquée de ce qu'on ose introduire une femme de cette espèce dans une société si bien composée, craignant que cela ne se répande et ne blesse les personnes comme il faut qui se trouvent réunies chez sa mère, elle va s'asseoir auprès de la robe feuille-morte, dont elle rit encore malgré elle, et entame ainsi la conversation : « Vous devez vous ennuyer beaucoup, ma chère dame, au milieu de tant de monde? — Moi ! mademoiselle ? jamais je ne m'ennuie. — Si vous vouliez passer dans la première pièce, vous y trouveriez les gens et surtout la femme de chambre de ma mère, bonne personne tout-à-fait ; elle est à peu près de votre âge, de votre tournure, et se ferait véritablement un plaisir..... — J'irais volontiers, répondit en souriant madame Cottin, qui devinait l'intention de la jeune indiscrete ; mais je me trouve si bien ici ! — Cependant l'immobilité constante où je vous vois depuis long-temps, le peu d'usage que nécessairement vous devez avoir..... ; — Ne m'empêche pas, je vous assure, de remarquer tout ce qui se passe dans cette assemblée. — Vraiment, la Bonne ! ah ! vous êtes observatrice. en ce cas, vous avez dû vous apercevoir que votre robe feuille-morte..... — Est la seule livrée qui me convienne. Je suis morte pour la jeunesse, pour la beauté ; je suis morte pour l'art de

plaire. — Comment! est-ce que vous auriez été? — Pas aussi belle que vous? cela serait difficile; mais assez recherchée, assez fêtée peut-être pour en conserver un tendre souvenir. — Eh quoi! me serais-je méprise? dit la jeune demoiselle, frappée des réponses de l'inconnue, et changeant de ton: Cependant j'ai bien distinctement entendu les trois jolies personnes que vous avez amenées vous appeler leur *Bonne*. — Ce titre m'est trop cher, repartit vivement madame Cottin, pour que je puisse en faire mystère. Oui, mademoiselle, je suis leur *Bonne*. — Oh! madame, je vois maintenant que ce n'est là qu'un surnom d'amitié: vous êtes, j'en suis sûre, l'institutrice, le mentor de ces demoiselles. — Leur mentor! elles n'en ont pas besoin; elles sont elles-mêmes si bonnes, si modestes! et vous ne prouvez mieux que personne: la candeur dans une femme double les attraits dont la dota la nature. »

L'étonnement et la curiosité de la jeune étourdie étaient au comble, et la conversation allait conduire à une explication plus sérieuse, lorsqu'un beau jeune cavalier, lui prenant la main, la conduisit à une danse anglaise où elle fit briller ses talents et ses grâces. Tout en dansant, néanmoins, elle ne cessait de porter les yeux sur la robe feuille-morte; et, se rappelant avec quelle dignité, avec quel charme surtout, l'inconnue avait su lui donner

la leçon qu'elle méritait si bien , elle souffrait de sa méprise et s'occupait déjà des moyens de la réparer.

Dès qu'on eut fini de danser l'anglaise , on passa dans un second salon orné de fleurs et de feuillage, sous lesquels était servi le souper le plus splendide et le plus recherché. Les femmes seules se mirent à table. Madame Cottin , après y avoir installé ses trois filles adoptives et les avoir recommandées aux dames qui les environnaient, retourna s'asseoir dans son coin favori. Là , reléguée , et pour ainsi dire oubliée de tout le monde , elle ne fut distraite de ses rêveries que par la dame de la maison , qui vint lui offrir elle-même des rafraichissemens , et par ses trois jeunes amies qui tour à tour lui rendaient des devoirs si empressés , lui témoignaient des égards si tendres , que ceux qui s'en apercevaient n'osaient plus se moquer de la robe feuille-morte , et commençaient à craindre de s'être mépris sur son compte.

Cependant un grand nombre des aimables du jour , qui voltigeaient autour d'elle , contenaient leurs railleries , et ne cessaient de rire aux dépens de la rêveuse , tandis qu'un petit groupe d'hommes instruits s'entretenait des ouvrages modernes qui se faisaient remarquer dans la littérature française. La conversation tomba naturellement sur l'ouvrage de madame Cottin , intitulé *Mathilde* , et qui venait

de paraître. Les uns le critiquaient, les autres le louaient à outrance; mais les gens sensés et d'une érudition reconnue avouaient unanimement que c'était le chef-d'œuvre de son auteur. « Que j'aime cette vierge pure et timide au milieu des camps et du choc des passions! » disait un littérateur célèbre en tournant le dos à madame Cottin. — « Qu'il est noble et touchant! s'écriait un second, tout en marchant sur la robe feuille-morte; oh qu'il est vénérable cet *archevêque de Tyr*, qui ne craint pas d'exposer ses jours pour sauver ceux du chef des Infidèles!..... Voilà comme on peint la véritable piété; voilà comme on fait chérir et respecter la religion... » Tel autre admirait le caractère du vaillant *Montmorency*; tel autre, la conduite sage et variée de l'ouvrage; tel autre enfin, la couleur entraînante, et surtout la moralité du dénouement.

Pendant tous ces débats, le souper finit. La dame de la maison, qui rentra dans le salon avec sa brillante société, prit à la conversation la part la plus active, et fit preuve de goût, de caractère et d'érudition. On passa en revue les différens ouvrages de madame Cottin. Chacun émit son opinion, établit sa critique, motiva sa préférence; mais tous s'accordèrent à la classer parmi ces êtres privilégiés qui honorent et le pays et le siècle qui les vit naître. Les femmes surtout ne tarissaient pas sur son éloge; elles s'empressaient de répéter plu-

sieurs passages de *Mathilde*, et citaient cet ouvrage comme la production de l'étude approfondie du cœur humain, comme l'épanchement de l'âme la plus sensible. Tout le monde fut de cette opinion : il n'y eut pas jusqu'aux jeunes gens les plus superficiels qui ne rendissent hommage au talent reconnu de madame Cottin. « Je n'aime pas les femmes de lettres, disait en minaudant un de ceux qui avaient plaisanté le plus amèrement la pauvre robe feuille-morte ; mais madame Cottin m'a subjugué. — Et moi donc : parole d'honneur, elle m'a cent fois mouillé les yeux. — Je donnerais tout au monde pour la voir, pour la connaître, disait un autre en pirouettant, mais on ne la trouve nulle part ; elle est comme ces astres bienfaisans qui se couvrent d'un nuage. — Comment peut-on se soustraire à la société dont on fait le charme et le bonheur ? ajouta la maîtresse de la maison : que le commerce d'une pareille femme serait profitable, et que son amitié doit être chère à ceux qui la possèdent ! — Oh ! oui, Madame..., répondit involontairement la plus jeune des trois sœurs, qui entouraient en ce moment leur modeste bienfaitrice. — Que dites-vous, Mademoiselle ? Auriez-vous donc le rare avantage de la connaître..... ? » La jeune personne allait parler encore ; mais un coup-d'œil de sa sœur aînée, et surtout un geste rapide de madame Cottin lui ferment la bouche. « Quel soupçon ! continua

la dame en s'adressant à l'inconnue. Se pourrait-il que sous cet humble vêtement !..... Ah ! je ne suis plus surprise de cet accent irrésistible qui m'a frappée, lorsque vous m'avez présenté ces demoiselles ; serait-ce donc en effet madame Cottin que j'aurais l'honneur de recevoir chez moi ? j'avoue que j'en serais heureuse et fière. — O ma *Bonne* ! reprit la jeune orpheline en se jetant dans ses bras , pardonnez si j'ai trahi votre secret , si j'ai manqué à ma promesse ; mais la transition subite de ces railleries amères à ces éloges si mérités , a tellement enivré mes sens , que je n'ai su ni ce que je disais , ni ce que je faisais.—Oui, dit à son tour la sœur aînée avec autant d'émotion que de dignité, oui, c'est la célèbre madame Cottin, c'est notre *Bonne*, oh ! notre bien *Bonne*... Vous venez tous de faire l'éloge de ses talens , mais c'est à nous qu'il appartient de faire celui de son cœur.....» Malgré tous les efforts que fit leur généreuse amie pour les empêcher de parler , malgré la souffrance qu'elle exprimait par ses signes et des mots entrecoupés , les trois sœurs ne purent résister au plaisir de la venger des mépris dont on l'avait accablée, et divulguèrent tout ce qu'elle avait fait pour leur famille.

Quand on connut la véritable signification du surnom de *Bonne*, et surtout l'honorable cause de la simplicité de ses vêtements , toute l'assemblée, transportée de surprise et d'admiration , se pressait

en foule autour de madame Cottin. Les femmes prenaient ses mains, les couvraient de baisers et de larmes ; les hommes baisaient les pans de cette robe feuille-morte qui leur avait paru si ridicule, et que les jeunes gens avaient si cruellement outragée. C'était à qui exprimerait ses regrets, à qui ferait amende honorable ; chacun briguaît la faveur d'un regard, l'honneur d'une parole ; et cette femme qui peu d'instans auparavant n'était regardée que comme un être obscur, sur qui l'on se plaisait à réunir le sarcasme et le mépris, semblait tout-à-coup transformée en une divinité tutélaire qu'on entourait d'hommages, et dont on invoquait la clémence.

Mais de toute cette foule idolâtre, celle qui paraissait la plus empressée, la plus repentante, c'était la fille de la maîtresse de la maison. Restée aux genoux de madame Cottin, elle lui disait avec une expression touchante et d'une voix altérée : « C'est moi...., oui, c'est moi qui suis la plus coupable.... Quoi ! j'ai pu me méprendre au point de vous croire indigne de rester dans ce salon !.... j'ai pu m'oublier jusqu'à vous proposer ! O madame ! si votre indulgence n'égale pas votre célébrité, je perds à jamais ce que j'ambitionnerais le plus, votre estime et votre amitié. »

Madame Cottin s'empressa de relever la jeune désolée, la pressa sur son cœur, et lui prouva par

les expressions les plus affectueuses qu'elle était loin de conserver le moindre ressentiment. Pour achever de l'en convaincre, elle lui proposa de devenir l'amie de ses trois filles adoptives, dont elle excusa l'indiscrétion; car, bien qu'elles eussent fait souffrir sa modestie, elles venaient de lui faire éprouver une jouissance qu'on ne saurait payer trop cher.

La mère de la jeune personne, profitant en femme d'esprit de cette occasion pour achever de détruire dans sa fille une étourderie qui pouvait nuire à sa réputation et faire prendre le change sur la bonté de son cœur, lui donna le conseil de ne jamais juger sur l'apparence; de songer que le vrai mérite se cache bien souvent sous les dehors de la simplicité, de la singularité même; et lui désignant la robe de madame Cottin, elle ajouta du ton le plus aimable: « Vous le voyez, ma fille, on peut trouver sous une *feuille morte* la fleur la plus brillante, un fruit délicieux. »



LES NUANCES DE L'AGE.

ALBERTINE de Rostanges avait fait, à l'âge de six ans, la perte la plus grande qu'on puisse éprouver : la mort l'avait privée de sa mère. En la séparant de celle à qui elle devait le jour, elle lui ravit à la fois l'amie la plus vraie, un guide tutélaire, une institutrice qui joignait à beaucoup d'érudition une connaissance parfaite du cœur humain.

Albertine, trop jeune encore pour sentir toute l'étendue de cette perte, s'était trouvée sous la vigilance et l'autorité de M. de Rostanges, son père, capitaine de vaisseau, grand chasseur, ami des plaisirs de la table, joyeux conteur, et qui surtout avait pour principe de livrer l'enfance à elle-même et de tout confier à la nature. Albertine, douée de beaucoup d'esprit, se fit bientôt remarquer par de piquantes saillies, une volubilité brillante, un enjouement intarissable, qui faisaient les délices de M. de Rostanges. Il s'imaginait que rien n'était comparable à sa fille ; il soutenait qu'aucune jeune personne de son âge ne savait, comme elle, raisonner, discuter sur toutes choses, et critiquer avec plus de justesse, de grâce et d'aimable folie.

Albertine, se trouvant sans cesse avec les hommes qui cultivaient la société de M. de Rostanges, parlait indistinctement sur tout, adoptait telle ou telle opinion émise au hasard, imitait le ton leste et tranchant de chaque interlocuteur, s'étudiait principalement à raconter, d'après son père, les anecdotes les plus gaies, à les broder à sa manière; en un mot elle était, à dix ans, un petit prodige de savoir, de babil et de naïveté, qu'on ne pouvait s'empêcher de remarquer avec étonnement, et qu'on citait dans tout Paris.

Tant qu'Albertine conserva la taille, les traits et la voix du premier âge, les choses même les plus inconsiderées qui s'échappaient de sa bouche innocente, ne blessaient aucunement. Il est une époque dans la vie où la candeur ne peut être altérée par les expressions les plus étranges qui viennent souiller ses lèvres ingénues. Cette profanation n'est jamais regardée que comme l'effet d'une mémoire trop facile. On rit de l'innocence qui profère des mots que réprouve la pudcur; mais on blâme en secret la source dangereuse où les puisa son inexpérience.

Notre jeune conteuse ne cessait de se mêler parmi tous ces gens dont l'unique emploi est d'égayer un cercle, et de payer leur écot par mille fadaïses racontées avec originalité. Enhardie par le plaisir qui brillait dans les yeux de son père, par les ris

immodérés qu'elle excitait, et les félicitations de tous les beaux diseurs de riens qui l'entouraient, elle plaçait son mot partout, répétait les saillies bonnes ou mauvaises qu'elle avait pu recueillir, et devenait pour ainsi dire la chronique de toutes les sociétés où elle était reçue.

M. de Rostanges, dont les talens et les services ne pouvaient échapper aux regards observateurs du chef suprême de l'État, reçut l'honorable mission d'inspecter les constructions qui se faisaient dans tous les ports de France, et, par ce choix, fut contraint de quitter Paris pendant plusieurs années. Albertine, qui à cette époque avait près de douze ans, ne voulut jamais se séparer de son père : celui-ci, de son côté, ne pouvait se passer de sa fille unique, de son élève chérie. Elle obtint donc sans peine la permission de le suivre ; et quoique la capitale de la France eût pour elle bien des charmes par l'espèce de célébrité qu'elle s'y était acquise, elle partit avec M. de Rostanges, pour aller babiter tour à tour Brest, Anvers, Lorient, Toulon, Marseille et les différens ports de la Hollande.

On conçoit facilement que le commerce continuuel d'Albertine avec les officiers marins, constructeurs et matelots, ne fit qu'accroître son goût naturel pour les saillies et les récits anecdotiques. Son cœur, franc et généreux, trouvait en même temps l'aliment qui lui était nécessaire ; on la voyait cha-

que jour accompagner son père dans les différens ateliers de la marine, encourager elle-même les ouvriers, assister ceux d'entre eux qui se trouvaient dans le besoin, rire des jurons des uns, faire chanter aux autres des chansons, les répéter ensuite à son père et devant tous ceux qu'il réunissait chez lui; en un mot, elle prit le ton, imita les manières et recueillit les lazzis des marins avec autant de zèle et de fidélité, qu'à Paris elle se plaisait à copier les ridicules, à répéter les fadaises des sots à la mode et des élégantes du jour.

Cette habitude, si peu compatible avec la pudeur et la discrétion qui sont les premières qualités exigées dans une femme, établit à Albertine, dans les différentes villes qu'elle parcourait, une réputation bien au-dessus encore de celle qu'elle s'était faite dans Paris. Chacun, croyant que son habil et sa jactance étaient le suprême bon ton de la capitale, riait aux éclats dès qu'elle parlait; prenait ses plaisanteries les plus hasardées pour une gaieté naïve; citait les bons mots qu'elle répétait, comme des prodiges d'esprit et le fruit d'une éducation distinguée. C'était à qui recevrait, fêterait la charmante fille de monsieur l'Inspecteur de la Marine, qui, plus avouglé que jamais sur le mérite d'Albertine, redoublait pour elle de tendresse, d'admiration, et ne cessait de répéter cette fausse maxime qu'il avait adoptée pour devise : *Il faut livrer l'en-*

fance à elle-même, et tout confier à la nature.

Le bonheur dont jouissait Albertine, ses voyages dans les différens ports de mer, ne tardèrent pas à développer et ses traits et sa taille avec autant d'avantage, que son père s'imaginait voir se former son caractère. A peine âgée de seize ans, elle était d'une taille élevée, et ses traits, en se formant, avaient pris une régularité qui ajoutait à l'éclat de ses beaux yeux, à la fraîcheur de son teint. On eût désiré peut-être plus de douceur dans son regard, plus de réserve et de grâce dans son maintien; mais, si l'on ne pouvait la voir sans l'admirer, on ne pouvait l'entendre sans être forcé de rire.

Au bout du temps prescrit pour les opérations importantes de M. de Rostanges, sa mission se trouvant remplie, il fut rappelé dans la capitale. Les nouveaux services qu'il venait de rendre lui attirèrent la bienveillance du souverain, et ne le rendirent que plus cher encore à ses anciens amis, à toutes les sociétés qu'il fréquentait avant son départ. Il y recevait à chaque instant des marques d'estime et d'honorables félicitations; mais son plus grand bonheur était de présenter partout sa chère élève, sa belle et brillante Albertine, qui, selon lui, devait éblouir tous les yeux, tourner toutes les têtes, réunir tous les suffrages.

En effet, dès que la belle voyageuse se présentait dans un cercle, elle attirait d'abord tous les

regards , et commandait le plus vif intérêt ; on contemplait sa figure charmante ; on était ébloui par la volubilité de son langage , par l'expression de son coup-d'œil et la vivacité de ses manières ; mais bientôt cet enthousiasme du premier moment se dissipait comme une ombre légère. Albertine voyait tous les visages qui l'entouraient se couvrir d'un nuage qu'elle semblait rembrunir chaque fois qu'elle parlait. Elle croit d'abord que c'est l'effet de son absence de la capitale , dont elle craint d'avoir perdu dans ses voyages et les usages et le bon ton : elle redouble de zèle , récite les anecdotes les plus piquantes , raconte des aventures de toutes espèces , et fait pâmer de rire plusieurs étourdis et quelques femmeléttes qui forment cercle autour d'elle. Mais à travers ces succès qui ne peuvent satisfaire son amour-propre , elle s'aperçoit que la masse imposante des gens sensés , et que surtout les mères de famille froncent le sourcil , se parlent à l'oreille en la regardant , et paraissent critiquer tous les efforts qu'elle fait pour leur plaire. Surprise et confuse , Albertine se tait , et ne sait à quoi attribuer le changement étrange qu'elle remarque dans toutes les personnes dont elle faisait autrefois l'amusement et les délices.

« Il faut , dit-elle à M. de Rostanges , que l'esprit et les mœurs de Paris soient bien changés depuis que nous en sommes éloignés. As-tu remarqué ,

mon père, comme on semble prendre en mauvaise part tout ce que je dis, tout ce que je fais? et pourtant je ne crois être ni plus sotte, ni plus gauche qu'il y a quatre ans. Tu te rappelles qu'à cette époque, où j'en avais douze à peine, j'étais, grâce à tes soins, chérie, fêtée, recherchée. Seule, je faisais l'ornement d'un cercle; on m'excitait à raconter; on vantait ma gentillesse; on recueillait mes bons mots..... Maintenant on dirait qu'on veut me faire payer les succès de mon enfance. Les mêmes anecdotes, les mêmes saillies qu'on écoutait avec tant de plaisir, paraissent aujourd'hui déplaire et même indisposer contre moi ceux qui s'en amusaient et me les faisaient répéter avec tant d'empressement. — Ne vois-tu pas, ma fille, lui répondit M. de Rostanges, toujours aveuglé par sa tendresse pour elle et par son faux système, que c'est l'effet de la jalousie des uns et de l'infériorité des autres? Tu reviens, après quatre ans d'absence, plus belle que jamais, réunissant tout ce qui peut faire de vives impressions; et tu ne veux pas qu'on te redoute! et tu es surprise que l'on souffre en secret, lorsqu'on te compare les jeunes demoiselles de ton âge, qui, presque toutes élevées avec roideur et sévérité, n'ont ni ta gaieté, ni ta grâce, ni ton mérite! Il faut braver la critique et les boutades de ces mères qui ne rient jamais, de ces guides austères qui ne sont que les tyrans de la jeunesse; et t'en

venger, en faisant briller le plus que tu pourras les rares qualités qui te distinguent. »

Albertine, encouragée, égarée par ces éloges d'un père enthousiaste et systématique, suivit aveuglément le plan qu'il lui avait prescrit, et dont elle croyait obtenir le plus grand succès. Elle ne se présentait dans aucune réunion, sans y étaler tout ce qu'elle présumait devoir la faire distinguer; et plus ses escapades excitaient d'étonnement et d'improbation, plus elle redoublait de caquetage et de ris immodérés.

Pendant son amour-propre et sa sensibilité naturelle furent un jour mis à une telle épreuve, qu'elle ne put trouver assez de force pour la supporter. Elle était dans une société nombreuse où l'on avait eu principalement en vue d'amuser et de fêter plusieurs dames étrangères. Albertine, dont l'habitude était de s'emparer de la conversation, voulut dans cette circonstance faire briller tout son mérite.

On ne proférait pas une phrase qu'elle n'y mit son mot; on ne citait pas un seul fait qu'elle n'y adoptât telle ou telle anecdote; mais dans ce tourbillon de bavardage et de folie elle se livra à des tableaux si peu faits pour son âge, à des expressions si étranges, que toutes les mères de famille, écartant avec adresse leurs filles de la belle conteuse, la laissèrent seule au milieu de tous les hommes, qui

riaient de ses lazzis, et qui les improuvaient en secret. Albertine, se voyant ainsi séparée des jeunes demoiselles qui composaient cette belle réunion, voulut s'en rapprocher; mais toutes, à un signe que faisait chaque mère attentive et surveillante, fuyaient peu à peu la diseuse de fariboles, et n'osaient lever les yeux sur elle. Enfin un siège se trouve vacant auprès d'une jeune et jolie personne, Albertine s'en empare et veut lier conversation. Celle-ci, trop timide ou trop bonne pour mortifier quelqu'un, même par obéissance, rougit d'abord, hésite, répond un mot, et finit par rire, malgré elle, des plaisanteries de la conteuse intarissable, quand tout à coup la mère de cette demoiselle, venant la prendre par la main, l'entraîne, et lui dit en jetant un regard terrible sur Albertine : « Voulez-vous donc, ma fille, vous perdre de réputation..... ? »

Ces mots firent l'effet d'un coup de foudre. Albertine voulut en demander l'explication; mais son orgueil et sa sensibilité venaient de recevoir une si forte commotion, qu'elle ne put proférer une seule parole. Passant donc tout à coup du babil le plus extravagant au plus morne silence, elle alla s'asseoir dans un coin du salon, et se livra à toutes les réflexions que faisait naître une aussi cruelle aventure.

M. de Rostanges, ne sachant à quoi attribuer la

tristesse subite et le silence extraordinaire de sa fille, s'empressa de lui demander quel pouvait en être le motif. Celle-ci, encore toute troublée par le choc qu'elle venait d'éprouver, et craignant d'en informer son père, dont elle redoutait l'extrême vivacité, prétexta une indisposition et sortit de la réunion brillante où elle venait de se convaincre qu'elle n'inspirait plus que le mépris. Elle passa la nuit dans la plus pénible agitation. Le lendemain, sa figure charmante paraissant tout-à-fait altérée, son père lui fit des questions avec tant d'instances, qu'elle ne put lui cacher plus long-temps la cause de son chagrin ; elle lui répéta mot à mot les paroles outrageantes dont on s'était servi à son égard. — « Toi, perdre quelqu'un de réputation ! s'écria M. de Rostanges, suffoqué de colère ; un tel outrage ne peut être toléré ; viens avec moi ; ma fille, je veux t'en faire obtenir la réparation la plus formelle..... » Albertine accompagne son père chez la dame, qui d'abord se confond en excuses, de ce que les expressions qu'elle avait employées eussent été entendues par mademoiselle de Rostanges. S'expliquant ensuite avec la franchise et la sensibilité d'une femme de mérite et d'une tendre mère, elle se fit un devoir de dessiller les yeux du père, de faire connaître à la fille l'étendue de ses inconséquences, et de l'éclairer sur la réputation dangereuse qu'elle se faisait dans tout Paris. « La bouche d'une jeune

personne de votre âge, ajoute cette dame respectable, n'est jamais que l'organe de son cœur. Jugez, mademoiselle, de ce qu'on doit penser de vous lorsqu'on entend..... (pardonnez-moi l'expression) les extravagances que vous proférez sans cesse. Ou vous en ignorez l'importance, et alors on ne peut vous regarder que comme une insensée ; ou vous sentez la portée de ce que vous dites, et dans ce cas vous devez révolter toutes les mères de famille..... N'attribuez, de grâce, la sévérité de mon langage qu'au touchant intérêt que vous inspirez, qu'au regret qu'on éprouve de voir tant de charmes et d'esprit naturel altérés par ces récits qu'improove la pudeur, par des expressions qui ne sont aucunement l'apanage de notre sexe, en un mot, par cette habitude de parler sans relâche, et de jeter au hasard tout ce qui se retrace dans votre imagination. N'oubliez jamais qu'il ne nous suffit pas d'être pures dans nos actions, et que nous devons l'être également dans nos paroles.»

Cette leçon produisit sur Albertine l'effet le plus heureux. Elle sentit que si l'indulgence excuse dans un âge tendre un babîl hasardé, des expressions irréflechies, elles deviennent intolérables à cette époque où les femmes acquièrent les premiers droits de plaire et de se faire aimer.

M. de Rostanges ne fut pas moins frappé que sa fille de cette vérité. Autant il avait pris plaisir à lui

faire répéter les inconséquences qu'il appelait d'heureuses saillies , autant on le vit s'appliquer à ne lui laisser proférer que ce qui pouvait être approuvé par la décence et l'austérité même. Insensiblement elle recouvra l'estime générale qu'elle avait été sur le point de perdre à jamais. Parlant peu , mais toujours à propos et avec ce charme entraînant de la pudeur , elle se vit encore plus recherchée à dix-sept ans , qu'elle ne l'avait été dans son enfance. Elle conserva la plus vive gratitude pour la dame dont elle croyait avoir été si cruellement outragée ; et souvent cette digne et véritable amie , la pressant dans ses bras , lui répétait ce conseil salutaire : « La décence chez les femmes est comme une onde limpide qu'altère la moindre source impure ; et de même qu'il est des fleurs pour chaque saison , de même il est des nuances pour chaque âge. »

LA ROMANCE DE D'ALAYRAC.

M. de Saint-Marc vécut long-temps célibataire. Ancien garde-du-corps à la cour de France , il s'é-tait lié d'une étroite amitié avec d'Alayrac , l'un de ses camarades , jeune alors , et qui déjà faisait pré-sager la carrière brillante qu'il a parcourue dans la musique dramatique. M. de Saint-Marc avait reçu de la nature une sensibilité profonde ; mais elle n'était aperçue que des personnes qui vivaient dans son intimité. Le son mâle de sa voix , l'austérité de ses traits et la brusquerie de ses manières dégui-saient les qualités de son ame aimante ; et lors même qu'il essayait de faire une caresse ou qu'il voulait dire une chose aimable , on était plutôt près de trembler et tenté de le fuir , que de se livrer à l'émotion qu'on ne pouvait lui supposer. C'était un de ces contrastes frappans qui tour à tour attachent et repoussent , un assemblage bizarre de douceur et de rudesse , d'abandon et de misanthropie , de patience et de vivacité. L'honneur et les arts étaient ses divinités chéries. Dédaignant l'amour , et lui préférant l'amitié , il n'avait de sa vie soupiré pour les belles : impassible en apparence , jamais le

moindre sourire ne déridait son front ; jamais ses yeux , qu'ombrageaient d'épais sourcils , ne versaient de larmes..... Mais aussi jamais Saint-Marc ne manquait d'essuyer celles qu'il voyait répandre.

La musique avait sur ses sens un empire auquel il ne pouvait résister : c'était surtout aux premières représentations des ouvrages de d'Alayrac qu'il était curieux à voir. Soit que l'amitié qu'il portait à l'auteur ouvrit son ame au besoin de s'épancher , soit que les chants si purs , les airs si naïfs , les romances si touchantes de son ami lui fissent partager les vives émotions de tous les spectateurs , il ne pouvait cacher ce qui se passait alors dans tout son être , et sortait malgré lui de cette impassibilité qui n'était que l'enveloppe trompeuse du goût le plus pur , du cœur le plus sensible.

Je me rappelle m'être trouvé près de lui lors des premières représentations de *Camille* , qu'on doit placer au rang des chefs-d'œuvre de d'Alayrac. Au moment où l'actrice inimitable qui créa ce rôle si pathétique et si difficile , chantait la belle romance du troisième acte , et proférait ces mots :

« Il n'est point de maux que n'efface
» Un baiser qu'on donne à son fils..... »

chacun , emporté par le charme de la musique et la force de la situation , exprimait sa vive émotion par

mille applaudissemens mêlés des plus douces larmes. M. de Saint-Marc, immobile et silencieux, m'apercevant les yeux noyés de pleurs, me saisit une main, la presse avec force, et me dit d'une voix terrible : « Que vous êtes heureux de pouvoir pleurer ! moi j'étouffe..... et je m'en vais. » Aussitôt il s'éloigne, sort de la salle, reste sous le péristyle jusqu'à la fin du spectacle, attend d'Alayrac à sa sortie, lui saute au cou et le félicite... du mal qu'il lui a fait éprouver.

Un autre jour, on représentait, pour la première fois, *Les deux petits Savoyards*, ouvrage charmant, où le talent des deux auteurs s'est en quelque sorte identifié. Les accens montagnards que d'Alayrac avait peints si fidèlement, la gaité, l'ingénuité des chansonnettes de la Savoie, excitaient dans tout l'auditoire un enjouement unanime. Chacun battait des mains et riait aux éclats. M. de Saint-Marc, dont le sérieux et l'immobilité frappaient singulièrement toutes les personnes dont il était entouré, s'écrie d'une voix retentissante et d'un sang-froid tout-à-fait remarquable : « Voilà deux petits Savoyards qui décroteront long-temps l'Opéra comique. »

Cette apparente impassibilité est assez commune chez les hommes qui, doués d'une force physique extraordinaire et d'une réflexion constante, rougissent en quelque sorte de laisser paraître leur sensibilité ; mais sous cette écorce rude et repoussante ils ca-

chent quelquefois toutes les vertus qui fond l'homme de bien , souvent même toutes les qualités qui constituent l'homme aimable.

Tel était M. de Saint-Marc , qu'on méconnut long-temps dans les cercles les plus brillans de Paris , et que sut apprécier une jeune dame , veuve , sans enfans , que sa beauté , ses talens et sa naissance faisaient rechercher par les hommes du jour et les partis les plus distingués de la capitale. Elle leur préféra M. de Saint-Marc , parce qu'elle était sûre de trouver en lui une ame franche , un attachement véritable , un caractère à toute épreuve. La rudesse même de cet officier avait pour elle des charmes , parce qu'elle ne pouvait lui ravir le présage de l'union la plus heureuse.

Elle ne fut point trompée dans son attente. Jamais l'homme le plus affable , l'amant le plus idolâtre , l'époux le plus fidèle n'eut autant d'égards , de soins et de tendresse que n'en montra M. de Saint-Marc pour celle qui lui avait confié ses destinées. La préférence qu'elle lui avait donnée sur tous ses rivaux la lui rendait si chère , qu'il ne croyait pas avoir trop de toute sa vie pour en prouver sa gratitude.

Il naquit de cet heureux mariage une fille qui fut nommée *Isaure*. Image vivante de sa mère , elle eut en partage sa beauté , sa grâce et surtout sa douceur. Bientôt elle embellit ces rares avanta-

ges de tous les talens que procure une éducation soignée. Ce qui rendait Isaure plus remarquable, c'était son tendre attachement pour son père. Que de soins elle prenait pour lui plaire, pour prévenir tous ses goûts, pour adoucir l'apparente austérité qui le caractérisait, et cela par les moyens les plus délicats et sans qu'il s'en aperçut ! Elle n'exigeait de lui ni caresses, ni tendres épanchemens ; un seul coup-d'œil, un serrement de main lui suffisaient.

Tant qu'avaient duré les troubles civils, M. de Saint-Marc avait renoncé à toute espèce de service. Il vivait retiré dans une terre située en Touraine, où la simplicité de ses goûts, la franchise de son caractère et l'urbanité des bons habitans du jardin de la France, le mirent à l'abri des ravages de l'anarchie.

Là, M. de Saint-Marc se livrait tout entier aux charmes de l'agriculture et surtout aux soins qu'exigeait l'éducation de sa chère Isaure. Privé d'une partie de ses anciens amis et de presque tous ses frères d'armes, il concentrait ses affections dans sa famille, et cherchait à se distraire de l'aspect douloureux du passé par le tableau consolant de l'avenir. Isaure, âgée de près de quinze ans, était un modèle accompli de tout ce qui peut faire aimer. Son moral, dirigé par son père, avait pris un aplomb qui donnait encore à ses charmes plus de dignité. Les épanchemens de sa belle ame et les

bienfaits qu'elle répandait sur tout ce qui l'entourait, avaient tellement établi sa réputation, qu'elle ne pouvait sortir du château de Saint-Marc sans recueillir les plus honorables félicitations, sans entendre les bénédictions de tous les indigens qu'elle avait secourus, de tous les heureux qu'elle avait faits.

M. de Saint-Marc n'était pas moins sensible que tout autre à ces jouissances qu'éprouvait sa fille ; mais il ne laissait rien paraître au dehors, ne lui adressait jamais la moindre félicitation, et se bornait à laisser tomber sur elle un regard qui semblait dire : « Tu n'as fait que ton devoir. »

Cependant les nuages affreux qui pendant longtemps avaient troublé la France, s'étaient entièrement dissipés. Tous ce qui portait un cœur français et conservait le souvenir de services honorables s'empressait de se ranger sous les drapeaux du génie et de la valeur. Saint-Marc s'y rendit l'un des premiers. Animé par l'idée de rendre à sa patrie son antique splendeur, fatigué d'une oisive inutilité, et sentant se réveiller en lui tout le feu de la jeunesse et l'honneur des braves, il reprit sa carrière militaire, et ne tarda pas à s'y faire distinguer par ses talens, son expérience et son zèle infatigable.

Isaure entraît alors dans sa seizième année ; elle revint à Paris avec sa mère, qui, bien qu'elle eût elle-même excité M. de Saint-Marc à reparaitre

dans les rangs de l'armée française, souffrait en secret des fréquentes absences de cet époux adoré ; mais, attachée comme lui, à la gloire de son pays, elle dissimula ce qui se passait dans son ame, ne songea qu'à procurer à sa fille, toutes les jouissances de son âge, et surtout à ne l'entourer que de personnes estimables et d'un commerce sûr.

M. de Saint-Marc, qui à cette époque était parvenu au grade de commandant d'artillerie, venait passer régulièrement à Paris et dans sa terre de Touraine tout le temps que lui laissait libre son service. Les épaisses moustaches qu'il portait augmentaient l'austérité de son regard et la dureté de ses traits. Le séjour des camps et l'habitude des combats avaient donné à sa voix un ton plus mâle et plus imposant encore ; mais rien n'avait pu changer son cœur. Le bonheur de revoir une épouse adorée, le charme inexprimable qu'il éprouvait dans les bras de sa fille, qui ne pouvait se rassasier de sa présence, tout remplissait l'ame de cet excellent homme de la plus douce ivresse, et lui donnait le digne salaire du guerrier qui revient dans ses foyers.

Les qualités que réunissait Isaure, et sa beauté remarquable qui en doublait le charme, lui attiraient tous les hommages et formaient autour d'elle une cour d'adorateurs dont la plupart osèrent briguer l'honneur d'une alliance. Madame de Saint-Marc, soit par un pressentiment secret qu'elle ne

prolongerait pas long-temps sa carrière, soit par le désir si doux pour une mère d'assurer le sort de sa fille unique, sollicitait souvent son époux de faire un choix parmi les partis les plus avantageux qui se présentaient. Mais celui-ci, qui préférait à toute autre la carrière militaire, refusait pour gendres les jeunes gens les mieux nés, les plus opulens ; et, par une prédilection bien légitime, il s'était imposé l'obligation de n'accorder sa fille qu'à l'un de ses frères d'armes qui se distinguerait au champ d'honneur.

Cependant, après un séjour de quelques mois dans sa famille, M. de Saint-Marc reçut l'ordre de rejoindre son corps, et de se disposer à une campagne importante, d'où dépendaient les destinées de la France. Jamais il n'avait éprouvé autant de peine à se séparer de son épouse. Cette dernière, qui de son côté avait depuis long-temps l'idée funeste d'une fin prochaine, mit dans ses adieux une expression si touchante, que son époux en tressaillit involontairement, et parut ému pour la première fois de sa vie. « Que je suis fâchée, disait en pleurant madame de Saint-Marc, que vous n'avez pas eu le temps de choisir pour Isaure l'époux qui doit faire son bonheur et le nôtre ! Que deviendrait-elle si vous périssiez dans les combats, ou si moi-même..... pendant votre absence, j'allais succomber.....; enfin si je vous embrassais pour la dernière fois.... ! » En achevant ces mots, madame de Saint-Marc tomba

presque sans connaissance dans les bras du commandant, qui, prenant cet abattement pour les simples regrets d'une longue séparation, rassura sa femme, consola sa chère Isaure que cette scène attendrissante avait émue, et s'arracha furtivement de leurs bras pour ne pas leur laisser voir la profonde émotion qu'il éprouvait, et dont il craignait de n'être plus le maître.

Les pressentimens de madame de Saint-Marc n'étaient que trop bien fondés. Peu de temps après le départ de son mari, elle fut atteinte d'une maladie de langueur qui, chaque jour, mettait sa vie dans un nouveau danger. Les soins et la tendresse d'Isaure, secondés par les secours de l'art, retardèrent les progrès de ce mal incurable, mais ils ne purent en empêcher l'effet. Au bout de quelques mois, madame de Saint-Marc, les yeux attachés sur sa fille, et invoquant le ciel pour la remplacer dignement sur la terre, expira dans ses bras, la laissant éloignée de son père, au milieu de toutes les séductions qui environnent la beauté, de tous les dangers qui menacent la jeunesse et l'inexpérience.

M. de Saint Marc, qui recevait à chaque courrier des nouvelles de sa femme, dont on avait eu la prévoyance de lui cacher l'état dangereux, était loin de s'attendre à la perte de cette épouse adorée.

Étourdi par le fracas des armes , occupé sans relâche par un service actif et des travaux importants , il se contentait de répondre à la hâte aux lettres de sa fille , où madame de Saint-Marc avait toujours le soin de tracer quelques lignes pour le rassurer et ne pas le distraire des circonstances impérieuses où il se trouvait. Comment dépeindre le coup terrible dont cet homme sensible fut frappé lorsque , en ouvrant une lettre dont il reconnaît difficilement l'écriture , il lit ces mots tracés par Isaurc ? « Vous n'avez plus d'épouse..... et je n'ai plus de mère..... » Immobile , ne respirant qu'à peine , et pour ainsi dire stupide de surprise et de douleur , il relut trois fois de suite ce cruel arrêt du destin , conservant toujours la même immobilité , lorsqu'un de ses frères d'armes entre sous sa tente et l'appelle : il ne répond pas ; appelé de nouveau , même silence. Enfin son ami lui prend la main , l'interroge , et reçoit pour toute réponse l'écrit fatal que lui présente le malheureux , en lui faisant signe qu'il lui est impossible de parler. Cet ami , qui tant de fois avait entendu Saint-Marc faire l'éloge de sa femme , la citer comme son trésor le plus cher , comme le modèle de toutes les vertus réunies , conçoit alors la cause de cet anéantissement , et s'empresse de lui offrir les consolations dont il a besoin. « N'espérez pas alléger ma souffrance , dit enfin Saint-Marc en poussant un long soupir , jamais , non ,

rien jamais ne pourra réparer la perte que j'ai faite.... Et ma fille ! ajouta-t-il dans la plus grande agitation , ma chère Isaura !.... seule...., abandonnée au milieu de Paris !... Des chevaux , des chevaux , et je pars à l'instant. — Vous ne le pouvez pas , lui répondit son ami ; je venais vous annoncer que l'ennemi s'avance , et qu'on attaque demain à la pointe du jour. — Vous avez raison , repartit Saint-Marc ; le bruit du canon de l'ennemi qui menace , est encore plus fort que le cri de la nature... Une heure seulement , une heure , et je me rends à mon poste. — Souffrez , Saint-Marc , que je ne vous quitte pas. — Pourquoi ? J'ai de la force ; je suis calme et résigné.... » Comme il proférait ces paroles , une sueur froide inondait son visage.... « Plût à Dieu , reprit-il , que ce fussent des larmes ! mais impossible ; tout se porte au cœur. — Saint-Marc , vous me déchirez : souffrez que je reste auprès de vous. — Eh bien , soit , restez.... Je veux , avant tout , répondre à ma fille , rassurer ma chère Isaura , lui dire que je n'ai pas été tué de ce coup de foudre : elle aura quelque peine à le croire. » Aussitôt il se met à écrire une longue épître , qu'il interrompt souvent par de profonds soupirs et cette rêverie stupide que produit la douleur de l'âme ; il dépose un baiser sur le cachet de sa lettre , la remet à celui de ses domestiques qui lui est le plus dévoué ; lui ordonne de la porter lui-même en poste , et de

la remettre à sa fille ; ensuite il prend ses armes, accepte le bras de son ami, pose sur son cœur l'écrit fatal, et se rend où l'appellent le devoir et l'honneur.

Pendant ce temps, Isaure, guidée par une amie respectable, à qui sa mère l'avait recommandée en mourant, s'était occupée de l'exécution de ses dernières volontés. Elle fit transporter ses restes vénérés dans la chapelle de sa terre de Touraine, qu'elle avait désignée pour son lieu de repos. Isaure eut elle-même le pieux courage d'orner ce dernier asile de la meilleure des mères, ainsi que le lui avait prescrit M. de Saint-Marc dans sa lettre qu'elle reçut et qui fut sa première consolation. Elle fit sculpter à l'entrée deux figures : l'une représentait l'Hymen en pleurs, et laissant tomber son flambeau dont la lumière est éteinte. Au bas étaient gravés ces mots :

« Mon bonheur s'est éteint pour jamais. »

L'autre figure représentait le dieu *Mars*, triste et abattu, tenant d'une main la couronne de la Victoire, et de l'autre une branche de cyprès. Au bas on lisait :

« Les lauriers les plus brillans ne peuvent distraire
de la douleur. »

La tombe où reposait madame de Saint-Marc

était en marbre noir. La partie supérieure se trouvait ornée d'une armure égyptienne que son époux avait enlevée à un chef d'Arabes, en sauvant la vie d'un prince français qui combattait dans la mêlée. Le bas du tombeau, formant un gradin de plusieurs marches, était couvert des fleurs naturelles qu'offre chaque saison, et qu'on renouvelait tous les jours. Les murs, tendus de noir, se trouvaient décorés de différens tableaux, qui tous offraient des faits historiques de l'amour conjugal. Jamais le jour ne pénétrait dans ce temple de la douleur, au milieu duquel une lampe répandait une lumière pâle et perpétuelle; en un mot, Isaure avait suivi de point en point tout ce qu'avait imaginé son père, afin d'honorer les mânes de son épouse, et s'était imposé le devoir de n'y rien ajouter.

Les succès nombreux et les victoires éclatantes de l'armée française, où M. de Saint-Marc se signala par des prodiges de valeur, amenèrent enfin les préliminaires d'une paix ardemment désirée, et qui permit à ce brave officier de retourner dans ses foyers. L'empressement qu'il mit à se rendre à sa terre était tout aussi vif que celui qu'il témoignait autrefois, lorsque, après de glorieuses campagnes, il rapportait à madame de Saint-Marc ses nouveaux lauriers. Il voyagea sans s'arrêter, arriva à son château vers les sept heures du soir, moment funeste et mémorable où il savait que la compagne

de sa vie avait exhalé le dernier soupir. Il descend de voiture avec la rapidité de l'éclair, et, sans dire un seul mot à tous ses gens qui l'entouraient et bénissaient son retour, il entre dans le vestibule, traverse les différens appartemens; et perçant rapidement jusqu'à la chapelle, il s'y enferme plusieurs heures; peut-être n'en fût-il jamais sorti, si la voix et les prières d'Isaure ne l'eussent distrait de l'abattement douloureux où il était plongé.

Celle-ci, qui n'attendait le voyageur que dans le cours de la journée suivante, était, à l'instant de son arrivée, au fond des jardins, s'occupant des moyens de consoler un père adoré, de lui offrir par sa tendresse un faible dédommagement de la perte qu'il avait faite. Instruite par un domestique de l'apparition subite du commandant, elle court saisie et hors d'haleine, cherche partout l'auteur chéri de ses jours, regrette de ne s'être pas offerte la première à sa vue, traverse une vaste galerie qui conduit à la chapelle, et ne doute plus, en voyant la porte fermée, que son père ne se soit empressé de remplir le premier devoir que lui dictait son cœur. Elle n'ose l'interrompre, écoute d'abord dans un respectueux silence, réprimant, non sans effort, le désir qu'elle ressent de revoir et d'embrasser l'unique objet de toutes ses affections. Une demi-heure, ou plutôt un demi-siècle s'écoule; Isaure prête sans relâche une oreille attentive : elle

croit distinguer de longs gémissemens ; et craignant pour son père , dont elle connaît la sensibilité profonde , elle se nomme , l'appelle , frappe à la porte : aucune voix ne lui répond , aucun bruit ne se fait entendre. Effrayée , elle heurte de toute sa force , et s'écrie avec l'accent le plus déchirant : « Mon père !..... ô mon père !..... vous êtes de retour , et je ne suis pas dans vos bras !..... C'est votre Isaure ; cédez à sa juste impatience !... Ne la privez pas plus long-temps du seul bien qui lui reste sur la terre ! »

Comme elle achevait ces mots , M. de Saint-Marc paraît tout à coup à la porte de la chapelle , qu'il ferme et dont il prend la clef. Sa fille pousse un cri de joie , se jette dans son sein et le couvre de baisers ; mais lui , le regard fixe , la bouche béante , la pâleur de la mort sur le front , et la démarche incertaine , est insensible aux caresses d'Isaure ; et , promenant autour de lui ses yeux secs , égarés , il semble chercher sa fille qui s'est enlacée dans ses bras. Enfin , sortant peu à peu de cette douleur léthargique , il reconnaît Isaure , pousse un cri terrible et la presse sur son cœur ; puis la quittant et reculant quelques pas , il s'écrie à son tour avec un accent déchirant : « Oni , c'est elle-même..... Voilà ses traits..... Voilà cette voix..... Chère et fatale ressemblance ! — Eh quoi ! reprit Isaure avec une douceur angélique , ces traits dont m'a dotée la plus tendre des mères , pourraient-ils

augmenter vos regrets, accroître votre douleur? — Pardonne, ma fille, pardonne ce mouvement que je n'ai pu réprimer, cet effet irrésistible d'une image si frappante et si chère!... Viens, ah! viens ramener ce cœur abattu; soutiens cette tête éperdue, anéantie..... Mais, par pitié, tâche de me regarder le moins que tu pourras; ne me fais entendre que le plus rarement possible cette voix dont la douceur me déchire, dont l'expression m'accable et me tue.... O mon Isaure! tu ne pourras jamais concevoir tout ce que souffre ton malheureux père. »

Depuis ce moment, à la fois si cruel et si doux, Isaure n'osait lever les yeux sur M. de Saint-Marc, ni même lui adresser un seul mot. Chaque fois que sa piété filiale l'attirait vers son malheureux père, elle le voyait tressaillir : une pâleur effrayante se répandait sur son visage ; et, malgré tous les efforts qu'il faisait pour ménager la sensibilité de sa fille, il ne pouvait dompter, ni lui cacher sa souffrance.

Tant de secousses, tant de combats altérèrent la santé de M. de Saint-Marc, au point qu'on craignit pour sa vie. Il ne prenait aucune nourriture ; jamais le sommeil ne venait rafraîchir ses paupières brûlantes. Une oppression continuelle, une maigreur effrayante, et surtout une fièvre sans relâche, étaient les indices certains d'une désorganisation totale et d'une fin prochaine. Isaure redoublait en vain d'égards et de prévoyance : rien ne pouvait le

distraire de son abattement. Dès qu'elle lui adressait la moindre parole, elle n'obtenait pour toute réponse que ces mots accablans : « Chère et fatale ressemblance ! »

Les craintes d'Isaure augmentant chaque jour avec le mal de son père, elle osa lui proposer de quitter la Touraine, et d'aller à Paris y consulter et employer les ressources de l'art pour sa conservation. « M'éloigner de ce château ! reprit-il d'un ton menaçant, eh ! qui viendrait chaque jour s'entretenir avec elle, déposer des fleurs sur sa tombe, rendre à ses mânes adorés les tendres et respectueux hommages qui leur sont dus ? Non, non, je ne quitterai cet asile où elle repose, que pour aller l'y rejoindre : là du moins nous ne craignons plus les coups du sort, et l'éternité même ne pourra nous séparer. »

Isaure, accablée par une résolution aussi formelle, crut devoir s'abstenir de toute plainte, de toute observation. Renfermant dans son ame la souffrance que lui faisait éprouver son père, elle ne songea plus qu'à le distraire par l'attrait de la musique, et résolut de le préparer à une épreuve qu'elle regardait comme sa dernière ressource. Parmi les talens qu'elle possédait, elle s'accompagnait sur la harpe avec une expression très-remarquable. Souvent elle avait vu le commandant s'arrêter pour l'entendre, et prêter une attention toute particulière aux romances de *d'Alayrac*, qu'elle chantait

de préférence, soit par le charme et la vérité qu'elles offraient, soit pour faire pénétrer dans le cœur de son père le doux souvenir de l'amitié. Les médecins qu'elle avait consultés lui avaient assuré que le seul moyen de rappeler à la vie M. de Saint-Marc, c'était de lui faire épancher le chagrin qui dévorait son âme, et que les pleurs seuls pouvaient alléger. Occupée sans cesse de cette idée, Isaure choisit, essaya sur sa harpe les romances de *d'Alayrac*, qui lui semblaient les plus favorables à son projet; mais les productions de ce compositeur célèbre sont en si grand nombre, elles offrent un chant si ravissant, une expression si vraie, que la jeune virtuose fut quelque temps à fixer son choix. Enfin elle crut trouver dans la romance de *Renaud d'Ast* la mélancolie et la simplicité qu'elle voulait exprimer dans ses chants. S'adressant aussitôt à un homme de lettres, ami de M. de Saint-Marc, elle lui communiqua son dessein, et le pria d'adapter à l'air délicieux qu'elle avait choisi, des paroles qui fissent sur son père tout l'effet qu'elle en attendait.

Comme il fallait plus d'âme que d'esprit, une vérité touchante et dénuée de tout ornement étranger, l'homme de lettres, également entraîné par l'idée de sauver un ami et de seconder son intéressante fille, fut à son tour quelque temps à composer cette romance attendue avec tant d'impatience.

Tantôt il craignait de n'avoir pas assez bien exprimé tout ce qui se passait dans le cœur d'Isaure ; tantôt il croyait avoir employé des expressions recherchées et que proscrivaient le sentiment et la nature. Rien de plus difficile que d'émouvoir sans faire souffrir, rien de plus rare que de frapper au cœur sans fatiguer l'oreille.

Cependant Saint-Marc tombait chaque jour dans un anéantissement total : sa tête , qui toujours avait été si fortement organisée , commençait même à s'égarer quelquefois par l'insomnie et le défaut de nourriture. Isaure , qui suivait avec une active inquiétude les progrès de la maladie , crut ne devoir pas différer davantage ; et sans donner le temps à l'ami de son père de retoucher les paroles qui devaient décider de son sort , elle résolut d'en faire l'épreuve le jour même. Elle se rendit le soir dans la galerie qui tenait à la chapelle , où le commandant ne manquait jamais d'aller s'enfermer à sept heures sonnantes , et d'y passer une grande partie de la nuit. C'était vers la mi-septembre , à l'époque de l'équinoxe. Un faible crépuscule éclairait cette galerie qu'une voûte très-élevée rendait vaste et sonore. Dès que Saint-Marc fut venu s'enfermer près du tombeau de sa femme , Isaure , vêtue de noir , ses longs cheveux épars , et dans l'attitude la plus noble et la plus touchante , se place vis à-vis la porte de la chapelle , de manière à n'être vue que

de profil, et s'accompagnant sur sa harpe avec l'inspiration de l'amour filial et de la douleur la plus vive, elle chante ce premier couplet :

- « J'ai vu s'éteindre dans mes bras
- » Celle qui m'a donné la vie :
- » Ah ! pour une fille chérie
- » C'est deux fois subir le trépas.
- » En pleurant une tendre mère
- » Sans cesse présente à mon cœur,
- » Je me disais dans ma douleur :
- » Prends courage ! il te reste un père. »

Isaure suspend un instant ses lugubres accens, et tournant ses regards vers la chapelle, elle croit entendre un bruit léger : c'était en effet M. de Saint-Marc qui, surpris, attiré par cette voix mélodieuse et cet air si tendre, si mélancolique, avait entr'ouvert bien doucement la porte du petit temple où il se tenait enfermé, et prêtait toute son attention. Sa fille, enhardie par ce premier succès, reprend son attitude et fait entendre le couplet suivant :

- « Je revois l'auteur de mes jours :
- » Et, croyant calmer sa souffrance,
- » J'offre à ses yeux la ressemblance
- » De celle qu'il aimait toujours ;
- » Mais ces traits dont j'étais si fière
- » Ne sont plus qu'un poids accablant....
- » Je ne les porte qu'en tremblant....
- » Leur aspect déchire mon père. »

M. de Saint-Marc, attiré malgré lui par ces plaintes si touchantes, prête une oreille encore plus attentive, et se place derrière Isaure, qui, feignant de ne pas l'apercevoir, se livre à tout l'élan de son ame et cherche à porter dans celle de son père une dernière émotion qui puisse enfin le rendre à ses vœux et le conserver à son amour. Elle chante ce dernier couplet :

- « Qui ne gémirait sur mon sort ,
- » Quand le seul appui qui me reste
- » Cédant à sa douleur funeste,
- » M'évite et n'attend que la mort?
- » Je vais donc gémir sur la terre!
- » Et, de mes jours pleurant l'auteur,
- » Je me dirai dans mon malheur :
- » H oublia qu'il était père! »

« Moi l'oublier! s'écrie Saint-Marc, la pressant vivement contre son cœur; l'oublier! ah! je serais le plus coupable des pères..... Tu l'emportes, ma fille : le moyen de résister à cet accent de la nature que seconde si bien celui de l'amitié ?..... Oui, je sens couler mes larmes....., ce sont les premières de ma vie....., et, loin d'en rougir, j'éprouve un soulagement; une ivresse!... ah! laisse-les se mêler aux tiennes, et que désormais tu ne sois pas la seule qui mouilles de pleurs la tombe de ta mère !..... » En achevant ces

mots, le commandant éperdu tombe aux genoux d'Isaure, qui soutient avec ravissement cette tête vénérable, où le sentiment renaît par degrés. Elle voudrait faire cesser cette posture qui l'humilie, et tomber à son tour aux genoux de son père; mais elle craint de troubler cette émotion si précieuse. Elle tremble d'arrêter les larmes que versent par torrent ces yeux si long-temps inflexibles, et qui, maintenant attachés sur les siens, semblent lui dire : « Ton père te doit la vie, tu viens de t'acquitter. »

Cette scène, qu'il est impossible de décrire, produisit tout l'effet que désirait Isaure. Saint-Marc, se rappelant tout ce qu'il avait fait souffrir à ce modèle accompli de la piété filiale, ne cessait de lui répéter : « Oui, je vivrai pour te chérir; oui, je prendrai soin de mes jours; ils ne sont plus à moi, ma fille; ils sont ton ouvrage. Ils seront ta récompense. — O bonheur inexprimable! reprit Isaure, qui n'avait pu trouver encore la force de parler; il est donc vrai que vous éprouviez le désir de vous conserver pour moi! j'ai retrouvé mon père, et le Ciel a daigné bénir mes efforts..... Allons, je vous en supplie, allons ensemble l'en remercier sur la tombe de celle qui de l'heureux séjour qu'elle habita, m'inspira le seul moyen de vous sauver... » A ces mots, le commandant, toujours appuyé sur sa fille, la suit dans la chapelle, où la vue du tombeau de son épouse et la touchante piété d'Isaur

lui font répandre un nouveau déluge de larmes , bien moins brûlantes que les premières , et auxquelles il trouve un charme dont il ne peut se rassasier. La tendre et prévoyante Isaura lui fit d'abord promettre de ne jamais revenir seul sur ce tombeau. Elle parvint ensuite à ne lui laisser visiter ce monument que tous les soirs , à l'heure accoutumée , à n'y rester avec elle que le temps de renouveler les fleurs et d'y faire leur prière. Elle obtint insensiblement de son père qu'il ferait quelques promenades dans le parc , puis dans les environs , et enfin dans les châteaux voisins , où chacun s'empressait de le fêter , de le distraire. Elle sut le ramener à ses habitudes , au commerce des arts et de la société. Bientôt il reprit son sang dans l'armée , et parvint à un grade supérieur. Isaura , dont la grâce et la beauté n'étaient que les moindres avantages , unit sa destinée à l'un des jeunes frères d'armes du commandant. Elle trouva dans cette union la récompense de ses vertus , et fut , comme l'avait été sa mère , la plus heureuse des femmes. Saint-Marc vécut très-vieux. Il semblait que le Ciel , en lui conservant la force et la santé , voulût donner à sa fille le juste prix de ses soins. Isaura devint mère à son tour de plusieurs enfans , qui faisaient les délices de Saint-Marc. Lorsqu'il les tenait sur ses genoux et se sentait rajeunir par leurs caresses , il leur racontait cette anecdote , qui prouve

que plus une douleur est profonde , plus elle mérite d'égards , et qu'il n'est rien que ne puissent dompter la patience et la douceur. Pressant ensuite dans ses bras ses petits-enfans , ce digne vieillard s'écriait : » Oh ! si jamais votre mère éprouvait une de ces peines qui brisent le cœur et ne permettent pas de pleurer, tâchez de découvrir une voix aussi touchante que la sienne , et faites-lui bien vite entendre une romance de *d'Alayrac*.





Le petit dessin.

LE PETIT DINER,

OU LES AMIES DE PENSION.

Les liens de l'amitié qui sont étroitement serrés dans l'enfance, s'affaiblissent bien souvent dans un âge plus avancé. La richesse et le rang, l'infortune et le malheur établissent promptement des distances parmi ceux qui long-temps se crurent égaux. Il en coûte à notre orgueil lorsque nous rencontrons un ami dont les dehors annoncent l'indigence. Le *toi* qu'il nous adresse par une ancienne habitude, nous blesse l'oreille, nous fait rougir malgré nous, et n'est bien souvent payé que d'un *vous* sec, embarrassé, qui veut dire : « Appelez-moi de même. » Ce n'est que dans les âmes fortes et généreuses que l'amitié semble être immuable, et qu'elle inspire à celui qui sut parvenir à un rang éminent le désir de se montrer plus familièrement encore envers ses anciens amis. C'est alors qu'il éprouve la plus douce jouissance réservée à la véritable grandeur, celle d'entendre répéter autour de lui : « La fortune ne l'a point changé ; il est digne de tout le bonheur dont il jouit, de tout l'éclat qui l'environne. »

Olympe et Céline furent élevées, dès l'âge le plus tendre, dans la même pension. La conformité de leurs goûts et de leurs penchans, l'analogie de leur âge et de leur caractère, les unirent de cette pure et vive amitié qui s'efface difficilement, parce qu'elle est le doux échange de nos premiers secrets, de nos premiers plaisirs, et que pour ainsi dire, elle reçoit et dispense toutes les prémices du cœur. Olympe était la fille d'un légiste célèbre, dont les talens et les travaux avaient contribué plus d'une fois à la prospérité de l'État. Céline avait pour père M. Dorval, homme de lettres distingué, mais qui, simple et modeste, ennemi des cotteries littéraires, satisfait d'une honnête aisance et consacrant tous ses momens au travail, n'ambitionnait aucun rang, se contentait de ses succès, et faisait consister le vrai bonheur dans l'indépendance, l'étude et l'amour des arts. Les deux jeunes amies, égales à cette époque et de rang et de fortune, sentaient chaque jour leur attachement se resserrer par ce mutuel avantage de pouvoir nommer avec honneur l'auteur chéri de ses jours. Si le père d'Olympe faisait revivre à la tribune publique l'empire des lois trop long-temps méconnu, s'il y rétablissait les liens sociaux et les bases de l'antique splendeur de la France; le père de Céline consacrait également dans ses écrits les principes régénérateurs de la morale et de la civilisation, et faisait applaudir au

théâtre les faits historiques propres à joindre l'exemple au précepte.

Aussi voyait-on toujours ensemble Olympe et Céline ; elles suivaient les mêmes études , cultivaient les mêmes talens ; le succès que l'une d'elles obtenait dans les divers concours établis pour exciter l'émulation , faisait à l'autre le même plaisir que si la couronne lui eût été décernée. Elles avaient porté l'attachement qu'elles s'étaient voué jusqu'à obtenir de leurs parens la faculté d'être toujours vêtues de la même manière. Olympe n'avait pas une seule robe , ni le moindre bijou , que Céline n'en eût autant ; celle-ci ne portait pas un chapeau , ni le plus simple ruban , que son amie ne lui ressemblât par l'habillement et la coiffure ; on eût dit enfin que la nature avait tout disposé pour leur amitié si constante , en leur donnant quelque ressemblance dans les traits , dans la démarche et jusque dans le son de la voix. Chacun , en les voyant , croyait voir les deux sœurs.

Ce tendre attachement , qui ne faisait qu'augmenter chaque jour , fut bientôt cimenté par la reconnaissance. Olympe éprouva une maladie qui mit sa vie en danger. De tous les soins dont elle fut entourée , aucun ne lui fut aussi profitable que la surveillance active et continuelle de Céline , qui passa plusieurs nuits auprès de son amie , et contribua plus que tout autre à son rétablissement. Cet évé-

nement, du nombre de ceux que les cœurs délicats appellent en amitié des assurances, combla de joie les deux inséparables, au point qu'elles ne pouvaient décider qui des deux était la plus heureuse ; ou celle qui pouvait dire à l'autre : « Je t'ai sauvée, » ou celle qui répétait sans cesse : « Je te dois la vie. »

Elles vécurent dans cette intimité tant qu'elles restèrent à la pension, se promettant bien d'en sortir l'une et l'autre le même jour. Cette époque fut plus prompte qu'elles ne le pensaient. Le père d'Olympe, que ses services signalés et sa haute réputation rendaient l'un des hommes les plus recommandables, fut appelé à un poste éminent, et se vit élevé à toutes les dignités qui honorent le mérite et la vertu. Forcé de quitter sa modeste demeure pour aller habiter le riche hôtel destiné à ses importantes fonctions, il reprit auprès de lui sa fille unique, afin qu'elle pût s'habituer aux grandeurs sans en être éblouie. Olympe avait alors seize ans ; et la douce émulation de l'amitié ayant développé les heureuses dispositions dont elle était pourvue, son éducation se trouvait à peu près terminée. Il lui fallut donc, d'après l'ordre de ses parens, quitter l'asile heureux où s'était écoulée son enfance. Céline, qui, d'après le pacte fait entre elles, n'aurait pu supporter un séjour que n'habitait plus son amie, obtint bientôt le consentement de son père et de sa mère ; et, le jour fixé, les deux inséparables sorti-

rent ensemble de la pension , non sans verser quelques larmes d'attendrissement , et se proposant bien de continuer et de faire remarquer dans le monde l'attachement qu'elles se promirent encore de conserver toute leur vie.

Olympe se rendit à l'hôtel de son père , où elle trouva un appartement qu'on lui avait fait préparer. Il était composé d'une chambre à coucher , d'un boudoir et d'un salon d'étude. L'ameublement de chaque pièce était du dernier goût ; dans l'une , un lit d'acajou et des rideaux de mousseline brodée , un *somma* de forme ronde et à dessus de marbre blanc , sur lequel était un beau vase de porcelaine contenant un rosier chargé de fleurs ; un canapé en niche , dont les draperies bleues-lapis étaient rehaussées d'ornemens de soie orange ; un riche secrétaire à colonnes , de bois de citronnier , orné de bronzes dorés ; un chiffonnier pareil et des sièges analogues. Sur la cheminée , une belle pendule représentant *Sapho* qui pince la harpe , et de chaque côté un vase de fleurs artificielles. Dans le salon d'étude se trouvait une bibliothèque , composée des meilleurs ouvrages , dont la reliure variée et les dorures sur tranches semblaient annoncer toutes les belles productions de la littérature ; auprès , un riche piano à queue , de la fabrique des frères *Erard* , et les partitions des opéras des plus grands maîtres. D'un autre côté , un chevalet d'acajou , une boîte à

couleurs et plusieurs grands porte-feuilles de maroquin remplis des plus beaux dessins et des estampes les plus rares. Quant au boudoir, c'était un véritable petit temple : le jour n'y pénétrait qu'à travers une gaze rose ; ce qui répandait une lueur ravissante. Au milieu du plafond, qui représentait une voûte céleste, était suspendue une lampe d'albâtre décorée de la plus riche cicelure, et couverte d'étoiles d'or. Un *divan* de lampas gris de lin régnait au pourtour ; au milieu se trouvait une table à thé ; dont le dessus était en mosaïque, et sur laquelle était étalé le plus beau déjeuner de porcelaine. C'était la mère d'Olympe qui avait pris plaisir à décorer ainsi cet appartement, où sa tendresse aveugle avait réuni tout ce que peuvent inventer le goût et l'opulence.

Céline fut loin de trouver les mêmes choses dans l'appartement qu'elle occupait chez ses parents. Il consistait en une seule chambre, dont la propreté faisait le principal ornement : un simple lit de bois de merisier, et des rideaux blancs de toile de coton sur une flèche fichée dans le mur ; un petit secrétaire à cylindre, sur lequel se trouvaient une sphère et un globe céleste ; auprès, une causeuse de bois blanc couverte en velours d'Utrecht jaune, une table pour écrire ; deux ou trois chaises empaillées et une tenture de papier à un franc et demi le rouleau : tel était l'ameublement. La cheminée, au-dessus de la-

quelle était une petite glace en deux morceaux , n'avait pour garniture que les ustensiles de toilette et deux tasses de porcelaine ancienne ; mais on remarquait sur l'un des côtés le portrait d'Olympe , sur l'autre celui de M. Dorval , et çà et là plusieurs dessins représentant les principales scènes des ouvrages dramatiques de ce dernier.

Peu de jours après que les deux jeunes amies furent installées chez leurs parens , Olympe , impatiente de faire connaître à Céline son riche appartement , vint la visiter ; et lui témoignant la même tendresse , le même empressement , elle l'emmena dîner à l'hôtel de son père , de qui cette aimable personne reçut l'accueil le plus flatteur. A peine y fut-elle arrivée , que son amie la conduisit dans sa chambre à coucher , lui faisant remarquer tout ce qui la décorait ; ensuite dans son *boudoir* où régnait un demi-jour délicieux ; et enfin dans son salon d'étude. Céline , éblouie de tout ce qui frappait ses yeux , félicita son heureuse compagne sur la richesse et l'élégance qui brillaient de toutes parts , mais sans enthousiasme , et sans paraître en désirer autant. De tous les objets qui l'entouraient , ce qui fixa ses regards et mérita sa préférence , ce fut l'excellent piano d'*Erard* et la belle collection des partitions qui se trouvaient auprès. Avec quel plaisir elle se mit à exécuter plusieurs morceaux , à parcourir les œuvres des compositeurs les plus célèbres !

Elle se livrait encore à cette jouissance , lorsqu'un domestique en livrée vint avertir qu'on était servi. Olympe , arrachant avec peine son amie de l'ivresse où elle était plongée , et s'étonnant qu'elle ne fût pas plus extasiée de tout ce qui s'offrait à ses regards , la conduisit à table , commençant à remarquer en secret , et pour la première fois , la distance qui s'établissait entre elles deux.

Après le dîner , elle proposa à Céline d'aller au bois de Boulogne en calèche , avec sa mère. « Oh ! bien volontiers , dit naïvement celle-ci ; je n'ai jamais été dans cette espèce de voiture , et je m'en fais une fête..... Mais , ajouta-t-elle , je suis vêtue bien simplement ; et , d'après la promesse que nous nous sommes faite d'être toujours habillées de même , je te vois , ma bonne , forcée de paraître à ce rendez-vous de toutes les élégantes de Paris , avec un habillement pareil au mien. — Que m'importe ? reprit Olympe en balbutiant et rougissant malgré elle , je prétends..... je dois être fidèle au pacte que nous avons fait ; et je vais recommencer une toilette toute semblable à la tienne. » A ces mots , elle prit une petite robe de percale sans garniture , un fichu de mousseline festonnée , un chapeau de paille attaché par un simple ruban blanc , des bas de coton tout unis , des souliers de prunelle noire et un schall de laine blanche. Elles montèrent en voiture et bientôt parcoururent les belles allées du bois de Boulogne ,

où chacun les prit pour deux pensionnaires que l'on promenait en calèche : ce qui causait à Olympe un dépit qu'elle ne connaissait pas encore, mais qu'elle eut grand soin de cacher. Le soir, on reconduisit Céline chez ses parens, à qui elle ne cessait de faire l'éloge de son amie, et d'assurer que rien jamais ne pourrait altérer le tendre attachement qui les unissait.

Quelque temps après, l'inséparable, venant de faire avec sa mère plusieurs visites, descendit chez Céline, qui voulut à son tour la retenir en lui disant : « Je ne pourrai t'offrir une promenade en calèche au bois de Boulogne ; mais je te propose, pour ma revanche, de te conduire ce soir à la première représentation d'un ouvrage qu'on donne à l'Opéra Comique, et dont la musique est d'un de nos plus célèbres compositeurs. Olympe, d'après l'aveu de sa mère, qui regagna son hôtel, accepta cette aimable proposition, en avouant que cette soirée vaudrait bien celle du bois de Boulogne, où elle ne s'était point amusée ; mais les deux amies eurent à résoudre une nouvelle difficulté. Olympe, qui avait fait des visites de cérémonie, était d'une parure très-recherchée : Céline, dans toute sa garde-robe, n'en avait point de semblable. Il fallait donc que la brillante Olympe renonçât à sa riche toilette qui lui allait à ravir, pour reprendre un vêtement pareil à celui de son amie : celle-ci, qui s'imaginait

que rien ne pouvait rompre le pacte sacré de l'amitié, se disposait bonnement à procurer à son inséparable un négligé conforme à celui qu'elle portait ; déjà sa confiance aveugle lui faisait déplier la simple robe de percale et le fichu festonné, lorsque M. Dorval, accoutumé à prendre la nature sur le fait, et s'apercevant de la souffrance qu'Olympe ne cachait plus qu'avec peine, fit observer adroitement à sa fille que cette conformité de vêtemens dont elles avaient contracté l'habitude à leur pension, devenait impossible maintenant qu'elles vivaient séparément dans le monde. Puis s'adressant à son amie, il lui dit du ton le plus affable : « Je conçois, Mademoiselle, combien il vous en coûtera de rompre l'engagement que vous aviez pris avec ma fille ; mais le haut rang où M. votre père a été si justement élevé, ne vous permet plus de conserver ce costume uniforme de la tendre amitié. Il vous faudrait, dans votre parure, descendre jusqu'à Céline, qui jamais ne pourrait monter jusqu'à vous ; et là où ne se trouve plus égalité de sacrifices, il n'y a plus égalité de jouissances. Croyez-moi, dégagez-vous l'une et l'autre de votre promesse ; et faites désormais consister votre attachement, non dans la conformité de votre parure, mais dans celle de vos sentimens. »

Olympe, ravie de ces observations de M. Dorval, rougissait et n'osait y acquiescer la première : Céline, convaincue de leur justesse, s'empressa de s'y ren-

dre ; et prenant une main de son amie qu'elle posa sur son cœur, elle lui dit avec une douceur mêlée d'une sorte de dignité : « C'est à moi de rompre un traité où je ne pourrais plus fournir ma quote-part. Je te rends donc ta parole, bien sûre que, sous les plus riches comme sous les plus simples habits, je retrouverai toujours l'amie de mon enfance, ma chère et bonne Olympe..... » Celle-ci, pour toute réponse, la pressa dans ses bras et la couvrit de baisers. On partit pour l'Opéra Comique, non dans une élégante calèche, mais dans un fiacre assez dur ; et les deux inséparables se montrèrent pour la première fois en public sous des habits différens.

Depuis cette époque, Olympe, qui n'était plus retenue par un assujettissement qui contrariait sa coquetterie et blessait son orgueil, vint visiter fréquemment son amie ; et, soit que l'amitié eût encore quelques droits sur son cœur, soit que nulle part elle ne trouvât un plaisir plus réel que dans ses entretiens avec l'aimable Céline, elle passait souvent des journées entières auprès d'elle. M. Dorval se plaisait quelquefois à charmer leurs entretiens par des lectures intéressantes ou des récits amusans : Olympe les écoutait avec un intérêt d'autant plus vif, qu'elle en faisait son profit pour briller dans le grand monde ; et Céline, prenant cet intérêt pour celui de l'amitié, ne cessait de répéter que

rien jamais ne pourrait altérer le tendre attachement qui les unissait.

Ce qui la confirma dans cette opinion, c'est qu'un jour Olympe étant venue la voir, et faisant tomber la conversation sur le bonheur mutuel dont elles jouissaient, elle lui dit, en regardant les nombreux dessins qui retraçaient chaque ouvrage de M. Dorval, et qui décoraient une partie de la chambre de Céline, « Sais-tu, ma chère, que, malgré tout l'éclat qui m'environne, ton sort est presque aussi brillant que le mien ? je changerais volontiers mes mosaïques et mes bronzes dorés pour cette honorable collection. — Il est certain, repartit Céline, qu'un pareil ornement n'est pas commun ; et j'avoue que je ne le troquerais pas pour tout l'or du monde. Il est si doux de pouvoir parcourir d'un coup d'œil tout ce qui rappelle l'auteur chéri de son être !..... ce sont là mes trésors, à moi. Chaque jour le public me confirme qu'il m'est permis d'en être fière. — Vraiment, repartit Olympe, ta chambre à coucher, quoique simple et sans prétention, est d'un genre délicieux. — Ton portrait, ma bonne, n'en est pas le moindre ornement. Il est d'une ressemblance ! souvent je me surprends les yeux attachés sur cette image chérie, il me semble que tu me souris, que tu me parles. — En ce cas, s'écrie Olympe avec un mouvement spontané, il faut que j'écrive ce que je suis censée te dire dans ce portrait. Tu sais qu'il

fut fait peu de temps après la maladie cruelle où je succombais sans tes soins..... » Aussitôt elle prend une plume, de l'encre, s'approche du portrait et trace rapidement ces mots sur la bordure : « Je te dois la vie... » Céline, touchée de cet hommage, ne peut résister à l'émotion qu'elle éprouve ; et pressant son amie sur son cœur, elle répète encore avec ivresse : « Jamais, non, rien jamais ne peut altérer le tendre attachement qui nous unit. »

M. Duval, témoin de ce doux et sincère épanchement, crut un instant s'être mépris sur le caractère d'Olympe, et se flatta que sa fille conserverait son amie ; mais il fut bientôt détrompé ; et, sans vouloir faire partager ses craintes à Céline plus que jamais aveuglée sur l'inséparable, il voulut la laisser provoquer elle-même la conviction qu'il attendait. Il ne fut pas très long-temps à l'obtenir. Les deux amies se virent d'abord un peu moins fréquemment. Olympe ensuite convint avec Céline de la prévenir des jours où elles pourraient se réunir. Ils furent fixés à deux fois par semaine, puis à chaque dimanche. — « Comme nous recevons presque tous les soirs, dit Olympe, ou que nous allons dans des cercles à n'en plus finir, si tu veux que nous puissions rester ensemble quelque temps, viens me voir le matin : le grand monde donne tant d'embarras, tant d'occupations !... le matin, entends-tu, ma chère ? au moment du déjeuner. »

Céline, toujours bonne et confiante, se fit un plaisir de se conformer aux volontés de son amie, la dispensa de venir la voir aussi souvent qu'elle se présentait chez elle, alla plusieurs fois à son hôtel sans la trouver, et crut enfin remarquer qu'Olympe apportait dans leurs entrevues une gêne, un embarras qu'elle cherchait vainement à dissimuler. Trop sensible pour n'en être pas affligée, mais trop fière pour s'en plaindre, elle renferma dans son ame tout le chagrin qu'elle éprouvait, et résolut de hasarder une dernière épreuve qui lui fit connaître la vérité.

Depuis plus d'un mois Olympe avait écarté avec adresse les occasions d'inviter Céline à dîner. Celle-ci n'avait vu d'abord dans cet oubli que l'effet involontaire du tourbillon continuel dans lequel vivait son amie; mais voulant en connaître le véritable motif, elle dit un jour à ses parens qu'elle irait chez l'inséparable le mercredi suivant, jour où elle savait que le père d'Olympe recevait habituellement beaucoup de monde. Elle affecta donc de prendre le vêtement le plus simple, et se fit conduire par le vieux domestique de M. Dorval chez son amie, à qui elle dit en arrivant : « Mon père et ma mère étant obligés de s'absenter pour une affaire indispensable, je viens, ma bonne, te demander à dîner. — Sois la bienvenue, lui répondit Olympe en rougissant, et achevant en ce moment la toilette la

plus brillante ; mais je te préviens que nous avons beaucoup de monde et surtout de très-grands personnages. — Que m'importe ? je serai près de toi. — Sans doute ; mais l'étiquette, la grande tenue exigent une réserve ! . . . nous ne pourrions nous dire un seul mot... Au reste, attends un instant, je vais prévenir ma mère de ton arrivée, et tout arranger pour le mieux... » A ces mots, elle sort furtivement, laissant Céline interdite, et plus qu'à demi convaincue que l'orgueil et les grandeurs avaient égaré l'inséparable, et qu'elle n'avait plus d'amie. Olympe s'était en effet rendue auprès de sa mère, et lui fit accroire que sa chère Céline, se trouvant n'avoir fait aucune toilette, ne voulait absolument pas se montrer dans une réunion aussi imposante. Elle demanda qu'à cet effet on les fit servir toutes les deux dans son appartement, se chargeant de présider à tout, et renonçant à paraître au grand dîner plutôt que de se priver de l'amie de son enfance. Revenant aussitôt retrouver cette dernière, elle lui annonça que sa mère craignant qu'elle ne s'ennuyât dans un repas de cérémonie où elle ne connaissait personne, où sans doute elle souffrirait de paraître sans toilette, lui proposait de faire un petit dîner dans l'appartement de sa fille, où l'on aurait grand soin d'elles, et surtout où l'on servirait de bonne heure.

Céline lut facilement dans les yeux d'Olympe

que cette démarche n'avait d'autre but que de se dispenser de présenter à sa société la simple fille d'un homme de lettres, modestement vêtue. Elle voulut, dans son premier mouvement, se retirer ; mais c'eût été faire un éclat, et d'ailleurs tous les gens de l'hôtel étaient trop occupés, pour que l'un d'eux pût la reconduire chez ses parens. Réfléchissant ensuite qu'il fallait pousser l'épreuve jusqu'au bout, elle feignit de croire tout ce qu'Olympe lui disait, et accepta la proposition. Cette dernière, qui ne songeait qu'à se débarrasser de l'importune, afin de se montrer au salon dès qu'elle serait partie, fut aussitôt donner ses ordres ; et vers quatre heures et demie, on apporta dans sa chambre à coucher un potage au riz, qu'elle fit poser sur le dessus de marbre de son *somno*. Prenant aussitôt sur ses genoux une serviette et un couvert, elle s'assit auprès et invita Céline à l'imiter. Comme le grand dîner ne devait avoir lieu qu'à six heures, et que la plupart des mets n'étaient pas encore préparés, le petit dîner ne fut composé que des restes de la veille. On ne servit donc après le potage, et cela l'un après l'autre, vu la petitesse de la table, qu'un reste de volaille au gros sel, deux mauviettes froides et desséchées, un artichaut à l'huile et deux pots de crème tournée. Le dessert fut à l'avenant.

Céline, chez qui la sensibilité naturelle combattait en ce moment avec l'indignation, eut d'abord

quelque peine à dissimuler tout ce qu'elle souffrait. Elle mangea peu : elle n'osait lever les yeux sur Olympe, qui cherchait tous les moyens d'abrèger encore ce modique repas, afin de la renvoyer et de pouvoir assister au grand dîner. Céline jugea, par ce dernier trait, que tout était à jamais rompu entre elles deux ; et, prétextant une légère indisposition, elle se fit reconduire chez elle par une femme de chambre de l'hôtel. La souffrance qu'elle avait éprouvée, et les efforts inouis qu'elle avait faits pour la dissimuler, avaient tellement froissé son cœur, qu'aussitôt qu'elle fut rentrée chez ses parens, elle se livra à toute sa douleur, et ne fut soulagée du poids affreux qui l'oppressait que par un déluge de larmes. Retirée dans sa chambre, elle dirige ses regards vers le portrait d'Olympe suspendu à sa cheminée ; en relisant cette inscription tracée au bas : « Je te dois la vie... », elle tressaillit involontairement, et saisissant une plume, elle ajouta ces mots : « Et j'ai pu t'outrager ! »

Son père entra dans sa chambre au moment même où sa main tremblante achevait la nouvelle inscription. A la vue de ce qu'elle renfermait, à la contenance de Céline, dont la figure était altérée et les yeux encore mouillés de larmes, il ne douta plus que l'inséparable n'eût mis à découvert l'égoïsme et l'orgueil dont il la soupçonnait d'être atteinte ; et pressant sa fille de lui expliquer la cause de son

trouble , il apprît dans le plus grand détail tout ce qui s'était passé. « Je n'en suis pas surpris , lui dit ce peintre fidèle des ridicules et des vices. Il est si difficile et si rare de résister au tourbillon des grandeurs et de l'opulence ! — Qui croirait , ajouta Céline , les yeux toujours attachés sur le portrait , qu'avec des traits si doux et cette touchante expression de la gratitude , on pût outrager à ce point l'amie de son enfance ? — Si du moins , reprit M. Dorval en souriant et pour la distraire de son chagrin , on t'avait fait faire un bon dîner ! mais deux mauviettes de la veille et deux pots de crème tournée ! c'est un peu mince... Que je te plains , ma bonne Céline , et combien je prends part à ta souffrance ! mais ce qui t'arrive aujourd'hui , ma fille , je l'ai éprouvé plus d'une fois en ma vie. Les amis sont comme la fortune , dont ils suivent le char ; faciles à faire , difficiles à conserver. »

Cependant Olympe , qui avait cru remarquer de l'altération sur la figure de Céline au moment où elle s'était retirée , et qui n'avait point été dupe de l'indisposition subite qu'elle avait prétextée , envoya dès le lendemain matin sa femme de chambre en demander des nouvelles. Céline répondit avec froideur qu'elle allait beaucoup mieux ; mais que le dîner de la veille , fait si fort à la hâte , l'avait incommodée. Ces propres paroles furent reportées à Olympe , qui , convaincue alors que son amie s'était

trouvée blessée de sa réception, vint quelques jours après, avec sa mère, pour dissiper ce qu'elle ne regardait que comme un nuage passager.

Céline était à travailler avec son père lorsqu'on annonça ces dames. Après l'avoir supplié de ne rien dire qui pût amener une explication, elle courut à sa chambre, détacha de la cheminée le portrait où elle avait tracé la seconde inscription, et le serra dans une armoire; habituée à remplir les devoirs de l'amitié, son ame indulgente et généreuse, oubliant en ce moment l'outrage qu'elle avait reçu, ne voulut pas encore en punir la coupable. Olympé ne fut jamais ni plus humble, ni plus caressante. Elle sut s'emparer de la conversation et l'animer de manière qu'il fut impossible de parler du petit dîner. Profitant ensuite de l'instant où sa mère, femme de mérite, entamait un entretien sur l'éducation avec M. Dorval, elle conduisit Céline dans sa chambre, pour avoir une explication particulière. « Tu t'es enfuie l'autre jour bien brusquement, ma chère! — Je ne voulais pas te priver de paraître au grand repas que vous donniez, et surtout d'aider ta mère à en faire les honneurs. — Est-ce que tu aurais été blessée de la proposition qu'elle te fit faire de dîner dans mon appartement? — J'avais une toilette si simple! crois bien que je sais rendre plus de justice à ton excellente mère, et que je n'ai contre elle aucun ressentiment. — Tu n'as pas d'idée du

poids dont tu me soulages. . . . Mais je ne vois plus à ta cheminée mon portrait. — C'est qu'un événement inattendu en avait altéré les traits, la ressemblance, et je l'ai donné à restaurer. — A la bonne heure : tu sais que je tiens beaucoup à figurer dans la chambre de mon amie, et surtout à l'inscription qu'a tracée au bas la plus vive reconnaissance. — Oh ! cette inscription est plus que jamais présente à ma pensée. — Mais qu'as-tu donc, Céline ? je te trouve l'air distrait, préoccupé. — Tu sais que c'est le vingt-quatre la fête de naissance de mon père, que ce jour-là nous avons une grande réunion de littérateurs, d'artistes et de femmes charmantes : tout cela me donne d'avance une occupation ! Mais nous oublions que ta mère est restée dans le cabinet de mon père ; et quoique je présume qu'elle ne s'ennuie pas avec lui, je serais fâchée de la faire attendre. » A ces mots, elle sortit de la chambre avec Olympe, qui, rentrée auprès de sa mère, essaya d'animer encore la conversation ; mais elle ne put le faire avec assez de succès pour que M. Dorval ne demeurât pas convaincu que les parens de l'inséparable avaient trop de mérite et d'usage, pour avoir refusé d'admettre à leur table la fille d'un homme de lettres, et qu'Olympe était la seule coupable de l'outrage que Céline avait reçu.

De retour à l'hôtel, l'inséparable réfléchit sur la

réception froide et mesurée que Céline lui avait faite, et ne put s'empêcher de reconnaître que son cœur gardait le souvenir du petit diner. Voulant achever d'en effacer la trace, elle projeta de saisir l'occasion de la fête du père de son amie, pour lui prouver qu'elle ne mettait entre elles deux aucune différence. Elle fit donc accroire à ses parens qu'elle était invitée par M. et madame Dorval à la nombreuse réunion qu'ils avaient le vingt-quatre; et ce jour-là, faisant une toilette simple, mais toujours élégante, elle se rendit vers les trois heures chez Céline, à qui elle dit, en entrant, du ton le plus caressant : « La fête du père de mon amie ne peut m'être indifférente; je viens t'offrir de partager les soins, les jouissances de ce beau jour, et te demander à diner. » Céline, quoique interdite de cette démarche, se laisse embrasser par Olympe, ne peut s'empêcher de lui rendre quelques caresses, et s'empresse d'aller l'annoncer à ses parens. « Comment! lui dit M. Dorval, elle vient te demander à diner?... — Oui, reprit Céline, mais c'est avec tant de grâce, avec une affabilité si touchante, qu'elle m'a désarmée. — Je sais, ma fille, qu'il faut de l'indulgence en amitié; mais je pense en même temps que tu sais trop bien ce que tu te dois à toi-même, pour craindre de donner à l'orgueilleuse Olympe la forte leçon qu'elle mérite. Retourne auprès d'elle; je me charge de tout. » Il sonne aus-

sitôt son ancien et fidèle domestique et lui dit :
« Ne pourrais-tu pas , mon bon Joseph , me procurer d'ici à quelques heures , deux mauviettes rôties d'hier , mais tout ce qu'il y a de plus mince et de plus sec ? — Qu'est-ce que Monsieur veut donc faire d'un morceau si friand ? — Fais ce que je te demande , et je t'instruirai de tout quand il en sera temps. — Je vais voir chez le petit rôtisseur du coin..... — Autre chose essentielle , mon ami ; dis à Marguerite qu'il me faut , pour cinq heures précises , deux petits pots de crème tournée. — Comment ! de la crème tournée ? — Eh oui , tournée..... Au moyen d'un peu de crème de tartre ou de jus de citron , cela doit être très-facile. — Je vais le dire à ma femme ; mais je ne réponds pas à Monsieur qu'elle veuille consentir à faire tourner de la crème... Et puis elle a ce matin tant d'occupation ! — Eh bien , je vais moi-même lui expliquer mon idée : toi , songe à me procurer ce que je t'ai demandé. »

Pendant cet entretien , Céline avait conduit Olympe dans sa chambre , et causait avec elle du divertissement que tous les amis de son père lui préparaient pour l'anniversaire de sa naissance. On devait jouer plusieurs proverbes , et surtout une parade-vaudeville , où chacun avait mis son couplet ; en un mot , un de ces ouvrages où le cœur a plus de part que l'esprit , et sur lequel cette gaieté franche ,

ce délicieux abandon, qui n'appartiennent qu'aux artistes, devaient répandre un charme inexprimable. « Ne pourrais-je donc pas me joindre à vous, dit Olympe, et témoigner à ton digne père l'estime profonde que je lui porte! — Un mot de ta bouche, une fleur de ta main lui suffiront, répliqua Céline, et tu voudras bien figurer parmi nos spectateurs, où je te prévient que tu trouveras des femmes d'un mérite distingué, d'une grâce sans affecterie, d'une dignité sans roideur, et surtout d'une aisance, d'un naturel!..... Oh! rien dans Paris de plus aimable que les femmes d'artistes. — Mais, reprit Olympe, je ne vois point encore ici mon portrait? — C'est qu'il n'est pas restauré. — Il est donc tombé dessus une tache bien forte? — Oh oui, bien forte!..... Mais j'espère que nous parviendrons à l'effacer. »

Comme elles s'entretenaient ainsi, l'on vint avertir Céline que M. Dorval la demandait. L'inséparable, restée seule, se félicita du projet qu'elle avait conçu de venir ainsi surprendre son amie; et déjà elle se proposait d'attirer dans cette nombreuse réunion tous les regards, tous les suffrages; mais quel fut son étonnement lorsque Céline, rentrant, lui dit avec un embarras et une rougeur qui peignaient toute la peine qu'elle éprouvait: « Je viens, ma bonne, te faire part d'un scrupule de mon père, que moi-même je ne puis blâmer..... Il pense

que la haute dignité dont le tien est revêtu , ne te permet pas , à toi , sa fille unique , de te trouver avec des auteurs , de simples artistes..... ; et il m'a chargée de te proposer..... de dîner tête à tête dans ma chambre. » Ces mots firent pâlir l'inséparable. Elle commença à se douter que l'insulte dont elle s'imaginait avoir effacé jusqu'à la moindre trace , était toujours présente à l'esprit de M. Dorval , et qu'il cherchait à s'en venger. Ce doute fut changé promptement en certitude lorsqu'elle vit le fidèle Joseph , dont le sourire goguenard annonçait qu'il était instruit de tout , entrer vers quatre heures et demie , roulant un *somno* d'acajou à dessus de marbre , sur lequel il pose un potage au riz ; il présente ensuite un siège et un couvert à la belle Olympe , qui se trouve à son tour obligée d'imiter Céline , et de manger sur ses genoux. En un mot , le vieux domestique sert , l'un après l'autre , les mêmes plats que l'inséparable avait fait servir chez elle , et surtout les deux mauviettes froides et les pots de crème tournée. En posant sur le *somno* ce dernier mets , Joseph était d'une joie remarquable ; et croyant venger , pour son compte , sa jeune maîtresse , il eût éclaté de rire , s'il n'eût été retenu par la souffrance qui se peignait en ce moment sur la figure de Céline. Le dessert qui suivit ce petit dîner , fut absolument aussi sec , aussi mesquin que celui qui fut offert dans l'appartement d'Olympe.

Celle-ci, qui lisait dans les yeux de son amie combien il lui en coûtait d'obéir à son père, ne voulut point augmenter sa souffrance par une explication. Elle feignit donc de ne s'apercevoir de rien ; et s'armant de courage et de résolution, elle conserva pendant le petit dîner la meilleure contenance possible. Céline, de son côté, voulant dédommager Olympe du dépit cruel qu'elle éprouvait, s'empressa de la distraire par le souvenir de leur séjour à la pension, et le récit des tours sans nombre qu'elles y avaient joués. Enfin sept heures venant à sonner, M. Dorval, qui déjà avaient réuni dans le salon plusieurs personnes invitées à la soirée, s'empressa de venir retrouver les deux recluses, et s'adressant à la belle Olympe, qui baissa les yeux à son aspect, il lui dit : « Maintenant, Mademoiselle, que j'ai réuni plusieurs personnes de distinction qui ne dédaignent pas la société des gens de lettres, je vous supplie de me faire l'honneur d'accepter ma main, et d'assister à la fête qui va s'embellir de votre présence. » Il la conduisit au salon, où bientôt elle se trouva entourée de tout ce que la littérature et les arts comptent de plus célèbre et de plus aimable. Chacun la comble d'éloges, l'entoure d'éloges et d'hommages. Après un concert composé de ce que Paris offre de plus parfait en tout genre, on joue plusieurs proverbes, et enfin la parade-vaudeville, dans laquelle *Cassandre*, à qui M. Dorval avait

donné le mot, fait le portrait le plus flatteur du père d'Olympe ; et le représente comme digne à la fois de la confiance du souverain et de l'estime générale. Cet heureux à-propos est couvert d'applaudissemens unanimes. L'inséparable ne peut résister à ce dernier trait, et laisse couler une ou deux larmes que chacun prend pour l'effet de l'amour filial, mais dont la cause réelle est le remords cuisant d'avoir outragé des cœurs qu'elle reconnaît plus grands et plus généreux que le sien.

A cette parade succède un souper délicieux d'où sont bannis le faste et l'étalage, où chacun prend sa place, sans distinction de rangs et de célébrité ; les bons mots, les piquantes saillies jaillissent de toutes parts, mais sans blesser la décence et sans effaroucher la pudeur. Ils sont bientôt interrompus par des couplets ingénieux qui célèbrent l'union des arts, et Céline, à un signe que lui fait son père, chante une chanson nouvelle sur les devoirs de l'amitié, et qui ramène ce refrain remarquable :

« Souvent on perd le bonheur de la vie
 » Pour un moment d'oubli. »

Olympe, placée vis-à-vis de M. Dorval, prouve en rougissant qu'elle sent toute l'application de la chanson dont il est l'auteur, et celui-ci laisse tomber sur elle un regard qui semble dire : « C'est ainsi que nous nous vengeons. »

Enfin l'on sort de table et l'on danse jusqu'au jour ; mais un grand laquais paraît et annonce à Olympe qu'il a l'ordre de l'emmenner. Céline et son père l'accompagnent jusqu'à sa voiture. Au milieu de l'escalier, l'inséparable, s'arrêtant tout-à-coup, leur dit d'une voix altérée : « Oh ! combien vous m'avez rendue coupable ! jamais la leçon que j'ai reçue ne s'effacera de mon souvenir.... » Serrant ensuite les mains de M. Dorval, elle ajouta du ton le plus suppliant : « Si j'ai quelques droits à votre indulgence, promettez-moi, monsieur, oh ! promettez-moi bien de ne point instruire mon père ou ma mère de mes torts envers Céline ; ils ne me les pardonneraient de leur vie. » À ces mots, elle embrasse cette dernière, qui lui prouve, en la pressant dans ses bras, qu'elle a déjà tout oublié ; Olympe redouble de protestations et de remerciemens, et, après avoir reçu de M. Dorval l'assurance que ses parens ne seraient point instruits de ce qui s'était passé, elle donne et reçoit encore un baiser, monte en voiture et disparaît. « J'avais bien raison de dire que mon amie me serait rendue ! s'écrie Céline ivre de joie ; et je puis maintenant effacer la pénible inscription que j'avais ajoutée à celle de son portrait. — Ne te presse pas tant, lui dit M. Dorval, qui avait suivi tous les mouvemens d'Olympe. La crainte et la confusion sont les seuls sentimens qui l'animent ; et son orgueil a d'autant plus souffert,

qu'elle se trouve humiliée par ceux qui ne sont à ses yeux que ses inférieurs. — Cependant, mon père, son trouble tandis que je chantais le refrain de ta chanson, cette rougeur subite qui s'est répandue sur son visage. . . — N'était que le signe du dépit et de la honte : je n'ai point trouvé cet abandon, ce repentir que j'attendais ; ses yeux étaient secs lorsque les ticns étaient mouillés de larmes. »

Ce jugement ne fut que trop bien fondé. Olympe ne revit jamais Céline sans éprouver une souffrance qu'elle cherchait en vain à dissimuler. Celle-ci, de son côté, ne tarda pas à sentir que, si l'amitié pardonne un outrage, il n'est pas toujours en son pouvoir de l'oublier. Peu à peu les deux inséparables se virent moins souvent, et finirent par éviter les occasions de se rencontrer. Céline fut la première qui se fit un devoir de rompre entièrement, lorsque son père redoublait pour elle de tendresse, afin de la consoler d'avoir perdu l'amie de son enfance, il ne cessait de lui dire : « L'amitié, ma fille, est un miroir fidèle qui ne peut souffrir le moindre souffle impur ; souviens-toi que rien n'est plus rare qu'une intimité mutuelle et parfaite, et qu'on ne le trouve que parmi ses égaux. »



LE CHARME DE LA VOIX.

Le jeune Arthur de Weymar, l'un des élèves les plus distingués de l'École militaire de Saint-Cyr, avait été nommé sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie où il s'était fait remarquer par sa bravoure et son exactitude à remplir tous les devoirs de la discipline. Il avait su mériter l'estime et la confiance de ses chefs, et particulièrement du comte de Saint-Géran, officier général, qui le choisit pour un de ses aides de camp. Arthur, enflammé par ce nouveau grade, et surtout par les preuves du plus tendre attachement que lui donnait sans cesse le comte, se signala par des prodiges de valeur, et se montra dans plusieurs occasions comme le digne élève de l'école célèbre où il avait appris le métier des armes. Dans un de ces combats mémorables qui décident à la fois du sort des États et de la gloire des Souverains, Arthur, à peine âgé de dix-huit ans, combattait dans la mêlée auprès du comte de Saint-Géran. Au moment où plusieurs soldats ennemis venaient d'entourer ce général, et se disposaient à le faire prisonnier, le jeune aide de camp s'élança au milieu d'eux, en terrassa un grand nombre, et parvint à sauver le comte de la

fureur qui les anime ; mais ce dernier , dont le cheval venait d'être tué sous lui , se trouvant blessé grièvement , n'a plus assez de force pour achever de se dérober à la poursuite des ennemis : encore quelques instans , et il va tomber en leur pouvoir. Le jeune aide de camp , qui soutient depuis quelque temps les pas chancelans du général , le conduit jusqu'auprès d'un tronc d'arbre qu'il aperçoit , l'y fait monter , le charge sur ses épaules ; et renouvelant ainsi le trait mémorable du grand Turenne , qui sauva de la même manière un simple soldat blessé , Arthur a le bonheur inexprimable d'emporter le comte de Saint-Géran jusqu'à la première ambulance , et par ce moyen de lui conserver la liberté , de lui sauver la vie.

Le soir même de cette action , qui fut admirée de tous ses frères d'armes , Arthur reçut l'ordre de se rendre à la tente du général : « Venez , mon digne ami , lui dit le comte ; car désormais je ne puis vous donner un autre nom. Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez orphelin , sans aucun espoir de fortune ? — Oui , général ; mais quand on a l'honneur de servir sous vos ordres , on retrouve un père , et l'on n'a besoin de rien. — Je suis sans famille aussi , moi ; jamais je ne contractai les doux nœuds du mariage , et ne connus le bonheur d'être père. Pendant que vous combattiez à mes côtés , votre sang , en se mêlant au mien , m'a fait trouver

en vous un véritable fils ; en attendant que le chef suprême de l'État vous accorde l'honorable distinction que vous méritez , acceptez cette preuve de mon éternelle reconnaissance : c'est un acte en forme par lequel je vous adopte et vous nomme l'unique héritier de celui que désormais vous voudrez bien n'appeler que votre père. » A ces mots , Arthur se jette dans les bras du comte, ne respirant qu'à peine, et lui témoigne , par ses protestations et ses caresses, qu'il est digne du titre honorable qu'il reçoit.

Depuis ce moment, le comte ne cessa d'éprouver en effet de son fils adoptif tout ce que l'amour filial peut inspirer à un homme d'honneur , à un cœur généreux et sensible. Il ne tarda pas à le voir décoré du signe des braves et promu quelque temps après au grade de chef d'escadron. Il semblait que plus Arthur accumulait de dignités , plus il cherchait à les justifier par son génie et son courage. Combien de fois seconda-t-il le général dans ses plus beaux faits d'armes ! Combien de fois l'escadron qu'il commandait décida-t-il seul du gain de la bataille ! Mais ce bonheur ne fut pas de longue durée : dans un combat nocturne où les dangers redoublent en proportion du courage , le comte de Saint-Géran fut tué d'un éclat de bombe, et n'eut que le temps de s'écrier en expirant dans les bras d'Arthur : « Je meurs content ; je laisse un fils digne de moi. »

Le désespoir de Weymar fut inexprimable : en vain ces dernières paroles si consolantes, une grande fortune et l'héritage d'un beau nom, vinrent à la fois s'offrir à sa pensée ; il ne songeait qu'à la perte qu'il avait faite, et répétait à chaque instant : « Je n'ai plus de père ; je n'ai plus de bienfaiteur..... » Il se trompait. Peu de temps après la mort du général, le maréchal qui commandait en chef lui annonça que le chef de l'État, approuvant l'adoption du comte de Saint-Géran, et ne voulant pas que ce grand nom s'éteignît dans l'armée française, nommait son fils adoptif colonel du régiment où il servait, et lui accordait les mêmes armes, qualités et prérogatives dont jouissait le général. Arthur devint à ce moyen comte de Saint-Géran, et se trouva à vingt-sept ans colonel, officier de la légion d'honneur et propriétaire d'une fortune considérable.

Comblé de toutes les faveurs que l'on puisse ambitionner, le jeune comte n'en conçut pas la moindre fierté. Toujours simple dans ses goûts, modeste dans ses manières, il cachait sous les traits les plus aimables la valeur et l'impétuosité qui le signalaient sur le champ de bataille. De retour à Paris, il s'empressa d'aller visiter l'École militaire de Saint-Cyr, qu'il regarda toujours comme son berceau, et surtout le vénérable chef de cette institution qu'il nommait son premier guide dans la carrière de l'honneur. Reçu chez madame de Surville, sa pa-

rente, femme d'un mérite distingué, il y rencontra un grand nombre de jeunes personnes, parmi lesquelles il projeta de choisir une épouse; mais, craignant de s'égarer dans un choix aussi important, il pria madame de Surville de le seconder par ses conseils et son grand usage du monde: « Je ne veux pas, lui disait-il, avoir pour compagne une de ces femmes brillantes qui mettent toutes leurs jouissances à paraître avec éclat, à ne s'entourer que des prestiges de l'opulence; je ne veux point de ces coquettes impérieuses qui ne regardent les nœuds sacrés de l'hymen que comme un lien de convenance, et s'imaginent qu'on ne doit exercer sur son autel qu'un culte servile qui prévienne toutes leurs fantaisies, qui se soumette à tous leurs caprices.... Je voudrais pour épouse une jeune personne qui, sans être belle, fût d'une figure expressive, d'un maintien modeste, d'une éducation soignée, mais sans prétention, et dont les talens charmeraient sans éblouir. Je voudrais surtout que la douceur de sa voix fût l'interprète fidèle de son ame; qu'enfin elle fût sans fortune et d'une famille nombreuse, afin de pouvoir répandre sur eux tous une partie des bienfaits dont le sort m'a comblé.... Daignez, ô ma précieuse amie, ajoutait Arthur en pressant les mains de madame de Surville, daignez me faire rencontrer cet objet, idéal peut-être, mais qui doit exister dans votre sexe, et vous n'aurez

pas contribué le moins au bonheur de ma vie. »

Madame de Surville, guidée par le désir de faire à la fois deux heureux, chercha dans sa société les jeunes personnes qui semblaient réunir, sinon toutes les qualités, du moins une partie de celles que désirait le comte. D'abord elle en fit paraître à ses yeux quelques-unes, qui, s'imaginant déjà qu'elles allaient appartenir à un jeune colonel dont le nom, le rang et la fortune chatouillaient leur vanité, laissèrent percer ce désir ardent de briller, cette ambition de devenir titrés et de paraître à la cour. Arthur les jugea dès le premier coup d'œil, et les sépara pour jamais de la classe où il projetait de faire un choix. Enfin madame de Surville parvint à réunir dans sa société habituelle trois jeunes personnes qui parurent fixer l'attention particulière du comte de Saint-Géran. La première, nommée Adrienne, fille unique de la veuve d'un médecin célèbre, unissait à la figure la plus intéressante une modestie et un son de voix qui peignaient toute la bonté de son cœur. Mais Arthur remarqua bientôt que cette douceur, qui d'abord charmait tant, était poussée jusqu'à la nonchalance et la fadeur, ce qui annonçait dans Adrienne une froide indifférence, et surtout une nullité de caractère. La seconde, appelée Euphémie, orpheline et nièce d'un des premiers avocats de Paris, joignait à tout l'éclat de la beauté une grâce naturelle et l'expression la plus touchante.

À sa vue , on devinait facilement une ame aimante , franche et sensible ; mais , dès qu'elle parlait , l'oreille désenchantait les yeux : une voix rauque et des expressions communes dissipaient tout à coup la première impression favorable , et formaient une discordance à laquelle on ne pouvait s'accoutumer. Enfin la troisième , dont le nom était Élisca , fille d'un peintre fameux de l'École française , paraissait l'emporter sur les deux premières par cet ensemble qui flatte , intéresse et séduit. Sa figure , sans être correcte , avait un charme inexprimable. Sa taille élevée était majestueuse et d'une grâce imposante ; et le son de sa voix , sans avoir rien de séduisant , trouvait quelquefois le chemin du cœur ; mais une pétulance indoctable , et surtout une manie de parler qui conduit infailliblement à l'inconséquence , venaient souvent altérer les qualités qui distinguaient Élisca. Son cœur était excellent , ses intentions toujours pures ; et cependant on était tenté de la prendre pour une de ces étourdies dont le commerce est dangereux , ou pour une enthousiaste incapable d'aucun sentiment durable. C'était principalement lorsque Élisca voulait briller et plaire , qu'elle intéressait le moins et perdait tous ses droits. Sa physionomie prenait alors une expression désavantageuse : la grâce et la majesté de sa taille se changeaient tout à coup en attitudes gauches et guindées ; sa voix devenait tellement aigre et glapissante ,

qu'elle fatiguait tous ceux qui d'abord avaient éprouvé du plaisir à l'entendre.

Tous ces défauts n'avaient point échappé sans doute à la pénétration d'Arthur ; mais, soit qu'ils lui parussent faciles à corriger, soit qu'ils fussent à ses yeux rachetés par mille qualités aimables, on remarquait qu'il cherchait à combattre les uns en faisant l'éloge des autres, et qu'Élisca lui devenait chaque jour plus chère. Madame de Surville, à qui le colonel n'avait pu dissimuler sa préférence, qu'il tenait encore secrète, crut néanmoins qu'il était de son devoir de consulter d'abord les parens de la jeune personne. Ils témoignèrent le plus vif empressement de voir leur fille unie à un homme aussi distingué qu'Arthur ; et sans dire positivement à cette dernière que le comte de Saint-Géran la demandait en mariage, ils lui firent connaître qu'il la distinguait, et que peut-être avait-il des projets d'établissement.

Élisca, sur qui le colonel avait de son côté fait une assez vive impression, non par son rang et sa fortune, mais par cette haute réputation de brave, qui a tant de droits sur tous les cœurs, enhardie par l'aveu tacite de ses parens, dont elle désirait si ardemment embellir la vieillesse, mit tout en œuvre pour achever de fixer le comte et l'amener à une déclaration formelle. Se livrant donc à toute la vivacité de son imagination autant qu'au penchant

naturel de son cœur, elle ne cessait de retracer avec une chaleur enivrante combien est respectable et cher à la patrie celui qui tant de fois expose sa vie pour la défendre. Elle faisait l'éloge de tous les héros que compte la France, énumérait avec autant d'éloquence que de fidélité, toutes les belles actions qui transmettent leurs noms au temple de Mémoire ; elle exprimait ensuite avec adresse le bonheur de leur appartenir, de s'associer à leurs succès, de le suivre par la pensée au champ d'honneur, d'invoquer le Ciel pour leur conservation, d'entendre tout le peuple et le souverain lui-même proclamer leurs victoires, attacher à leur nom l'estime des contemporains et le souvenir de la postérité. Arthur, en l'écoutant, ne pouvait cacher sa surprise et son ravissement : emporté par la force des tableaux et l'élan de la jeune enthousiaste, il ne voyait dans son extase rien qui fût comparable à la brillante Élisca. « Le moyen, se disait-il, de résister à cette imagination si féconde, et comment n'être pas entraîné par cette ame de feu qui vous électrise, vous étonne et vous enchante ? Oh ! qu'elle mérite bien d'être l'épouse d'un guerrier ! . . . » Mais dès que la réflexion succédait à ce premier mouvement d'enthousiasme, Arthur ne pouvait s'empêcher de remarquer que cette chaleur héroïque était exagérée, que ces mouvemens convulsifs, ces yeux étincelans nuisaient à la grâce, blessaient la

modestie , et qu'enfin cette voix perçante et cette volubilité , qui laissaient à peine le temps de respirer , n'avaient plus cette douceur si charmante , ce pouvoir irrésistible qu'ont la retenue , la pudeur et la timidité. Si la froide et nonchalante Adrienne n'avait pu pénétrer jusqu'au cœur du colonel , il sentait qu'Élisca s'y faisait place avec trop de fracas et de pétulance pour y demeurer long - temps. L'amour passager que fait naître la fantaisie et que détruit l'inconstance , allume tout à coup un incendie dont bientôt il ne reste aucune trace ; mais l'amour vrai qu'inspire la délicatesse et qu'escorte la prudence , ne pénètre dans nos ames que par degrés , et le feu qu'il allume ne s'éteint qu'à la mort.

Le comte se trouva donc dans la lutte la plus cruelle ; et , pour être libre d'y réfléchir mûrement , sans être ébloui par la présence de la séduisante Élisca , qui , sans cesse , redoublait de citations héroïques et de grands sentimens , il s'absenta pendant quelques jours , pour les passer à une terre que possédait madame de Surville , dans les environs d'Écouen. Cette dame , qui jouissait d'une haute réputation , allait retirer de cette maison célèbre une des élèves , nommée Nanine de Saint-Ange , laquelle , ayant terminé son éducation , devait retourner auprès de sa mère qui habitait les environs d'Angers. Madame de Surville , ancienne amie de madame de Saint-Ange , s'était chargée de recevoir

sa chère Nanine , à la sortie d'Écouen , et de la reconduire elle-même à la petite terre où elle s'était retirée.

Nanine, fille aînée d'un officier du génie , mort au champ d'honneur , était un de ces êtres auxquels on ne fait pas d'abord la moindre attention , mais qu'on ne perd plus de vue dès qu'on a pris la peine de les examiner. Elle avait dix-huit ans , la taille moyenne , mais assez bien proportionnée ; sa démarche était si simple et tellement sans prétention , qu'on n'y trouvait aucune grâce remarquable , mais aussi pas la moindre gaucherie. Tous ses mouvemens étaient naturels : ils annonçaient plutôt la défiance et la timidité que le désir de plaire. Elle avait le front étroit ; la bouche grande , mais bien meublée , les yeux petits et toujours baissés ; son teint , sans fraîcheur , semblait être altéré par le travail : en un mot , sa figure était un composé de traits irréguliers , qui , pris séparément , étaient désagréables , mais un seul de ses regards ôtait la force d'avouer qu'elle était laide.

Lorsque madame de Surville , qu'avait accompagnée le comte de Saint-Géran , la vint chercher à Écouen , et la reçut des mains de la surintendante de cette maison , celle-ci , dont le suffrage est un éloge , ne put s'empêcher de presser Nanine dans ses bras et de dire avec une altération remarquable :
» Je vous remets , Madame , l'une de mes élèves

les plus chéries ; je serai bien trompée si elle ne faisait pas le bonheur de ses parens, et ne justifiait pas dans le monde l'idée qu'on a des filles adoptives du souverain.... » La jeune de Saint-Ange voulut répondre, mais ses larmes, qui coulaient en abondance, l'en empêchèrent. Après avoir baisé les mains et reçu la bénédiction de celle qui depuis plusieurs années lui tenait lieu de mère, elle suivit madame de Surville, qui l'emmena le soir même à Paris.

Arthur, qui, au premier coup d'œil, n'avait regardé cette jeune personne que comme un être commun peu fait pour intéresser, ne put s'empêcher d'être frappé des adieux de madame la surintendante, et conçut pour la pauvre Nanine un premier sentiment d'estime qui n'était que le prélude de tous ceux qu'elle devait lui faire éprouver. Elle avait fait le voyage d'Écouen à Paris sans proférer une parole. Elle quittait une institution célèbre, un guide tutélaire, les aimables compagnes de son adolescence ; et, quels que fussent ses désirs de rejoindre une mère adorée et sa nombreuse famille, elle ne pouvait résister aux regrets de l'amitié, à l'émotion de la reconnaissance. En descendant de voiture, elle s'appuya sur le bras du colonel ; et dans ce moment une rougeur très-vive, sa main tremblante et ses yeux baissés annoncèrent la plus aimable pudeur. Enfin, se trouvant dans l'appar-

tement de Madame de Surville, elle se remit par degrés, et le sourire le plus naïf vint animer ses traits incorrets et briller dans ses petits yeux encore gonflés de larmes : « C'est en vain, lui dit Arthur, que nous vous avons amenée à Paris, vous êtes encore à Écouen. — Eh ! comment oublier jamais, lui répondit Nanine, le lieu qui nous fit connaître les premiers épanchemens de l'amitié ! — Oh ! quelle voix ! se dit tout bas le colonel : est-ce un ange qui vient de parler..... ? » La conversation s'engage ; chaque mot qui sort de la bouche de l'intéressante élève, transporte le comte d'étonnement, de respect et d'admiration. C'était une pureté de langage, une instruction cachée sous tant de modestie ! c'était une connaissance profonde de tout ce qui est bien, une ignorance absolue de tout ce qui est mal ; et toujours ce son de voix angélique ne s'élevant jamais au-dessus du ton de la candeur..... Oh ! si Nanine eût osé regarder le colonel en lui parlant, il eût été subjugué pour toujours.

Cependant les trois jeunes rivales, instruites de l'arrivée de madame de Surville, furent curieuses de connaître la jeune élève d'Écouen, et de juger par elle de l'éducation si vantée qu'on recevait dans cette maison. Elles vinrent donc rendre visite dès le lendemain. Élisca joignait à cet empressement un désir plus vif encore, celui de revoir le comte

de Saint-Géran, qu'elle croyait avoir séduit par ses charmes, qu'elle était sûre d'avoir ébloui par toutes les richesses de son imagination; mais il ne vint pas ce jour-là chez sa parente, et la soirée se passa à l'examen scrupuleux et très-détaillé de mademoiselle de Saint-Ange. Le premier aspect ne lui fut pas avantageux. Sa petite taille, son minois chiffonné, ses yeux enfoncés, rouges encore des pleurs de la veille, la simplicité de sa mise et de ses manières, ne produisirent sur Adrienne et Euphémie que l'effet de l'indifférence : Élisca ne balança pas à la trouver détestable.

Quelques jours après, eut lieu la seconde entrevue. Le colonel y fut présent. Élisca, voulant prouver toute sa supériorité sur l'élève d'Écouen, la provoqua avec ce ton qui semble dire : « Tu es bien peu de chose auprès de moi. » L'humble Nanine, qui ne levait qu'à peine les yeux sur elle, semblait lui répondre : « Je n'ose entrer en lice avec vous. » On fit de la musique. Adrienne et Euphémie chantèrent un duo moderne où se trouvaient réunies toutes les difficultés, toutes les roulades et broderies qu'on est convenu d'appeler la belle école : Élisca les accompagna avec autant de goût que d'assurance; et, après ce morceau qu'elle appelait exquis, délicieux, divin, elle exécuta une sonate du même genre, où elle développa toutes les richesses de l'harmonie, toutes les ressources de l'instrument

qui obéissait à la légèreté de ses doigts. Nanine , étourdie elle-même par une exécution si brillante , voulut se dispenser de se faire entendre ; mais craignant qu'on n'attribuât ce refus à l'amour-propre humilié , vaincue en outre par les vives sollicitations de madame de Surville , elle se borna à s'accompagner sur la partition d'*OEdipe à Colonne* , et air d'une expression si vraie , et qui commence par ces mots :

« Je ne vous quitte point sans répandre des larmes. »

L'analogie était si frappante , que Nanine , en chantant ces paroles , ne put se défendre d'une émotion qui ajoutait à la douceur inexprimable de sa voix. Elle ne fit aucun trait improvisé , ne se permit pas de changer une seule note de ce morceau parfait ; mais chaque modulation était si vivement sentie , exprimée avec tant de vérité , que tous ceux qui entouraient en ce moment l'intéressante élève , crurent qu'elle s'adressait aux jeunes compagnes dont elle venait de se séparer , et ne purent s'empêcher de mêler leurs larmes à celles qui s'échappaient de ses yeux : « Comme ce chant naturel , dit Arthur extasié , l'emporte , selon moi , sur tout ce luxe de difficultés et de roulades dont notre musique moderne est infectée ! les morceaux exécutés par ces trois demoiselles m'ont ébloui

sans doute , ont charmé mes oreilles ; mais celui que vient de nous faire entendre mademoiselle de Saint-Ange , a mouillé mes yeux , a pénétré jusqu'au fond de mon cœur.... » Adrienne et Euphémie témoignèrent par un léger mouvement de tête une approbation forcée ; Élisca rougit et garda le plus morne silence.

Madame de Surville, qui savait que le comte réunissait un grand nombre de talens, le prie de faire entendre à son tour quelque chose de son choix. Il se rend à cette invitation , et se dispose à chanter le grand air d'Achille dans Iphigénie en Aulide de *Gluck*, dont la partition se trouvait sur le piano. S'adressant donc à Élisca , il l'invite à vouloir bien l'accompagner. « Moi ! lui répondit-elle étourdiment , je ne connais point cette musique. — Cependant la manière brillante et soutenue avec laquelle vous avez fait valoir le talent de ces demoiselles..... — Oh ! c'est bien différent : j'ai tant de fois exécuté ce morceau détaché ! mais je ne répondrais pas d'accompagner à la première vue , et surtout la musique de *Gluck*... Cependant essayons. »

Arthur commence. Élisca , entraînée par le désir d'unir son jeu savant à la voix du colonel , fait en vain tous ses efforts pour le suivre. Peu accoutumée à lier ensemble tout ce qui compose une partition , elle tronque des passages , saute des mesures , et finit par rester court , en avouant , à son

grand regret, qu'elle ne peut continuer. « Si mademoiselle de Saint-Ange, dit madame de Surville, voulait avoir cette complaisance? elle a, m'a-t-on dit, remporté cette année le premier prix d'accompagnement. — Oh! madame, je tremblerais beaucoup, reprit la timide Nanine; mais il n'est rien que je ne surmonte pour ne pas priver ces demoiselles du plaisir d'entendre monsieur de Saint-Géran..... » Elle se met aussitôt au piano, hésite d'abord, ainsi qu'elle l'avait annoncé; mais bientôt, recueillant toutes ses forces, elle accompagne le comte avec un aplomb et une connaissance si parfaite de l'art, qu'elle surprend et ravit tous ceux qui l'écoutent: Élisca elle-même ne peut lui refuser un léger tribut d'éloges; et le colonel, dont elle a su couvrir avec adresse quelques fautes de chant, et qui s'en est aperçu, ne doute plus que la trop modeste Nanine ne soit une habile musicienne qui dans ses études avait eu le bon esprit de préférer la science à l'éclat.

Dans les différentes réunions qui suivirent ce premier jour de triomphe, Nanine ne cessa de l'emporter par le savoir et l'expression. Vainement on cherchait à l'éclipser par une exécution riche et compliquée: dès qu'elle chantait, elle enivrait tous les cœurs; dès qu'elle tenait la partition la plus moderne ou la plus difficile, elle réunissait tous les suffrages.

Elle prouva, quelque temps après, que la musi-

que n'était pas le seul art qui lui fût familier. Elle avait souvent entendu le colonel raconter la mort du général de Saint-Géran ; elle avait remarqué qu'il portait sur sa poitrine et suspendu à une chaîne de cheveux blancs le portrait en miniature de son père adoptif : elle conçut le projet de retracer l'instant mémorable où ce guerrier célèbre expire au champ d'honneur , et d'en composer un dessin pour madame de Surville. Elle mit donc cette dernière dans sa confidence , et la supplia de déterminer Arthur à lui confier , pour quelques jours seulement, l'image fidèle du héros qui l'avait fait son digne légataire, en lui donnant pour prétexte qu'elle désirait en avoir une copie. Ce projet fut exécuté : Nanine se mit aussitôt à l'ouvrage , et, quelque temps après, elle offrit à madame de Surville la scène exacte des derniers momens du comte de Saint-Géran. On le voyait , blessé d'un éclat de bombe , tomber expirant dans les bras d'Arthur , en costume d'aide de camp ; le général avait les yeux attachés sur lui , et paraissait préférer ces touchantes paroles écrites au bas du dessin : « Je meurs content ; je laisse un fils digne de moi. » Ces deux personnages étaient d'une ressemblance si frappante , le lieu de la scène se trouvait tellement semblable à celui que tant de fois avait dépeint le colonel ; enfin tout dans cet ouvrage était rendu avec tant de goût , d'expression et de fidélité ,

qu'on ne pouvait s'empêcher d'être ému de cette touchante et ingénieuse production.

Madame de Surville, ayant fait encadrer ce dessin d'une manière analogue à l'heureuse idée qu'il offrait, voulut savoir l'effet qu'il produirait sur Arthur. Un jour qu'il vint la voir pendant que Ninine était occupée dans son appartement à tout préparer pour son départ, elle lui dit qu'elle désirerait le consulter sur un dessin dont le sujet l'intéressait vivement. Aussitôt elle offrit à sa vue l'ouvrage de la jeune élève d'Écouen, sans la nommer. Le comte surpris, ému, transporté, change de couleur, et s'écrie en pleurant : C'est lui..... c'est moi-même..... je crois voir mon bienfaiteur, mon père..... je crois l'entendre..... tout l'or que je possède ne pourrait payer ce délicieux tableau. — L'auteur cependant n'accepterait de vous qu'un simple remerciement. — Eh ! quel est-il donc cet auteur si habile à peindre la nature, à saisir toutes ses nuances ? — Vous le voyez, lui dit madame de Surville en désignant mademoiselle de Sainte Ange, qui rentrait au salon. — Quoi ! reprit Arthur, frappé d'étonnement, tant de talens et tant de modestie ! il se pourrait que ce chef-d'œuvre !..... — De grâce, Monsieur, ne qualifiez pas ainsi ce faible essai, que j'ai voulu faire pour laisser à l'amie de ma famille un souvenir de ses bontés pour moi. — Il me serait bien cher sans doute, ajouta

madame de Surville; mais, bonne Nanine, je vous demande la permission de l'offrir au comte de Saint-Géran, comme le don le plus précieux que puisse faire l'amitié. — Jamais, non jamais ce délicieux ouvrage ne sortira de mon appartement : il sera mon guide, ma consolation, mon trésor le plus cher; et chaque fois que j'y porterai mes regards attendris, je pourrai dire : « Il n'appartenait qu'à toutes les vertus réunies d'exprimer aussi fidèlement et le bienfait et la reconnaissance. » Nanine, pour toute réponse, rougit; et prenant le cadre des mains de madame de Surville, elle le remit en tremblant au colonel, qui lui dit avec une émotion très-remarquable : « Souffrez, Mademoiselle, que je vous supplie d'ajouter à ce double présent de l'amitié ce qui doit en faire le plus bel ornement. — Quoi donc, monsieur ? — Il est d'usage qu'un artiste embellisse de son nom les productions qu'il avoue; oh! combien le vôtre me serait cher, tracé de votre main au bas de cet ouvrage ! — Arthur, vous m'étonnez; vous n'êtes ni le parent de mademoiselle de Saint-Ange, ni l'ami de sa famille; et ne serait-ce pas en quelque sorte blesser les convenances que son nom ?..... — Ce n'est point non plus Nanine de Saint-Ange que j'ose demander à Mademoiselle d'écrire au bas de ce dessin. — Eh! quel nom, M. le colonel? dit en souriant la jeune élève. — Nanine de Saint-Gé-

ran ! s'écrie Arthur en tombant à ses pieds. Enfin je l'ai trouvé cet objet idéal que le Ciel a formé pour mon bonheur ! Oh ! ne soyez point effrayée de cet épanchement d'un cœur que vous avez fixé pour jamais. Oui , simple et modeste Nanine , c'est vous que je choisis pour la compagne de ma vie.. ; un mot de votre bouche , et je vous nomme comtesse de Saint-Géran. — Moi , M. le colonel , moi votre épouse !.. oh ! relevez-vous , je vous supplie ! — C'est à madame de Surville , qui représente ici votre digne mère , que je vous demande , que je promets de vous entourer de tout le bonheur que vous méritez. — Excusez mon trouble , M. le comte , un pareil langage est si nouveau pour moi..... ; je me trouve honorée sans doute... ; à peine ai-je la force de parler. — Remettez-vous , adorable Nanine. — Adorable ! dites-vous ; songez donc que je suis laide. — On ne l'est jamais avec l'expression de votre figure. — Que je suis petite. — Votre ame est si grande ! — Sans aucuns charmes. — Et vous charmez tout le monde. — Enfin que je suis pauvre. — Mais si riche en vertus ! — D'une famille nombreuse. — Tant mieux. — L'ainée de sept enfans , dont cinq garçons en bas âge. — Eh bien ! je serai pour eux ce que fut pour moi le comte de Saint-Géran. — Sachez que ma mère est infirme. — Raison de plus pour lui porter des secours. Oh ! qu'il me tarde de l'entourer de nos soins et de notre tendresse ! —

Vous m'accablez de tant d'honneur, de tant de bontés, que je ne sais plus que répondre. — Plus vous parlez, plus vous m'affermissez dans ma résolution, plus vous me faites bénir mon choix. Ce ne sont point vos talens seuls qui m'ont séduit, mais les qualités de votre ame, et surtout leur fidèle organe, cette voix si douce qui semble descendre du ciel pour annoncer le bonheur sur la terre ; mais ce qui met le comble à ma félicité, c'est de trouver en vous une élève de la maison d'Écouen. Eh quelle plus douce ivresse peut éprouver un militaire honoré des bienfaits de son souverain, que de les partager avec une de ses filles adoptives ? »

Ces derniers mots d'Arthur furent prononcés avec tant de franchise et d'expression, que Nanine en fut touchée aux larmes ; et se jetant dans le sein de madame de Surville, qui n'était pas moins émue, elle lui dit : « O mon guide ! ô mon amie ! je m'abandonne à vous : parlez, que faut-il faire ? — Accepter la main du plus galant homme que j'aie connu jamais, lui répondit celle-ci : j'ai su plus que toute autre étudier le cœur du colonel, et je suis son garant. » Dès le lendemain, cette dame respectable écrivit à madame de Saint-Ange, qui peu de jours après envoya son consentement à cet heureux mariage, et chargea son amie de la représenter. Les noces furent célébrées sans pompe et sans éclat, ainsi que l'exigea Nanine, dont le rang

et l'opulence n'altèrent jamais la modeste simplicité. Son bonheur fut parfait et d'autant plus grand qu'il se répandit sur toute sa famille. Cette union fut approuvée de tout le monde. Élisca elle-même, qui se voyait déçue dans ses grands projets, ne put s'empêcher d'applaudir en secret au choix du comte de Saint-Géran; et lorsqu'elle apprit par madame de Surville que, sans cet enthousiasme et cette volubilité fatigante qui changeaient la douceur naturelle de sa voix, elle eût été nommée comtesse de Saint-Géran, elle fit de sérieuses réflexions, modéra par degrés cette chaleur qui l'égarait sans cesse, et fut convaincue que le plus grand avantage d'une femme, que l'attrait le plus puissant qui lui soumet tous les cœurs et l'emporte sur les talens, la grâce et la beauté même, c'est le charme de la voix.

LE PREMIER PAS DANS LE MONDE.

MONSIEUR de Mérinval exerçait à Nîmes la profession d'avocat, où il s'était acquis l'estime générale et la plus haute réputation. Livré à cette carrière honorable, il ne contracta que fort tard les nœuds de l'hymen, et ne connut le bonheur d'être père qu'à l'âge de cinquante ans. Il eut une fille nommée Agathine, dont l'éducation, dirigée par une mère impérieuse et vaine, vit germer dans son cœur un orgueil que ni le temps ni la réflexion ne purent déraciner. Madame de Mérinval s'imaginait que rien n'était comparable au mérite de son époux; et la richesse, juste prix des travaux de ce dernier, ne faisant qu'augmenter chaque jour la morgue de cette femme insensée, elle avait élevé sa chère Agathine dans la persuasion qu'elle était au-dessus des demoiselles les plus distinguées de la ville, et ne cessait de lui répéter que la fille d'un légiste célèbre, et surtout opulent, méritait tous les hommages et n'en devait rendre à personne.

La jeune Agathine, quoique née avec une sensibilité qui souvent perçait à travers sa ridicule vanité, ne suivit que trop bien les conseils de son orgueilleuse mère; elle ne tarda pas à se faire remar-

quer, dans toute la ville de Nîmes, par un ton de hauteur que souvent elle poussait jusqu'à l'impertinence. Entrait-elle dans un cercle, elle s'emparait toujours d'une des premières places, et promenait autour d'elle ses regards avec une assurance et un dédain qui semblait dire qu'on devait être honoré de sa présence. Paraissait-elle au spectacle ou dans une promenade publique, sa démarche altière, son attitude maniérée, sa voix haute et son air empesé, tout annonçait qu'elle se croyait au moins l'égale des personnes que signalaient le rang et la naissance : en un mot, madame de Mérimval avait trouvé dans Agathine une imitatrice de tous ses travers : la fille était l'image vivante, la fidèle copie de sa mère.

Dans une ville de province, où tout se classe d'après le rang ou la fortune, on ne peut impunément empiéter sur les droits de ceux que l'estime générale met au-dessus de nous. Vouloir braver cet usage est une duperie qu'on paie tôt ou tard par de rudes épreuves : en vain l'on croit faire pencher à son gré la balance qui donne à chacun son juste poids : l'opinion publique est toujours là qui maintient l'équilibre.

Agathine eut donc à supporter de nombreuses humiliations. Elle reçut plus d'une fois des leçons qui l'eussent corrigée sans doute, si, continuellement égarée par sa mère, elle n'eût regardé comme une injustice la ligne de démarcation que les ha-

bitans de Nîmes , tout en estimant son respectable père , mettait toujours entre la fille d'un légiste et celles des premiers magistrats de la ville.

M. de Mérinval , occupé sans cesse de travaux importans , et confiant trop aveuglément à son épouse l'éducation de leur fille unique , fut quelque temps à s'apercevoir des ridicules prétentions d'Agathine , alors âgée de quinze ans. Instruit cependant , par quelques amis vrais , du caractère impérieux que prenait insensiblement la jeune personne , et jugeant en homme d'esprit que jamais ce défaut ne pourrait être détruit par sa mère , qui le regardait comme une vertu , il prit le parti de se séparer de la jeune orgueilleuse , et de la conduire à Paris , dans une pension bien famée , où régnerait l'égalité la plus parfaite. Madame de Mérinval eut de la peine à se séparer d'Agathine ; mais l'idée seule que sa fille prendrait , à Paris , une dignité plus imposante encore , et pourrait acquérir par ses talens des droits réels à se faire distinguer et à l'emporter sur toutes les demoiselles de Nîmes , la fit consentir à son départ. Elle donna pour raison , à tous ceux qui s'en étonnaient , que l'éducation d'une ville de province ne pouvait convenir à mademoiselle de Mérinval , et que la capitale seule offrait les ressources nécessaires pour la rendre digne des hautes destinées que lui promettait la fortune et la célébrité de son père.

M. de Mérinval, qui n'avait pas les mêmes intentions que son épouse, et dont l'unique but était de détruire cette ridicule fierté qui déplaît dans les personnes même dont le haut rang pourrait être une excuse, conduisit Agathine dans une des maisons d'éducation de Paris où les principes établis et le grand nombre d'élèves devaient produire l'effet salutaire qu'il attendait. La nouvelle pensionnaire ne tarda pas à essayer de vives secousses. Ses grandes manières et son ton de hauteur lui attirèrent les plus mordantes railleries, et sa voix impérieuse fut bientôt réduite au silence. Là, point de place distinctive que celle accordée à l'étude, au mérite; là, point de ces prévenances flatteuses, et toujours service pour service: là surtout, ni rangs, ni prérogatives; la fille d'un simple artisan y tutoie celle d'un ministre; l'héritière opulente n'y possède rien de plus que la pauvre orpheline; et les jeunes cœurs, ainsi rangés sous le niveau de l'égalité, ne reçoivent que des leçons de modestie, ne voient que des sujets d'émulation, n'éprouvent que des mouvemens d'amitié franche et désintéressée, enfin prennent cette habitude inappréciable de se faire distinguer par ce qu'on vaut, et non par ce qu'on est. Heureux séjour d'une institution bien dirigée! douce époque de la vie où l'ambition consiste à se faire aimer, où le mérite est toujours sûr de sa récompense! temple sacré

de la jeunesse que ne souille aucun souffle impur, aucun œil profane, où les talens sont à la fois rivaux et frères, où la pudeur s'allie à la gaieté, où la beauté naissante et les grâces enlacées trouvent le bonheur aux jeux de l'innocence ! qui pourrait vous connaître sans éprouver un tendre et respectueux intérêt ? Et quelle femme, élevée dans votre enceinte sacrée, n'en conserve toute sa vie le plus délicieux souvenir ?

Agathine fut quelque temps sans pouvoir s'habituer à cette nouvelle existence. On ne passe pas facilement d'une aveugle présomption à la certitude qu'on est peu de chose, du plaisir d'être adulée à l'ennui des remontrances, du droit de commander à la plus humble soumission ; mais comme la nouvelle pensionnaire avait assez d'esprit pour sentir qu'une résistance inutile ne lui causerait que de nouveaux chagrins, elle feignit de s'accoutumer par degrés à toutes les règles établies dans la maison où son père l'avait déposée, et ne tarda pas à s'y faire remarquer par une scrupuleuse exactitude à remplir ses devoirs, par des succès en plusieurs genres : en un mot, elle parvint à gagner l'amitié de ses nombreuses compagnes.

Mais comme à quinze ans les défauts sont en quelque sorte enracinés, et que l'orgueil surtout auquel on fut habitué dès l'enfance, ne se détruit pas facilement, Agathine conserva toujours, sous les dehors

de la plus douce familiarité , une retenue très-remarquable avec les élèves qui restaient dans la foule commune : elle ne se liait d'amitié qu'avec celles qui se distinguaient par leurs talens. Cette prédilection produisit une rivalité qui , développant les heureuses dispositions qu'elle avait reçues de la nature , la conduisit rapidement à ce haut degré de perfection qui lui mérita les plus grands éloges et la tendre affection de la femme de mérite qui dirigeait son éducation. Tout ce qui tient à l'instruction lui était familier , et les talens d'agrément , qu'elle possédait presque tous , semblaient n'être que la simple parure des connaissances profondes qu'elle avait acquises. On ne parlait que d'Agathine dans toutes les maisons de Paris qui avaient des rapports avec la pension où elle était ; chaque année , elle recueillait toutes les couronnes , et sa fierté naturelle , dont elle n'avait masqué que les apparences , trouvait encore un aliment qu'on ne pouvait blâmer , puisqu'il était le juste prix de son travail et de son intelligence.

Madame de Mérinval , qui recevait à Nîmes de fréquentes félicitations sur les succès prodigieux de sa fille , éprouvait une jouissance qui ne pouvait être comparée qu'à sa vanité. Bientôt elle sollicita son époux de retirer Agathine de pension , pour qu'elle pût faire briller son mérite et ses charmes dans le pays qui l'avait vue naître , et y former un établis-

sement avantageux. M. de Mérinval, qui joignait à la plus aimable urbanité le cœur du meilleur des pères, se rendit donc à Paris, afin de s'assurer par lui-même si sa fille avait en effet dompté cet orgueil insupportable dont il avait tant souffert. Celle-ci, impatiente de retourner auprès de sa mère, qui dans ses lettres l'égarait sans cesse, redoubla de familiarité avec ses compagnes, de déférence et de soumission pour la dame à qui elle était confiée : elle se contrefit avec tant de charme et d'adresse, que chacun, dans cette maison si justement renommée, s'empressa de faire à M. de Mérinval l'éloge le plus flatteur d'Agathine. Cet heureux père, cédant aux instances de sa fille autant qu'à son penchant naturel, résolut donc qu'elle sortirait de pension sur-le-champ. Elle fit, non sans quelque émotion, ses dieux à celles de ses compagnes qui flattaient son orgueil, feignit de quitter les autres avec peine ; et après avoir pris congé de la femme respectable qui pendant deux ans lui avait tenu lieu de mère, elle resta plusieurs jours à Paris, pour connaître tout ce que la capitale offre à la curiosité des amis des arts, et partit en poste pour Nîmes, où elle arriva riche de talens et d'attraits, âgée de dix-sept ans, et ardemment attendue par sa mère, dont elle ne fit qu'accroître l'extravagance et l'orgueil.

Peu de jours après l'arrivée d'Agathine, on devait célébrer, à l'hôtel de ville de Nîmes, la nais-

sance d'un prince, l'espoir et l'amour des Français. Tout ce que cette antique cité possède de magistrats, de militaires, de personnages marquans, se trouvait invité à cette fête, que devaient orner encore les femmes les plus belles et les plus distinguées.

M. de Mérinval, qui appartenait au corps municipal, fut choisi pour l'un des commissaires de cette imposante réunion. Chacun, instruit du retour de la belle Agathine, brûlait du désir de la voir et de s'assurer si elle était véritablement digne de la haute réputation qu'elle s'était acquise à Paris. Madame de Mérinval, à qui l'amour maternel faisait tourner la tête, préparait déjà pour sa fille la toilette la plus éclatante et se disposait à réunir tout ce que peuvent inventer le luxe et l'opulence. M. de Mérinval s'opposa formellement à ce projet. Il voulut qu'Agathine, en paraissant sous un costume analogue à son âge, ne fût remarquée que par une élégante simplicité, et fit consister principalement sa parure dans son affabilité, sa grâce et la modestie de son maintien. S'adressant ensuite à elle en particulier, et la désignant comme le charme et la consolation de sa vieillesse, il lui dit du ton le plus pénétrant : « Il y a bientôt deux ans, ma fille, que vous avez quitté cette ville où vous reçûtes le jour. À cette époque, un orgueil indomptable, une présomption ridicule vous faisant croire que vous

étiez fort au-dessus de ce que vous êtes, de ce que je suis, vous attirèrent les railleries et l'aversion de tous nos habitans. Long-temps aveuglé par mon amour pour vous, je ne pus déraciner à sa naissance ce vice dangereux, qui pour jamais eût détruit mon bonheur et le vôtre. Il m'a fallu, pour y parvenir, me séparer de ce que j'ai de plus cher au monde, et confier les restes de votre éducation à des mains étrangères. Le Ciel m'a payé de ce grand sacrifice ; vous revenez dans votre patrie, précédée de la réputation la plus flatteuse ; demain vous paraitrez aux yeux de toute la ville, qui vous attend et vous désire ; demain, ma chère Agathine, vous faites votre premier pas dans le monde.... Ah ! si mes soins et ma tendresse méritent de votre part quelque retour, si vous êtes autant que moi jalouse de l'estime publique, montrez-vous à la fête qui se prépare, avec cette aimable urbanité, compagne inséparable du vrai mérite ; expiez, s'il est possible, envers tout le monde les erreurs de votre enfance, et faites que j'aie le bonheur d'entendre dire : « Autant elle fut vaine et ridicule, autant elle est modeste et sensée. »

Agathine, touchée en apparence de ces conseils, et feignant d'être convaincue de toute leur importance, promit à M. de Mérival de se conformer fidèlement à ce qu'il désirait et de se montrer digne de lui appartenir. Elle se priva donc, non sans

beaucoup de regrets, de la riche parure que lui destinait sa mère, et se résigna à faire une toilette où, sous une simplicité simulée, elle pût néanmoins laisser percer l'élégance la plus recherchée.

L'heure fixée pour la réunion était arrivée, Agathine se rendit avec ses parens à l'hôtel de ville, où déjà une partie des habitans étaient rassemblés. Dès qu'elle paraît, on l'entoure, on la regarde, on examine sa démarche, son maintien, on suit tous ses mouvemens, on recueille le moindre mot qui s'échappe de sa bouche. Fidèle à ses engagemens, elle marche les yeux baissés, ne parle qu'eu tremblant, rougit à chaque éloge qu'on lui adresse; et gagnant avec son père une des places occupées par les jeunes personnes d'une classe commune, elle cause une surprise générale, s'agrandit à mesure qu'elle feint de s'abaisser, et finit par réunir tous les suffrages. L'ivresse de M. de Mérinval est au comble: les félicitations dont il est entouré mouillent ses yeux des plus douces larmes: il s'approche de sa fille, saisit une de ses mains qu'il pose sur son cœur, et son regard semble lui dire encore qu'elle fait le charme et la consolation de sa vieillesse.

Après un concert, où l'on célèbre la naissance du nouveau Prince pour la conservation duquel dix mille voix invoquent l'Être suprême, commence un bal magnifique, qu'ouvrent d'abord les quatre

premières dames de la ville. Madame de Mérinval exprime par un sourire dédaigneux qu'elle est surprise que sa fille ne soit pas du nombre ; mais bientôt Agathine est invitée à leur succéder. Sa danse noble et brillante est remarquée de tous les connaisseurs ; son ton de candeur et de modestie lui donne encore plus de charmes. Tous les jeunes gens, parmi lesquels se trouvent plusieurs officiers de différentes armes, briguent l'honneur de danser avec la nouvelle arrivée. Elle promet d'abord aux danseurs dont la tournure annonce une grande fortune, une éducation distinguée, et sait écarter avec adresse tous ceux qui ne lui paraissent pas avoir l'un ou l'autre de ces avantages. Parmi ces derniers, se présente un jeune cavalier dont l'extérieur modeste et la timide émotion cachent aux yeux d'Agathine le mérite personnel et le rang qu'il occupe dans la ville. Éconduit d'abord par mademoiselle de Mérinval, enivrée des hommages qu'on lui prodigue, et qui se livre plus que jamais à sa fierté naturelle, il ne se rebute pas, attend le moment favorable et revient l'inviter, pour la troisième fois, à danser un walsé qui va commencer. Refus réitéré, avec un léger mouvement d'impatience. L'inconnu ose insister encore... « Non, Monsieur ; cela m'est impossible. — Mademoiselle doit plus qu'une autre excuser l'empressement qu'on a d'être son cavalier. — Il y en a tant qui m'ont invitée, que

je ne sais plus où j'en suis. — Il paraît néanmoins que Mademoiselle n'a point d'engagement pour cette walse. — Il est vrai ; mais je suis bien aise de me reposer. — Je n'ai plus rien à dire. » A ces mots , le danseur fait un salut respectueux qu'Agathine lui rend à peine , et se retire surpris et confus du ton brusque et du coup d'œil dédaigneux de celle dont l'éloge retentit dans tout le bal.

Enfin la walse commence : l'inconnu se livrait à toutes ses réflexions et souffrait encore , non du refus qu'il venait d'éprouver , mais de la manière dont on l'avait prononcé , se promettant bien de ne jamais inviter mademoiselle de Mérial , quelque séduisante qu'elle fût ; mais son étonnement redouble lorsque peu d'instans après il l'aperçoit conduite par un lieutenant de vaisseau , et se disposant à walses avec lui. Il s'élançe aussitôt , aborde Agathine , et lui dit avec un ton qui n'était plus celui de la flatterie et de la timidité : « Mademoiselle , vous ne pouvez pas danser. — Comment dites-vous ? répondit vivement l'officier de marine. — J'ai l'honneur de faire observer à Mademoiselle qu'elle m'a déclaré n'avoir point d'engagement pour cette walse ; qu'alors son refus deviendrait une insulte , et qu'elle ne dansera pas. — Mais , Monsieur , vous le prenez sur un ton... — Il n'est que celui d'un homme d'honneur qui ne peut supporter un outrage. — Vous direz tout ce qu'il vous plaira ; mais

Mademoiselle dansera. — Elle en est bien la maîtresse; mais ce ne peut être qu'avec moi. — Avec moi, vous dis-je; ou je vous ferai danser vous-même. — Je n'ai jamais refusé d'invitation de cette espèce, et vous retiens après la walse. » — Il est taquin ce petit Monsieur, dit tout bas l'officier de marine en faisant faire quelques pas à Agathine, qui, tremblante, et sentant, mais trop tard, toute l'étendue de sa faute, s'arrête et supplie l'officier de la reconduire à sa place. Il veut en vain continuer de walsen avec elle, afin de braver son adversaire: pâle, égarée, elle le quitte brusquement et cherche partout son père, afin de prévenir l'éclat qu'elle redoute. A peine s'est-elle éloignée du lieutenant de vaisseau, qu'il sort à un signe que lui fait le jeune inconnu, et disparaît. Agathine, dont les pas sont chancelans, dont l'ame est bouleversée, est quelque temps à découvrir M. de Mérinval, qui, en qualité d'un des commissaires de la fête, était en ce moment occupé à donner quelques ordres. Elle perce la foule pour arriver jusqu'à lui, le saisit par le bras et lui dit avec l'égarément de la souffrance et du remords: « Venez, mon père, venez empêcher un grand malheur. » Aussitôt elle l'emmène hors du bal, du côté où elle avait vu sortir les deux rivaux, et lui raconte ce qui s'est passé. M. de Mérinval, qui partage la crainte et la douleur de sa fille, sort avec elle, s'informe aux diffé-

rens gardes qui environnent l'hôtel si l'on n'a pas vu passer deux hommes se disputant. Il ne peut obtenir aucun indice ; il erra çà et là dans le cours de l'hôtel de ville ; bientôt il entend de loin le bruit de deux épées qui se croisent ; il appelle, plusieurs gardes s'avancent avec des flambeaux, et l'on trouve étendu sur la terre et noyé dans son sang le jeune inconnu, qui d'abord avait blessé son adversaire, mais pas assez grièvement pour le mettre hors de combat, et qui succombe victime de l'orgueil d'Agathine et de l'honneur outragé. Celle-ci, dans les bras de son père, se livre à toute sa douleur et s'empresse de porter des secours au mourant, que les gardes ont enlevé de terre pour le transporter à la maison la plus voisine ; mais cette douleur si légitime du père et de la fille redouble encore et devient le désespoir le plus déchirant, lorsque M. de Mérinval, s'approchant, reconnaît à la lueur des flambeaux le blessé, qu'on emporte expirant. « Dieux ! s'écrie-t-il d'une voix qui retentit de toutes parts ; c'est le jeune d'Audicourt, le fils d'un de nos premiers magistrats, l'honneur et l'espoir de la plus respectable famille ! .. ô ma fille, que ta faute est énorme, et que ton premier pas dans le monde coûtera cher à ton père ! » Agathine, accablée par ces reproches mérités et par le spectacle déchirant dont elle vient d'être le témoin, pousse à son tour des cris épouvantables et tombe sans connaissance sur le sein de M. de Mérin-

val. Il emploie le peu de force qui lui reste à la conduire jusqu'à la première voiture qui se présente à sa vue, et parvient à gagner avec elle sa demeure. Bientôt le bruit se répand dans tout le bal que le fils de M. d'Audicourt vient d'être blessé mortellement dans un duel excité par l'impertinence de mademoiselle de Mérival. La danse est tout à coup suspendue : on se trouble, on s'agite, la consternation, les murmures et les gémissemens succèdent à la joie et aux chants d'allégresse. Le vénérable M. d'Audicourt et sa famille sont soutenus dans les bras de leurs amis ; ils cherchent, ils invoquent des secours ; ils sortent navrés de douleur, et noyés de larmes, pour se rendre auprès du blessé, dont tout annonce que la vie est dans le plus grand danger. Madame de Mérival se trouve alors entourée de tout ce qui compose cette imposante assemblée ; vainement elle veut fuir et se dérober à tous les reproches dont elle est assaillie, son insolent orgueil éprouve enfin le juste châtement qu'il mérite. Chacun la désigne comme la cause première du malheur qui vient d'arriver. « C'est elle, dit l'un, qui, par sa vanité ridicule, a corrompu la bonté naturelle de sa fille. — C'est elle, ajoute un autre, qui, voulant l'élever trop haut, a détruit pour jamais son bonheur, et l'a privée de l'estime que nous portons à son malheureux père. — Elle nous répond sur sa tête, s'écrie un troisième, de la vie

du jeune d'Audicourt : malheur à elle si nous perdons ce jeune homme qui devait être l'honneur de son pays ! — Qu'elle sorte à l'instant de cette fête, prononcent à la fois mille voix unanimes, et qu'elle cesse, par sa présence, d'ajouter au mal que nous éprouvons tous ! »

La fière madame de Mérinval ne peut résister à une atteinte aussi violente ; et sentant combien sont justes et mérités les reproches cruels dont on l'accable, elle sort éperdue, au milieu des huées et des vociférations. La nuit qu'acheva de passer le jeune blessé fut orageuse ; la journée qui suivit le fut encore plus ; en un mot, il fut expirant pendant près de trois jours. Le peuple de Nîmes ne cessait d'entourer l'hôtel du président d'Audicourt : homme, femmes ; vieillards, enfans, tous invoquaient le Ciel pour le salut de son fils unique ; tous juraient de le venger s'il succombait aux dangers qui le menaçaient.

M. de Mérinval ne se contenta pas d'envoyer à toute heure s'informer de l'état du blessé, il eut le courage de se présenter lui-même pendant la nuit à l'hôtel de M. d'Audicourt ; et s'adressant à ce dernier avec la franchise et l'élan qu'inspire une douleur profonde, il chercha, non à excuser Agathine, mais à persuader ce magistrat respectable de toute la souffrance qu'il éprouvait : « Elle est peinte sur votre figure, lui répondit M. d'Audicourt ; mais tâchez de me la cacher, elle ne ferait qu'aug-

menter la mienne; et c'est assez d'un père maternel.
 reux. » M. de Mérimval, ému par cette réponse
 touchante, demanda par grâce qu'on voulût bien
 le conduire auprès du malade, afin, disait-il, de
 laver par ses larmes le sang que sa fille avait fait
 couler : il protestait qu'il ne survivrait pas au refus
 qu'on lui ferait de cette dernière consolation. On
 se fit donc un devoir de céder à ses instances.
 M. d'Audicourt lui-même le conduisit au lit de son
 fils, qui, dans ce moment plongé dans le délire d'une
 fièvre violente, ne cessait de répéter d'une voix
 tantôt faible, tantôt exaspérée : « Beauté fatale....
 je meurs donc ta victime.... O mon père, ô ma
 famille !..... et vous tous, habitans de mon pays,
 dont les regrets ont pénétré jusqu'à moi, daignez lui
 pardonner.... » Puis il ajoutait du ton le plus ex-
 pressif : « Elle est si belle !.... l'impression qu'a-
 vait faite sur moi sa première vue était si profon-
 de !.... oh ! si son ame eût répondu à sa figure cé-
 leste, je sens que j'aurais tout tenté pour lui plaire
 et la nommer mon épouse; et c'est par elle que je
 meurs à la fleur de l'âge, estimé, chéri, destiné à
 courir la noble carrière de mes ancêtres.... Funeste
 orgueil ! malheureuse Agathine !..... ô mon père,
 ô ma famille, daignez lui pardonner ! »

Chaque mot que proférait cette bouche expirante
 se gravait au fond du cœur de M. de Mérimval,
 qui, baisant à plusieurs reprises les mains glacées du

mourant, et les arrosant de ses larmes, répétait en sanglotant : « Funeste orgueil ! malheureuse Agathine ! O vous, son père, sa famille, daignez lui pardonner ! » Accablé par cette scène déchirante, M. de Mérial, hors d'état de regagner sa demeure, fut reconduit chez lui par un des domestiques de l'hôtel, et s'empressa de répéter à sa fille les propres paroles du jeune d'Audicourt. Comment dépeindre toute l'impression qu'elles firent sur cette infortunée ? « Quoi ! se disait-elle dans un délire presque aussi fort que celui du blessé, j'avais été distinguée par le plus modeste et le plus généreux des hommes ! j'aurais pu fixer son choix, devenir son épouse !... il ne cédait, en m'abordant, qu'à ce noble sentiment dont j'aurais été si fière !... ah ! j'ai fait le malheur du reste de ma vie. »

Cependant l'état du blessé devint chaque jour plus alarmant ; et, malgré les secours de l'art et tous les soins dont il était entouré, la mort le ravit à sa famille, dont il était l'unique espoir, à ses nombreux amis qui le citaient comme leur modèle, et à tous les habitans de Nîmes qui le chérissaient et révéraient en lui les vertus de son père. La douleur de ce dernier fut inexprimable : toute la ville était dans une telle consternation, qu'on eût dit qu'il venait d'arriver quelque malheur public. Mais qui pourrait dépeindre la souffrance d'Agathine lorsqu'elle apprit que le jeune d'Audicourt avait cessé de vivre ?

On voulut en vain lui en faire mystère : les murmures et les imprécations qui se faisaient entendre devant l'habitation de M. de Mérival, lui révélèrent cet affreux événement. « Il n'est donc plus ! se disait-elle dans l'égarément de son désespoir ; et c'est moi qui suis la cause de sa mort ! Oh ! quelle horreur je dois inspirer à ses parens , à tous les habitans de Nîmes !... J'entends déjà leurs cris vengeurs.... ah ! fuyons , bannissons-nous à jamais de cette ville où j'ai reçu le jour. Je n'y pourrais faire un pas sans danger , supporter un regard sans frémir. »

Comme l'émeute populaire augmentait jusqu'à menacer M. de Mérival lui-même , il profita d'une issue qu'avait sa maison sur les remparts de Nîmes, pour en sortir à la chute du jour , et rejoindre une voiture qu'il avait envoyée au-delà des barrières. Agathine , appuyée sur son père , marchait d'un pas chancelant ; mais à peine était-elle au milieu du trajet, que les cloches funèbres retentirent dans toute la ville pour annoncer la perte irréparable qu'elle avait faite. Ce bruit lugubre et déchirant porta dans l'ame d'Agathine la plus terrible impression ; chaque son qui frappait son oreille était un coup de poignard , et ce ne fut qu'avec des efforts inouis qu'elle put gagner avec ses parens la voiture qui les attendait et les conduisit à une habitation qu'ils possédaient à quelques lieues de la ville.

Madame de Mérinval , dont le caractère avait été jusqu'alors inflexible , reconnut , mais trop tard , le précipice où son orgueil avait plongé sa malheureuse fille. Il lui fallut renoncer à ses projets ambitieux et rabattre des hautes espérances qu'elle avait conçues pour son établissement. M. de Mérinval , qui ne pouvait plus se montrer devant le président d'Audi-court , au barreau de Nîmes dont il fut long-temps l'honneur et le soutien , perdit à la fois la considération publique , son état et sa fortune. Agathine , reléguée au fond d'une campagne solitaire , ne trouva point à contracter les nœuds d'un mariage assorti. Bornant les jouissances qui lui restaient sur la terre à soigner la vieillesse de ses parens , elle ne cessait de raconter cette anecdote à toutes les jeunes personnes que le hasard lui présentait , afin de leur prouver que ce qui contribue le plus spécialement au bonheur ou au malheur de la vie , c'est le premier pas que l'on fait dans le monde .



LES TABLETTES DE FLORIAN.

MONSIEUR Naze , l'un des plus fameux libraires de Paris , et dont l'opulence égalait la probité , fut père d'une nombreuse famille. Plus elle croissait , plus il redoublait de zèle dans son commerce ; et , ce qui toujours arrive dans une maison où l'industrie et l'activité ne permettent pas au vice de pénétrer , tous les enfans de ce digne homme se portaient au bien , et l'entouraient de ce bonheur inaltérable auquel on voudrait en vain comparer toutes les jouissances de la terre.

Cet excellent chef de famille n'était pas seulement chéri de ses enfans ; les gens de lettres lui portaient une affection particulière , une estime profonde qui , tout en contribuant à sa haute réputation , étaient sa plus douce récompense. M. Naze ne cherchait point , comme le faisaient la plupart de ses confrères , à s'engraisser du travail et des talens de ceux qui lui présentaient leurs ouvrages : son plus grand plaisir était de les voir en obtenir le juste salaire , que lui-même leur offrait lorsque le succès de leurs productions avait passé leur espérance. En un mot , il ne se regardait que comme l'agent des

hommes de lettres, non comme leur spoliateur et leur tyran : aussi était-il l'éditeur de presque tout ce qui paraissait de nouveau dans la littérature française, à laquelle il donnait chaque jour une splendeur nouvelle, et qu'il propageait dans tout le monde éclairé.

Sa maison était le rendez-vous des littérateurs les plus distingués; souvent ces réunions, libres et dégagées de tout esprit de système et de coterie, furent recherchées par les princes, les grands de l'État, et surtout par les étrangers qui, là plus qu'ailleurs, étudiaient notre esprit, nos mœurs, nos usages, et pouvaient apprécier notre nation à sa juste valeur. Le jeune auteur qui s'y présentait trouvait toujours des modèles à suivre; l'écrivain célèbre y jouissait de sa réputation; le grand seigneur, s'y dépouillant de sa dignité, apprenait à juger le vrai mérite; et le bon, le respectable monsieur Naze, toujours prêt à fournir telle ou telle note, à donner les citations les plus utiles, avait acquis insensiblement des connaissances en tout genre, et s'était fait distinguer par une érudition profonde, qu'il communiquait à tous ceux qui venaient le consulter.

Monsieur Naze avait eu le bonheur d'établir huit enfans, qui formaient autour de lui le spectacle attendrissant de huit bons ménages. Il ne lui restait que la plus jeune de ses filles, nommée Camille, âgée de dix-sept ans, d'un caractère aimable, et réunissant toutes les qualités que donne une éduca-

tion soignée. Mais, accoutumée dès l'enfance à n'entendre parler chez son père que science et littérature ; séduite par les éloges qu'on faisait chaque jour devant elle des *Sapho*, des *Deshoulières*, des *Dacier*, des *Dubocage*, et voulant imiter les femmes modernes qui marchent aujourd'hui sur les traces de ces illustres favorites d'Apollon, Camille se livrait à la poésie et lui consacrait tous les momens qu'elle pouvait dérober aux travaux du magasin et aux soins du ménage. La facilité qu'elle avait à se procurer les bons modèles en ce genre, et les réunions littéraires qui se formaient si fréquemment chez M. Naze, n'avaient fait qu'augmenter cette métromanie qu'elle tint secrète assez long-temps, mais à laquelle son aveugle prévention ne tarda pas à donner l'essor. Elle commença donc par consulter, de la part d'un modeste anonyme, des gens éclairés sur quelques poésies légères qu'il lui avait confiées, disait-elle, pour les soumettre à leur jugement. Ces premiers essais n'offrant rien de remarquable, et se trouvant même quelquefois dénués des règles de la versification, ne firent qu'exciter les plaisanteries des poètes auxquels Camille les présentait. Cette muse novice, quoique piquée au vif, ne fut point découragée par ce premier échec ; elle se livra plus que jamais à l'étude des principes, et parvint à connaître la construction et les différentes espèces de vers dont se compose la poésie française. Rien n'est impossible

à l'imagination qu'entraîne un goût dominant, qu'aiguillonne l'amour-propre offensé. Notre apprentie *Sapho* remit donc sur le métier ce qu'elle n'avait fait qu'effleurer encore, et présenta de nouveau, toujours au nom du timide inconnu, ses nouvelles productions au comité redoutable. Elle eut cette fois la jouissance d'entendre prononcer que rien n'était défectueux quant à la versification; mais on ne put s'empêcher d'avouer en même temps que cette versification, toute correcte qu'elle fût, était lâche, sans harmonie et dénuée d'imagination. On prétendit enfin que l'anonyme semblait n'être point appelé par la nature au commerce des Muses, et qu'on devait lui appliquer ce vers d'un grand poète, dont l'arrêt est irréfragable :

« Pour lui, Phébus est sourd, et Pégase est rétif. »

Camille ne fut point encore intimidée par cet anathème, qui sans doute eût effrayé tout autre qu'elle; et voulant, à quelque prix que ce fût, passer pour femme bel-esprit, elle résolut d'employer un moyen dont se servent quelques soi-disant poètes, qui, pressés de produire, ne se font aucun scrupule de s'approprier le talent des autres. Notre jeune Muse fut occupée nuit et jour à parcourir tous les anciens recueils, toutes les vieilles chroniques qui se trouvaient dans le riche magasin de son père; et lorsqu'elle y découvrait une idée neuve et bril-

lante, elle la retournait à sa manière, la rafraichissait, ou plutôt la défigurait par un style moderne, et l'offrait ensuite à ses juges inflexibles, toujours au nom de l'auteur inconnu.

Ceux-ci, frappés des idées originales et des expressions piquantes qui se trouvaient dans les ouvrages soumis à leur décision, s'empressèrent de revenir sur l'injuste arrêt qu'ils avaient prononcé. Ils déclarèrent à l'unanimité que les dernières productions de l'anonyme annonçaient un talent véritable, une inspiration émanée de Phébus lui-même. En vain le bon M. Naze affirmait-il que ces idées ne lui semblaient pas neuves, et qu'il croyait les avoir vues quelque part, l'aréopage littéraire ne s'attachant qu'à ce qui le frappait, et ne présumant pas qu'on pût aussi facilement donner une couleur moderne à de vieilles poésies, proclama l'auteur trop moderne, fils légitime d'Apollon, et chargea Camille de lui transmettre les plus honorables félicitations. Cette dernière éprouva une jouissance si vive, qu'elle ne put y résister, et finit par se trahir. Tous les habitués du comité l'entourèrent aussitôt, louèrent sa modestie, sa persévérance, et l'admirent ensuite dans leurs différentes réunions. Bientôt on ne parla plus que du talent poétique de Camille Naze, et quoique sa réputation fût usurpée, elle se vit prônée dans les journaux, citée comme une dixième Muse, en un mot, proclamée l'émule des

d'*Houdetot*, des *Salm*, des *Hautpoul* et des *Dufresnoy*, qui prouvent avec succès que les Grâces peuvent s'unir aux Muses, et se montrer avec elles sur le Parnasse.

Camille, éblouie par un triomphe aussi flatteur, n'osait néanmoins faire un retour sur elle-même, sans s'avouer qu'elle n'en était pas digne. On peut fasciner les yeux d'un aréopage indulgent et crédule, mais il n'est pas possible d'échapper à sa propre conscience. « Cependant, se disait-elle, on a vu les plus grands génies emprunter des idées originales à leurs prédécesseurs. *Corneille* lui-même a puisé le *Cid* dans *Guilain de Castro*; *Molière* a trouvé son *Amphitryon* dans *Plaute*, et l'on assure que madame *Deshoulières* n'est pas tout-à-fait l'auteur de la charmante idylle adressée à ses moutons. Bannissons donc tout scrupule, et disons comme l'un de ces grands hommes à qui l'on reprochait quelques réminiscences : « Je reprends mon bien où je le trouve. »

Monsieur Naze avait au village de Sceaux une maison délicieuse, où chaque dimanche il réunissait tous ses enfans et ses nombreux amis. Elle touchait au parc immense appartenant alors au duc Penthièvre, si connu par sa bienfaisance et sa simplicité. Le chevalier de Florian, secrétaire des commandemens de ce prince, avait pour l'estimable M. Naze un attachement particulier; il l'avait fait l'éditeur d'une partie de ses ouvrages, qui le classent parmi

les littérateurs français les plus féconds et les plus aimables. Souvent il allait le matin causer avec son libraire, dont il savait plus que personne apprécier le mérite, et qui plus d'une fois lui donna d'utiles conseils.

Camille, qui trouvait dans Florian le genre de talent qu'elle désirait cultiver, éprouvait un plaisir inexprimable à le consulter sur ses nouvelles productions. Celui-ci, qui joignait à cette entraînant suavité répandue dans ses ouvrages, une causticité souvent enjouée dans la conversation, voulut cent fois détourner Camille de la manie qu'elle avait de passer pour bel-esprit; il lui retraça tous les tourmens d'une femme auteur, les sarcasmes, les calomnies, les dédains et l'isolement, qui presque toujours étaient son partage. Lui faisant ensuite remarquer ses sœurs aînées empressées de faire partager à leurs époux le bonheur dont elles jouissaient, il l'invitait à les imiter, à préférer aux Muses le dieu de l'Hymen, à ne choisir pour son Apollon qu'un bon mari qui lui prouvât que de toutes les productions d'une femme, celle qui la rend et plus heureuse et plus chère, c'est la réunion de jolis enfans de qui le babil est l'éloquence de la nature, et dont les innocentes caresses valent bien les ruades de Pégase.

Camille fut loin de se rendre à ces sages avis. Son amour-propre et son enthousiasme l'égarèrent même jusqu'à lui faire croire que Florian, qu'on lisait par-

tout avec tant d'empressement , était jaloux des hautes espérances qu'elle donnait , et craignait de la voir un jour le devancer sur le Parnasse. Elle se livra donc plus que jamais à ses études chéries , saisit toutes les occasions de se faire citer comme une femme célèbre , et s'occupa sans relâche à mériter ce beau titre.

Une circonstance favorable se présenta. La fête de naissance du respectable M. Naze approchait : on avait coutume ce jour-là de jouer à sa campagne quelque petite pièce analogue , tribut d'amitié des hommes de lettres qui fréquentaient le plus sa société. Camille annonça que cette fois elle se chargeait du divertissement. En conséquence elle se mit à composer une pastorale dont les rôles devaient être remplis par les petits-enfans de M. Naze, parmi lesquels il s'en trouvait de huit à dix ans , qui paraissaient doués de beaucoup d'intelligence.

Mais ce genre de poésie , qui souvent n'est pas apprécié à sa juste valeur , exige un talent vrai, une ame expansive , et surtout une naïveté que dédaignent la plupart des jeunes poètes , qui s'imaginent du premier vol s'élever jusqu'aux cieux. Aussi Camille éprouva-t-elle les plus grandes difficultés à composer sa pastorale , et n'en fût jamais venue à bout sans les ressources qu'elle avait dans la bibliothèque qu'elle s'était formée. Munie de matériaux suffisans , parmi lesquels il ne s'agissait plus que de faire un choix pour les lier ensemble et les

adapter à la circonstance, elle allait souvent rêver à cette importante production dans les belles campagnes qui environnent le village de Sceaux. Un jour, c'était environ huitaine avant la fête de M. Naze, Camille parcourait avec une partie de sa famille les allées d'un bois spacieux, situé à une demi-lieue de leur habitation : restée seule derrière tout le monde, elle s'occupait de sa pastorale, annoncée avec éclat dans le pays et attendue avec impatience. Chacun, la voyant ainsi livrée à ses vastes conceptions, n'osait la troubler et s'éloignait d'elle pour laisser un champ plus libre à sa verve poétique. Elle cherchait, dans la compilation qu'elle avait faite, à former une romance bien naïve pour l'ainée de ses petites nièces, jolie comme un ange et chargée, dans la pastorale, du principal rôle. C'était le seul morceau qui lui manquait pour compléter son ouvrage ; mais il fallait allier ensemble candeur et gaieté, grâce et simplesse : il fallait entre autres trouver ce tour heureux qui va droit au cœur sans frapper trop fort, et n'employer que ces expressions où l'esprit se cache sous le sourire de l'innocence. Camille cherchait, se tourmentait, se désolait : rien de plus difficile que d'exprimer fidèlement la simple nature..... En traversant une allée séparée de celle où l'attendait sa famille, elle aperçoit au pied d'un platane de simples tablettes qui paraissent entr'ouvertes, le crayon qui les fermait

ne s'y trouvait plus. Elle les ramasse, cherche au premier feuillet à qui elles peuvent appartenir : aucun nom , pas le moindre indice. Elle parcourt plusieurs pages de ce recueil anonyme , et lit d'abord quelques phrases détachées , telles que celles-ci :

« Heureuse l'ame sensible pour qui l'aspect d'une campagne riante et le bruit d'une source d'eau vive , sont des plaisirs presque aussi touchans que celui de faire une bonne action ! »

« C'est n'avoir rien que n'avoir que pour soi. »

« Que faire quand on est pauvre et sensible ? Ne pas aimer. Ah ! c'est encore pis. »

« Douce mélancolie, les larmes que tu fais couler, sont aux ames tendres ce que la rosée est aux fleurs. »

Enfin , parmi un grand nombre de pensées de ce genre , Camille aperçoit sur les dernières feuilles des tablettes trois quatrains d'un rythme semblable, et dont le style lui paraît si doux et si naïf, qu'elle les relit trois fois de suite et toujours avec un nouveau charme. Ils semblaient être le langage d'une jeune pastourelle qui s'exprimait ainsi :

Le soin de mon troupeau m'occupe tout entière ;
C'est de mes seuls agneaux que dépend mon bonheur ;
Quand j'ai trouvé pour eux une fontaine claire ,
S'ils sont heureux, rien ne manque à mon cœur.

Je dors toute la nuit : quand l'aube va paraître ,
Sans crainte et sans désir je vois venir le jour :

Ce doux repos m'est cher ; je ne veux point connaître
Ce bel enfant que l'on appelle Amour.

Que les loups et l'Amour soient loin de ma retraite !
Trop heureuse brebis , un seul chien vous défend :
Pour me défendre , hélas ! je n'ai que ma houlette ;
Mais c'est assez pour combattre un enfant.

« Quelle grâce ! et quelle touchante simplicité ! s'écrie Camille en répétant les deux derniers vers du troisième couplet. Oui , c'est ainsi que s'exprime la nature et que parle l'innocence. Oh ! si j'osais employer ces trois jolis quatrains dans ma pastorale , comme ils me feraient honneur !..... Pourquoi non ? ces tablettes n'indiquent point à qui elles appartiennent ; la main qui a tracé ces vers m'est absolument inconnue : peut-être les a-t-on pris dans un de ces vieux recueils devenus propriété publique ; c'est un diamant que je trouve , il faut m'en emparer. » A ces mots , Camille serre les tablettes dans son sein ; et , rejoignant sa famille qui l'attendait , elle annonce qu'elle a terminé sa pastorale , qu'il ne reste plus qu'à faire un air pour la romance nouvelle qu'elle vient de composer.

Dès le lendemain , on se mit donc à répéter le chef-d'œuvre de la Muse de Sceaux : on construisit un charmant théâtre dans les bosquets , qui devaient être illuminés en verres de couleur. Enfin la société la plus nombreuse et dans laquelle on

distinguaient beaucoup de gens de lettres, s'y réunit le dimanche suivant, à l'heure indiquée. Une ouverture, dont les pipeaux légers et la gaieté naïve annonçait *Dezède*, inimitable dans ce genre, fut exécutée par les artistes les plus célèbres de la capitale. Les petits-enfans de l'heureux M. Naze, à qui Camille avait tant de fois fait répéter leurs rôles, produisirent le plus grand effet; tous firent valoir par leurs grâces ingénues, jusqu'aux moindres détails de la pastorale. Chacun était surpris, extasié; chacun applaudissait avec transport les aimables petits acteurs, et portait en suite des regards satisfaits sur Camille, qui n'avait éprouvé de sa vie un moment aussi délicieux. « Que ce style est pur et coulant! disait un des littérateurs au milieu de l'auditoire. — Que ces couplets sont faciles et bien tournés! ajoutait un autre. — Comment donc, s'écriait un troisième, des pensées fortes et piquantes! bravo! bravissimo...! » Arrive enfin la romance trouvée sur les tablettes. La petite fille à qui sa tante l'avait recommandée comme le morceau le plus marquant, chante d'abord le premier couplet avec une expression ravissante; mais au second, l'excès de zèle lui faisant perdre la mémoire, elle s'arrête après ce vers :

« Je dors toute la nuit : quand l'aube va paraître. ... »
et répétant plusieurs fois *quand l'aube va paraître*

tre..... elle allait rester court, lorsque Florian, impatienté sans doute de ce que l'aube ne paraissait pas, et se trouvant placé près du théâtre, reprit un grand éclat de rire, et souffla tout bonnement à la jolie pastourelle ce second vers :

« Sans crainte et sans désir je vois venir le jour. »

La petite actrice continue. Chaque spectateur s'imagina alors que le souffleur, consulté par Camille, avait retenu ce couplet; mais celle-ci, ne doutant plus que la romance ne fût de Florian lui-même, et qu'il était le propriétaire des tablettes qu'elle avait trouvées, éprouva une confusion qu'elle eut de la peine à dissimuler. Plus elle était accablée d'éloges et de félicitations, plus son supplice redoublait et lui faisait reconnaître la vérité de ce que Florian lui avait répété tant de fois.

Pendant ce littérateur, aussi généreux que délicat, ne voulut point ajouter aux tourmens de Camille en divulguant le larcin qu'elle avait fait; il s'empessa même de la rassurer en disant à tout le monde, après la représentation du divertissement, qu'il était à la vérité pour quelque chose dans la petite pastourelle; « mais, ajouta-t-il, c'est d'honneur le seul morceau que je connusse, tout le reste m'est absolument étranger, et la gloire en est tout entière à son charmant auteur. » Les applaudisse-

mens redoublèrent; et Camille, plus confuse encore de l'adresse et de la bonté de Florian, ne put se défendre d'un trouble, d'une rougeur que chacun prit pour de la modestie, et qu'on approuva par de nouvelles acclamations.

Florian voulut néanmoins s'assurer si la leçon qu'il venait de donner à Camille, produisait sur elle tout l'effet qu'il attendait; se mêlant donc à la conversation générale, il annonça qu'il avait perdu depuis quelque temps, en se promenant dans la campagne, des tablettes qu'il regrettait beaucoup, parce qu'elles contenaient plusieurs fragmens du poème pastoral de *Galatée*, auquel il travaillait depuis plusieurs mois: « Ces fragmens, ajoute-t-il, ne peuvent être d'aucune utilité pour la personne qui les a trouvés, et je m'engage à donner une récompense importante à quiconque me les remettrait. » En achevant ces derniers mots, il laissa tomber un regard sur Camille, qui le comprit et se promit bien de lui restituer les notes qu'il désirait. Retirée dans son appartement, elle ne put s'empêcher de relire avec un nouvel intérêt, mêlé de la plus vive reconnaissance, toutes ces pensées remplies d'une si douce morale, et qui se trouvent en effet dans le charmant poème de *Galatée*. Quand elle fut à ce joli vers de la romance où s'était arrêtée la petite pastourelle, et que Florian avait soufflé si naturellement, elle ne put retenir un mouve-

de dépit; mais, songeant avec quelle amabilité le *Gessner* français avait su ménager son amour-propre et lui éviter l'affront qu'elle méritait, elle réfléchit, s'arma de résolution, et dès le lendemain matin elle chargea secrètement un émissaire de reporter à Florian ses tablettes, après avoir écrit au crayon ces mots sur le premier feuillet :

« Je vous renvoie votre trésor, que j'ai eu la sottise de vouloir m'approprier : le succès que j'ai obtenu est votre ouvrage; c'est la dernière usurpation que je ferai. La leçon que vous m'avez donnée ne sortira jamais de ma mémoire ni de mon cœur. Je renonce pour toujours à la manie des vers..... Me faudra-t-il renoncer de même à votre estime et à votre amitié.

» CAMILLE NAZE. »

Florian ne put se défendre d'une vive émotion en lisant cette amende honorable d'une jeune tête exaltée qu'il ramenait à la raison. Ce succès lui donna la conviction que ce n'est point en heurtant l'amour-propre, mais en le ménageant, qu'on peut lui faire connaître ses erreurs. Il voulut féliciter lui-même Camille sur la résolution qu'elle avait eu le courage de prendre, et la rassurer sur les craintes qu'elle lui témoignait. Il profita donc du discret émissaire qu'elle lui avait dépêché, pour lui faire cette réponse :

« Je vous dois , mademoiselle , la plus douce jouissance que puisse éprouver un homme de lettres , celle de sauver du ridicule toutes les vertus réunies qu'embellit la beauté. Jugez , d'après cela , si vous devez craindre de perdre mon attachement et mon estime!..... Ne l'oubliez jamais , les Muses sont de vieilles coquettes qui ne se plaisent qu'avec les hommes : jalouses de toutes les femmes , elles ne font semblant de leur accorder quelques faveurs que pour les tourmenter. Aussi furent-elles assez souvent brouillées avec les Grâces , qui leur préfèrent la vérité , toute nue qu'elle soit , et lui font répéter cet adage que je vous offre ici pour la récompense promise à qui me rendrait mes tablettes.

« Sans esprit , femme belle et bonne

» Vaut mieux que femme bel-esprit.

» Le chevalier de FLORIAN. »

LES TROIS GENRES.

Tout effleurer sans jamais rien conduire à son degré de perfection, au moindre but d'utilité : telle est la manie du jour, tel est le résultat de l'éducation moderne. On ne rencontre dans le monde que de ces esprits superficiels qui jasant sur toutes choses sans jamais avoir réfléchi sur aucune ; que de ces perroquets de salon qui s'en vont reporter dans l'un ce qu'ils ont entendu dire dans l'autre ! On croit avoir le génie de *Grétry*, l'expression de *Méhul* et la science de *Chérubini*, parce qu'on a fait une romance : on s'imagine rivaliser *Gérard*, *Girodet* et *Guérin*, parce qu'on a copié d'après Raphaël le tableau de la Transfiguration ; madame *Le Brun*, *Robert Lefèvre* et *Riesner*, parce qu'on a fait le portrait de la petite-sœur ou du petit-frère ; *Valenciennes*, *Demarne* et *Bertin*, parce qu'on a croqué un paysage ; *Van Spaendonck*, *Van Dael* et *Redouté*, parce qu'on a dessiné quelques fleurs des champs ; enfin mesdames *Cottin*, *de Genlis* et *de Staël*, parce qu'on s'est avisé d'écrire un roman de deux cents pages..... La plupart de ces réputations de société ressemblent au platane qui change

d'écorce tous les ans. On ne s'attache qu'à la superficie ; on ne veut que se faire remarquer en passant, et l'on sacrifie au vain plaisir de briller quelques heures, les jouissances durables d'un talent réel, et souvent le bonheur le plus vrai, le plus constant de la vie.

Le comte d'Harcourt avait trois filles, qui montrèrent dès leur enfance un caractère et des goûts différens. L'aînée, qui se nommait Armande, s'adonnait à la peinture ; la cadette, appelée Estelle, cultivait la musique, et Zélie, la plus jeune des trois, voulant posséder tous les talens, n'en perfectionnait aucun. « Quelle duperie, disait-elle à ses deux sœurs, quand on a notre nom, notre fortune, de ne pas se familiariser avec tous les arts ! Armande ne connaît que ses pinceaux ; Estelle n'est heureuse qu'à son piano ; pour moi, qui prétends agrandir le cercle de mes idées et mettre à profit les heureuses dispositions que j'ai reçues de la nature, je cultive à la fois la danse, la musique, la peinture et les langues. — C'est fort bien, lui répondit Armande ; mais comme chacun de ces beaux-arts exigerait seul tous tes instans, toutes tes facultés, il s'ensuit que tu n'en connais que les préliminaires ; et, à l'exception de la danse qu'à la vérité tu possèdes au plus haut degré, avoue, ma bonne Zélie, que tu ne sais pas grand'chose. — Je mourrais sur place, répartit vivement cette dernière, s'il me fallait,

comme vous deux , passer des journées entières sur un siège , avoir toujours l'esprit fixé sur le même objet. Il me faut du mouvement à moi , de l'agitation , de la variété ; aussi je soutiens que rien n'est comparable à la danse , et surtout à la walse sautée : quel plaisir de raser le parquet d'un vaste salon , comme zéphyr sur la surface de l'onde ! quelle ivresse on éprouve , en traversant au milieu des groupes formés sur votre passage , d'entendre dire : « Que de grâces et de légèreté ! que tous ces mouvemens ont à la fois de décence et d'abandon ! quels pieds divins , et que cette tête est bien posée ! on dirait *Flore* qui parcourt l'univers , annonçant le retour du printemps , ou plutôt *Atalante* qui court en ramassant des pommes d'or cueillies dans le jardin des Hespérides. — Un pareil triomphe est sans doute bien doux , répondit à son tour Estelle , qui venait d'exécuter une sonate longue et très-compliquée ; mais chaque genre a ses jouissances. Est-il rien de plus flatteur , de plus enivrant , lorsque dans un grand cercle vous vous présentez au piano , que d'entendre répéter de bouche en bouche : C'est Estelle d'Harcourt , un talent d'exécution du premier ordre..... » Vous vous asseyez ; et , promenant autour de vous des regards qui font accroire que vous avez peur et que vous réclamez l'indulgence , vous préledez : aussitôt le plus profond silence règne dans tout l'auditoire ; chacun reste im-

mobile et retient pour ainsi dire son haleine. Au prélude le plus brillant que vous avez l'air de jouer de tête, succède une sonate savante de *Dussek*, l'Orage ou les Papillons de *Steibelt*, et les airs variés de *Jadin*. On ne sait à quoi donner la préférence. « Que de charme et d'expression ! quel aplomb ! quelle main brillante ! s'écrie-t-on de toutes parts : les auteurs eux-mêmes de ces divins morceaux ne les exécute pas mieux..... Vous vous levez ; aussitôt mille *bravo* se font entendre : c'est à qui se présentera pour vous conduire à votre place ; tous les yeux sont fixés sur vous ; chacun vous entoure , vous félicite et vous proclame une virtuose..... une virtuose ! le moyen qu'un pareil titre ne fasse pas tourner la tête ! — Je conçois, reprit Armande, combien vous devez jouir toutes les deux de succès aussi flatteurs ; quant à moi , qui préfère à l'éclat une félicité durable , j'ai choisi la peinture , parce qu'elle donne plus de jouissances réelles. Vous avez besoin , pour briller l'une et l'autre , du grand monde et d'un cercle nombreux ; moi , je n'ai besoin de personne ; je ne suis jamais plus contente que dans la solitude. Quel bonheur de pouvoir retracer sur la toile une scène touchante dont on fut le témoin , un site champêtre qui présente un doux souvenir , les traits d'une amie , la fleur que l'on chérit ! Il ne me faut ni de ces applaudissemens outrés pour la plupart , ni de ces éloges que

la bouche profère et que le cœur dément : je me suffis à moi-même ; et quand je suis devant mon humble chevalet, j'oublie l'univers dont je retrace une faible partie. — Oh ! répliqua Zélie , tu ne parviendras jamais à me prouver que les jours entiers que tu passes à ta peinture , sans toilette , toujours assise et barbouillée de couleurs , puissent être comparés à une soirée de bal. — Ni au plus simple concert , reprit Estelle. — Vous vous trompez , mes bonnes amies ; plus je considère mes occupations et les vôtres , plus je m'applaudis de m'être livrée tout entière à un art qui me fait trouver si bien avec moi-même , et qui pourrait , dans toutes les circonstances , devenir une ressource utile. »

« Bah , répondit Zélie en faisant une pirouette en battemens et fredonnant l'air de la gavotte : nous sommes si riches et d'un si grand nom ! Nous ne pouvons être destinées qu'à donner , et non jamais à recevoir. — Ma chère Zélie , on a vu des malheureux dont l'opulence avait été pareille à la nôtre. — Eh bien , reprit Estelle , il me semble que dans ce cas la musique offre des secours tout aussi bien que la peinture. — Sans doute , ma chère Estelle , si tu ne préférerais pas dans l'art que tu cultives , l'exécution au savoir. Franchement , ton talent , quoique très-remarquable , n'est que l'effet d'une routine exercée : il se borne à faire entendre chaque note après l'avoir répétée , à donner telle ou

telle expression aux différens passages que tu retiens par cœur , et dont tu fais sentir si parfaitement toutes les modulations ; mais tu ne sais pas ce qui forme ces modulations , ce qui produit ces notes dont tu n'exprimes que la valeur sans en connaître l'origine. Tu ignores en un mot les premières règles de l'harmonie. Oh ! si j'étais à ta place , je voudrais , avant six mois , être initiée dans tous les secrets de la musique , et lire à livre ouvert les partitions de *Gluck* , de *Sacchini* et de *Grétry* , comme on lit les chefs-d'œuvre de *Corneille* , de *Racine* et de *Molière*. Parvenue à ce point , tu t'assurerais du bonheur pour toute ta vie , tu te ménagerais des consolations dans le malheur et des ressources dans l'indigence. »

Les trois sœurs ne cessaient de disputer ainsi quand elles étaient ensemble. Estelle , qui ne pouvait résister à la force des raisons d'Armande , essaya plusieurs fois d'étudier l'harmonie , et de ne pas se borner au genre de l'exécution ; mais la facilité de briller par un talent qu'on possède , rend si fastidieuse l'étude qu'exige un talent qu'on n'a pas ! la jeune virtuose , entraînée par son goût superficiel et séduite par les éloges qu'elle ne cessait de recueillir , se contenta de porter au plus haut degré l'exécution des morceaux qui se gravaient dans sa mémoire ; mais elle ne pouvait former le moindre accord , ni lire à la première vue la partition la plus facile.

Quant à Zélie, qui ne concevait pas comment on se laissait captiver par l'étude, et dont la devise était de tout effleurer, elle ne cessait de plaisanter Armande sur son application à la peinture, et cherchait tous les moyens de la distraire du travail dont celle-ci ne s'arrachait qu'avec peine. Souvent elle préférait aux nombreuses réunions qui avaient lieu chez le comte d'Harcourt, aux spectacles et même à la promenade, le plaisir de recommencer dix fois de suite l'esquisse d'une tête d'après l'antique, ou celle d'un paysage de *Claude-Lorrain* et de *Ruisdaël*. En un mot, elle s'était imposé l'obligation de se livrer entièrement à l'art qu'elle avait choisi, et d'y atteindre le degré de perfection que lui permettaient ses facultés. Elle ne tarda pas à obtenir le juste salaire de son travail et de son zèle. Plusieurs charmans tableaux de genre et surtout des paysages, qu'elle fit exposer au salon, en gardant l'anonyme, fixèrent tous les regards, obtinrent les éloges des plus grands maîtres; et cette récompense impartiale et secrète fut pour Armande mille fois préférable aux acclamations réitérées que ses deux sœurs excitaient dans les cercles brillans de la capitale.

On touchait en France à cette époque funeste qui, changeant l'ordre de ses destinées, détruisit tant de fortunes, moissonna tant d'innocens, et choisit pour ses victimes tous ceux que signalaient le mérite ou la naissance. Le comte d'Harcourt ne

put échapper, ainsi que sa famille, à cette proscription générale. Il fut d'abord conduit avec ses trois filles au château de Saint-Germain, près duquel il possédait une terre considérable, et de là transféré seul, à Paris, dans l'une de ces prisons d'où l'on ne sortait que pour aller à la mort. Échappé comme par miracle aux cruels qui le persécutaient, il s'était sauvé chez un ancien domestique de ses pères, nommé Antoine, qui vivait dans un humble réduit, sur les bords de la Marne. Ce fut là que le comte reçut, pendant près de deux ans, toutes les douceurs et les consolations de l'hospitalité. Ce vieux serviteur, ayant perdu ses petites épargnes, qu'il avait placées chez un intrigant, s'était établi pêcheur à Saint-Maur, au bout du parc de Vincennes. Après avoir aidé lui-même le comte à s'évader de sa prison, il l'amena dans sa cabane, sous des vêtemens grossiers et le nom d'un parent dont il avait su se procurer le passeport, dans lequel se trouvait un signalement qui offrait quelque ressemblance avec le respectable M. d'Harcourt. Celui-ci, qui joignait à des goûts simples, à des habitudes champêtres l'âme la plus aimante, et qui, par un juste retour, après avoir répandu tant de bienfaits, éprouvait le charme de la reconnaissance, n'eut pas de peine à se faire au nouveau genre de vie qui lui était offert. Connue dans Saint-Maur comme le neveu du père

Antoine que tout le monde estimait , il aidait ce dernier dans ses travaux , sous le déguisement qu'il avait pris , et passait avec lui des journées entières , tantôt à ramer sur la Marne , tantôt à préparer ou à raccommoder des filets. Il était même parvenu à se faire une réputation dans ce métier , et passait pour le plus habile pêcheur de tous les environs. Il finit enfin par chérir cette heureuse obscurité , qui , en le mettant à l'abri de tout danger , lui faisait éprouver cette première jouissance de l'homme qui trouve dans son travail et dans sa force l'existence et la liberté. M. d'Harcourt eût volontiers renoncé pour jamais à l'opulence et aux grandeurs dont il avait été comblé , pour passer le reste de sa vie ignoré sous les simples habits de pêcheur et dans la cabane du père Antoine , s'il avait eu près de lui ses enfans.

Armande , Estelle et Zélie étaient restées toutes les trois dans le château de Saint-Germain , où d'abord on les avait enfermées avec leur digne père. Elles furent dans la plus cruelle inquiétude sur le sort de ce dernier , et le crurent victime de leurs persécuteurs , lorsqu'un jour elles reçurent un billet de sa main , qui leur annonçait qu'il existait encore et qu'il était en sûreté. C'était le brave Antoine qui , prétextant des affaires de famille , avait obtenu un passeport pour Saint-Germain , où il s'était rendu , et de là avait su pénétrer jusqu'à la prison des trois sœurs ,

auprès desquelles son grand âge , son état obscur et surtout son dévouement lui firent avoir accès. Il les trouva réunies dans un vieux donjon , dont les fenêtres grillées donnaient sur la campagne. On avait jusqu'alors entièrement pourvu à leurs besoins , et leur jeunesse ayant désarmé la fureur de leurs tyrans , on les laissait vivre , soit par oubli , soit par pitié.

Quelle fut leur joie , en apprenant tous les détails que s'empessa de leur donner le père Antoine ! il ne pouvait suffire à toutes les questions qu'elles lui faisaient. Il était à la fois ému de leur reconnaissance , confus de leurs caresses. Enfin , après avoir fait espérer à ces pauvres abandonnées qu'elles reverraient le digne auteur de leurs jours , il les quitta , repartit et revint consoler ce dernier , en lui répétant tout ce qui s'était dit et redit , et lui faisant entrevoir à son tour le bonheur de rejoindre et d'embrasser ses enfans.

Cependant , tous les biens de M. d'Harcourt avaient été vendus ; et tandis qu'il vivait auprès d'Antoine aussi heureux qu'il pouvait l'être , séparé de ses trois filles , celles-ci toujours recluses , n'existaient que de cette assistance que commandent la jeunesse et le malheur ; mais la cupidité de leurs barbares surveillans les réduisit bientôt à la détresse la plus cruelle ; et , à l'exception de la modique nourriture accordée alors aux prisonniers d'état , elles manquèrent des choses les plus nécessaires à

la vie. Ce fut alors qu'elles éprouvèrent que les titres et l'opulence ne mettent pas toujours à l'abri du besoin , et que la roue de la fortune , en élevant les êtres les plus ignorés , abaisse souvent ceux qu'elle avait fait briller au plus haut rang.

Estelle se livrait en vain à son beau talent d'exécution , les sons du piano ne faisaient retentir que la voûte impénétrable sous laquelle on la retenait enfermée ; et , à l'exception d'Armande , qui toujours éprouvait du plaisir à l'entendre , personne n'était là pour l'accompagner ou l'applaudir. Zélie , qui passait constamment d'un objet à l'autre sans pouvoir se fixer à aucun , était le plus souvent assise , dans l'attitude de la nonchalance et de l'ennui : elle s'endormait en laissant tomber à ses pieds le livre dont à peine elle avait parcouru quelques pages , tandis qu'Armande , heureuse , attentive , esquissait à travers les barreaux d'une croisée un des beaux sites des environs de Saint-Germain. C'est ainsi que les trois sœurs formaient souvent la réunion des trois genres.

Il fut question , dans le château , de priver Estelle de l'instrument qui faisait son unique consolation ; mais heureusement les geoliers , toujours prêts à saisir l'occasion du moindre lucre , reçurent d'Armande quelques pièces d'or pour ne pas se porter à cet excès de rigueur. Cette aînée des trois prisonnières avait imaginé d'utiliser le talent de la

peinture, qu'elle portait jusqu'à la perfection, afin d'adoucir, par l'appât du gain, la férocité de leurs gardiens, et de se procurer, ainsi qu'à ses sœurs, tout ce qui leur était nécessaire. Elle se mit donc à composer différens tableaux de genre, à peindre plusieurs paysages, qu'elle faisait vendre dans Paris par le concierge de sa prison, avec lequel elle était convenue de partager. Celui-ci, qui trouvait un débit avantageux de ces charmantes productions, s'empressait de procurer à l'industriuse Armande tout ce dont elle avait besoin; et, bien qu'il ne se fit aucun scrupule de la tromper sur le prix véritable qu'il retirait de ses ouvrages, il lui remettait encore assez d'argent pour adoucir la rigueur de son sort et pouvoir offrir à ses sœurs ce qui devait les charmer et les distraire dans leur pénible captivité. Elle fit acheter pour Estelle toute la musique nouvelle qui paraissait, et que celle-ci s'amusait à déchiffrer; pour Zélie, des livres, des airs de walse, des chiffons; et pour elle-même, des bosses d'après l'antique, des esquisses au trait d'après les plus grands maîtres, en un mot, tout ce qui pouvait la diriger dans ses travaux. Peu à peu le haut du donjon qu'elles occupaient dans le château de Saint-Germain, et qui n'était qu'un galetas humide et malpropre, fut meublé des attributs des différens arts, et devint une espèce d'atelier dont les

ornemens faisaient oublier que c'était une prison.

Estelle et Zélie ne cessaient d'exprimer à leur sœur aînée toute leur gratitude, et de reconnaître l'avantage d'un talent porté jusqu'à sa perfection. « Oh ! si jamais nous parvenions à quitter ce château, disait la première, avec quelle constance, avec quel zèle je m'adonnerais à l'étude de l'harmonie et de la composition ! — Puisque nous ne pouvons par nos talens, ajoutait la seconde, contribuer à l'adoucissement de notre sort, il faut, ma bonne Estelle, nous livrer nuit et jour au travail de l'aiguille, afin d'aider Armande à subvenir aux besoins de notre existence commune. — Oh ! laissez-moi, leur répondait cette dernière en les pressant sur son cœur, laissez-moi jouir, au sein même de la captivité, du bonheur le plus doux que j'aie éprouvé de ma vie ; loin de vous livrer à un travail fastidieux dont il vous faudrait faire l'apprentissage, souffrez que je vous procure ce qui peut vous mettre à l'abri de l'indigence et du malheur. Je vous demande pardon d'être en ce moment la plus heureuse ; mais peut-être aurez-vous votre tour. »

Elle chargea donc le concierge, à qui elle remit un grand paysage qu'elle venait de terminer, d'acheter pour Estelle le Solfège de *Rodolphe*, la Méthode d'harmonie de *Catel*, et pour Zélie la Grammaire italienne et le Dictionnaire de *Veneroni*.

Remettant ensuite ces différens objets à chacune de ses sœurs, et les excitant par son exemple à se perfectionner dans les arts qu'elles avaient adoptés, elle eut la jouissance de leur faciliter les progrès les plus rapides, et de faire tourner à leur profit le malheur et l'esclavage.

La Providence, qui toujours veille sur les infortunés et vient tôt ou tard leur tendre une main secourable, permit que la bonne et généreuse Armande trouvât dans le talent qu'elle possédait la plus digne récompense de son courage et de sa résignation. Le geolier qui avait coutume de lui fournir tout ce qu'elle désirait, vint un jour lui remettre des pinceaux et plusieurs toiles qu'il avait achetées à Paris, chez un marchand de couleurs et de tableaux. En posant une de ces toiles sur son chevalet, dès que le gardien fut sorti, Armande aperçut derrière et sur l'un des bords cette inscription : « Prenez garde au manche de la plus grosse brosse. » Surprise et tremblante d'émotion, elle regarde attentivement l'objet indiqué, découvre que le manche forme en dedans une espèce d'étui, l'ouvre avec précipitation et trouve une lettre de son père. A cette lettre était joint un petit billet conçu en ces termes : « Mettez votre réponse dans le manche de ce pinceau ; dites qu'il ne peut vous convenir, et rendez-le tout simplement au geolier qui vous l'a remis. »

Armande et ses deux sœurs se passent et baisent tour-à-tour cet écrit de la main du plus tendre des pères, qui les rassure de nouveau sur son sort, et leur demande des renseignemens sur leur cruelle situation. Elles s'empressent de satisfaire à toutes ces questions, renferment leur lettre commune dans l'étui si favorable, et joignent cette réponse au billet : « Nous vous confions notre secret et notre vie; nous ignorons qui vous êtes; mais le Ciel, qui reçoit nos vœux, nous permettra sans doute un jour de vous connaître. » Armande remit aussitôt au concierge la brosse en question. Il alla dès le même jour la reporter, à Paris, au marchand de tableaux, qui, feignant de faire quelques façons pour la reprendre, en offrit une autre que l'argus redoutable reporta fidèlement à sa chère *détenue*; c'est ainsi qu'il appelait Armande. Celle-ci ne put s'empêcher de lui demander le nom de la personne qui lui vendait ses toiles et ses couleurs : « C'est Bernard, reprit-il brusquement, l' marchand d' tableaux qui d'meure sur la place du Louvre; c'est à lui que j'vends tout c' que vous faites : oh! c'est un connaisseur; aussi lui ai-je ben promis d' lui faire avoir tous vos ouvrages : il marchande en diable; mais il paie bien. » Ces paroles furent pour la jeune artiste comme un doux rayon de lumière qui luit après un long orage. Elle savait que ce Bernard était un des hommes les plus estimables; elle se rappela

que le comte d'Harcourt lui avait rendu d'importans services , et ne douta plus que ce digne marchand ne cherchât à s'acquitter. Elle renferma dans son sein toute la joie qu'elle éprouvait , et conçut le projet de faire passer à Saint-Maur un de ses ouvrages. Elle annonça donc à son gardien qu'elle lui remettrait le plus tôt possible un nouveau tableau dont elle espérait , dit-elle avec expression , retirer un très-grand prix.

Dès que les trois sœurs se trouvèrent seules et qu'elles eurent béni de nouveau l'ingénieur Bernard , elles examinèrent le dernier pinceau qu'il avait remis au concierge , et trouvèrent dans le manche une cachette semblable à celle du premier. Elles profitèrent de cette heureuse idée pour correspondre avec leur père , qui pendant près d'un an s'entretint de cette manière avec ses filles , en dépit de tous les argus qui les surveillaient.

Armande , assurée que le tableau qu'elle projetait ne sortirait des mains du bon M. Bernard que pour passer dans celles du comte d'Harcourt , se livra à tout le charme de son imagination , à toute la force de son talent , pour offrir à ce dernier le gage le plus attendrissant de la piété filiale. Elle se peignit elle-même , assise dans le vieux donjon qu'elles habitaient , tenant à la main le portrait en miniature de ce père adoré , et le regardant d'un air qui exprimait ses regrets d'être séparée de l'auteur de ses

jours ; Estelle et Zélie étaient également représentées tout près d'elle , et dans la même attitude. Ces trois têtes charmantes étaient d'une ressemblance parfaite : des larmes s'échappaient de leurs yeux : on croyait voir tous leurs mouvemens exprimer le même désir ; on croyait les entendre prononcer la même prière... Afin de séduire le concierge et de flatter son amour-propre , Armande avait eu l'adresse de le placer sur un des côtés du tableau , balayant le triste réduit des trois infortunées qu'il regarde avec un intérêt dont il ne peut se défendre. On apercevait d'un côté le chevalet de la jeune artiste , de l'autre le piano d'Estelle , et sur le devant la table de travail de Zélie , où se trouvaient plusieurs livres. Tout était rendu avec autant de recherche que de vérité. On voyait avec peine ces murs épais qui séparaient du monde entier celles qui devaient en faire l'ornement : on souffrait de leur abandon , on partageait leurs souffrances ; on croyait sentir l'humidité de ces voûtes obscures , de ces vieux piliers dégradés par le temps ; mais un rayon de soleil , pénétrant à travers les barreaux d'une croisée et dardant sur les trois sœurs ainsi groupées , semblait les ranimer et leur annoncer la fin de leurs malheurs.

« Tenez , dit Armande au concierge en lui remettant ce tableau , voilà ce que j'ai fait de mieux. Nous devons , si je ne me trompe , en retirer une

bonne somme. — C'est vous ! s'écria celui-ci ; ce sont vos sœurs !..... Eh ventrebleu , c'est moi-même !..... Le gros bonnet d' laine sur la tête , la pipe à la bouche , le trousseau d' clefs à la ceinture , et puis c't' œil surveillant à qui rien n'échappe... Oh ! qu' c'est donc ressemblant ! — Annoncez au marchand , reprit Armande , que ce sont les trois filles du comte d'Harcourt dans leur prison , et je suis sûre que ce tableau , quoique fait assez rapidement , nous produira le double de tous ceux que j'ai peints jusqu'à ce jour. — Oh ! laissez-moi faire , je sais mon métier. » A ces mots , il sort , et dès qu'il peut s'absenter , il va porter cette touchante production au bon Bernard , qui ne peut qu'avec peine cacher l'émotion qu'il éprouve , et retenir les larmes prêtes à s'échapper de ses yeux ; mais reprenant ensuite un ton brusque et cette indifférence d'un marchand qui veut tout avoir à bon compte , il annonce d'abord qu'il n'achète jamais de tableaux de famille. « Mais ventrebleu ! reprend le geolier , regardez donc **comme** ces trois têtes sont jolies , et quelle expression ça vous a... Et puis moi qui me trouve là campé tout près d'elles pour les faire valoir ; un geolier qui s'attendrit ! c'est du nouveau : ça n'aurait s' payer trop cher. — J'avoue , reprit l'adroit Bernard , que vous ne nuisez pas à l'effet , et que vous seul me détermineriez à prendre cette peinture.. Combien en voulez-vous ? — Vingt-

cinq louis, tout au juste. — Vingt-cinq louis ! c'est tout le bout du monde si j'en donnais la moitié ; encore c'est, je vous le répète, parce que vous êtes dans ce tableau qui doit un jour vous faire beaucoup d'honneur, et vous mériter l'estime de tous les braves gens. — Eh bien, ventrebleu ! va pour cent écus, mais payés comptant. — Je n'achète jamais à crédit. » Bernard remet aussitôt cent écus au geolier, qui d'abord prélève pour lui cent francs ; et partageant le reste avec Armande, à qui il jure et proteste qu'il n'a vendu son ouvrage que deux cents, il se trouve avoir pour lui les deux tiers de la somme.

Mais celle-ci, qui ne voyait dans cette prétendue vente que le bonheur d'offrir à son père un gage touchant de l'amour de ses enfans, feignit d'être satisfaite du marché, remercia bien le concierge, et lui eût volontiers remis les modiques cent francs qu'elle recevait, s'ils n'eussent pas été nécessaires à l'existence de ses sœurs. Ce qu'elle avait prévu ne tarda pas à s'effectuer. L'honnête marchand de tableaux courut porter lui-même à Saint-Maur celui qu'il venait d'acheter. Le comte d'Harcourt était en ce moment à pêcher avec son fidèle Antoine. M. Bernard profita de son absence pour lui ménager la plus délicieuse surprise. Mettant la vieille femme d'Antoine dans le secret, il pose le tableau auprès du lit du comte, l'attache à un pan de bois de la

masure qu'il habitait ; et comme il n'avait pas eu le temps d'y adapter un cadre , il l'entoure de roses , de lis et d'immortelles , fait promettre à la mère Antoine de ne prévenir aucunement M. d'Harcourt , et retourne à Paris. Celui-ci rentre à la chute du jour avec son compagnon fidèle , après avoir fait la pêche la plus heureuse. Le petit souper fini , et la conversation d'usage terminée , le comte prend une lampe et passe dans l'humble réduit où il comptait se livrer aux plus tristes rêveries : qui pourrait dépeindre sa surprise et son saisissement lorsqu'il aperçut le monument de la piété filiale apposé près de son lit ? Il pousse un cri perçant , tend les bras vers cette image fidèle de tout ce qui lui reste au monde , et à travers les pleurs qui inondent sa figure vénérable il ne peut faire entendre que ces paroles : « Mes enfans !... mes chers enfans !... » A ces cris , arrivent le vieux pêcheur et sa femme , qui ne peuvent se rassasier de ce touchant spectacle , et plaignent le comte d'être séparé d'aussi charmantes créatures. « Il semble , reprend celui-ci , qu'elles me parlent , qu'elles m'appellent ;... et cet encadrement de fleurs produit sur mon âme une si douce illusion !..... En voyant ces beaux lis , je crois voir mes filles ; en respirant l'odeur de ces roses , je crois sentir leur haleine , et ces immortelles m'offrent l'emblème attendrissant de leur amour pour moi..... C'est Bernard , j'en

suis sûr ; eh ! quel autre que lui pourrait être l'interprète de mes chers enfans ? Il n'y a que ce digne et excellent homme qui puisse avoir conçu cette heureuse idée : oh ! combien elle ajoute au charme de ce tableau ! »

La mère Antoine ne put garder plus long-temps le secret , et fit l'aveu que c'était en effet M. Bernard : il revint quelques jours après avec un riche cadre qu'il avait fait faire , et dans lequel il posa le tableau , qu'on remit à la même place. M. d'Harcourt , après avoir témoigné toute sa reconnaissance au discret agent de ses filles , le chargea de leur faire passer une lettre où il leur exprimait tout le bonheur que lui faisaient éprouver leurs images chéries. « Jusqu'à ce jour , leur disait-il , je redoutais l'instant où , me retirant seul dans mon humble réduit , je me livrais à toute la rigueur du sort qui nous sépare. Mais à présent je cesse plus gaiement mon travail ; et lorsque j'ai bien rempli ma journée , quand j'ai produit au fidèle Antoine une pêche heureuse , je regagne avec joie sa cabane , je cours vous voir , mes chers enfans ! Je ne vous quitte un instant que pour aller prendre un modique repas , et reviens aussitôt m'entretenir avec vous , jusqu'à ce qu'un doux sommeil puisse clore ma paupière ; le matin , en m'éveillant , je vous dis bonjour , et vais recommencer la journée , dans la douce assurance de revenir le soir vous en rendre compte.....

O ma bonne Armande , c'est à toi que je dois ce bonheur inexprimable , cette consolation qui me fait oublier tous mes maux : puisse le Ciel t'en donner la juste récompense ! »

En effet , M. d'Harcourt ne manquait jamais d'attacher soir et matin ses regards attendris sur les portraits de ses trois filles , de leur parler comme si elles eussent été là pour l'entendre. Lorsqu'il parlait pour la pêche , il couvrait de vieux haillons ce chef-d'œuvre de grâce et d'expression , afin de le dérober à tous les regards indiscrets. Dès qu'il revenait du travail , il s'empressait de découvrir ce cher talisman devant lequel il ne manquait jamais de rester long-temps , de causer avec ses filles et de leur exprimer le désir de les presser dans ses bras.

Ce vœu fut enfin exaucé. L'horizon nébuleux qui avait couvert la France de tant d'orages commençait à s'éclaircir. Déjà la justice avait ressaisi son glaive et sa balance , que lui avait dérobés l'anarchie. A son aspect , l'envie , le rapt et l'imposture virent cesser leur règne exécrationnel , et la terreur s'enfuit à son tour épouvantée. En un mot , les proscriptions cessèrent et les prisons s'ouvrirent. Le comte d'Harcourt ne tarda pas , grâce au zèle et aux sollicitations de l'infatigable Bernard , d'obtenir sa liberté. Le premier usage qu'il en fit fut de solliciter celle de ses trois filles , qu'il alla chercher lui-même au château de Saint-Germain , où elles étaient enfermées

depuis près deux ans. Ce fut en présence de leur généreux protecteur et du bon père Antoine qu'eut lieu cette première entrevue si touchante et si ardemment désirée. Le comte et ses enfans ne pouvaient se rassasier de se revoir, de s'embrasser et de confondre leurs tendres épanchemens. Estelle et Zélie, qui depuis plus d'un an s'étaient entièrement livrées à l'étude, défiaient le sort de les réduire à la misère. « Je puis maintenant, dit l'une, accompagner sur le piano toute espèce de musique, et même enseigner l'harmonie. — Je possède, dit l'autre, la langue italienne au point d'en donner des leçons, et de traduire *Le Tasse* ou *Pétrarque*; je ne crains plus que l'infortune me réduise à ne pouvoir exister par moi-même. — C'est à votre sœur, ajoutait le comte, que vous êtes redevables de ce précieux avantage. O ma chère Armande, jouis de tout le bonheur que tu mérites, et récapitule avec moi ce que t'a produit le talent que tu possèdes : il a charmé ta solitude et t'a fait souvent oublier ta captivité; il t'a sauvée, ainsi que tes sœurs, des horreurs de la misère; il a trompé la surveillance de tes gardiens, franchi les murs de ta prison, pour venir offrir à ton malheureux père la plus douce consolation qu'il pouvait espérer; il a procuré au bon M. Bernard l'occasion de s'acquitter envers moi : il nous met enfin pour jamais à l'abri du besoin où nous plongeant l'usurpa-

tion de nos droits et la perte de notre fortune. »

Cette perte ne fut que momentanée. M. d'Harcourt, qui n'avait point quitté la France, rentra dans tous ses biens. Il s'empessa d'abord d'assurer au père Antoine et à sa femme une rente qui répandit sur leur vieillesse l'aisance et le bonheur. Il remit ensuite au généreux Bernard tout ce qu'il avait payé aux avides gardiens qui lui vendaient les tableaux d'Armande ; le força d'en accepter la collection, et ne garda que celui qui représentait ses trois filles dans leur prison. Il le plaça dans le salon de son hôtel à Paris, et fit graver au bas cette inscription : « Effleurer tous les talens ne produit qu'ignorance et satiété ; n'en choisir qu'un et le conduire à son degré de perfection, c'est s'assurer le moyen de charmer ses loisirs, de braver les rigueurs du destin, et de faire le bonheur de tout ce qui nous entoure. »

LA MANIE DES ROMANS.

Rien ne se propage comme les ridicules. Il est rare qu'une jeune fille n'ait pas les manies de la personne qui dirige son éducation. Accoutumée à copier cette dernière jusque dans les moindres détails, elle suit aveuglément le sentier qu'elle lui trace; et lorsque ce sentier s'écarte du chemin qui conduit au vrai bonheur, la jeune égarée ne le retrouve que bien difficilement, et quelquefois n'y rentre de sa vie.

M. James, riche fabricant de dentelles, était cité comme l'un des hommes les plus recommandables de la Flandre : il employait à lui seul plus de cinq cents ouvriers, dont il ne cessait d'être le bienfaiteur. Ses riches magasins se répandaient dans toute l'Europe; et son crédit se trouvait si généralement établi, qu'il n'y avait point de comptoir connu dans les quatre parties du monde, où sa signature ne fût respectée. Cher à son pays, qui lui devait une partie de sa prospérité, il était devenu l'un des plus notables de Bruxelles, où la franchise et la générosité qui le caractérisaient, contribuaient encore à le faire chérir. Aussi, dès qu'il traversait



La main des romans.

une rue, dès qu'il se montrait dans quelque lieu public, il entendait à tout moment répéter sur son passage : « C'est le bon M. James, l'honneur et le modèle des fabricans, le père des ouvriers, l'appui des malheureux..... » Hommages touchans, doux salaire de l'homme de bien, quel rang, quelles prérogatives pourraient vous être préférés ?

M. James avait cinq enfans, deux garçons et trois filles. Charles et Victor secondaient leur père dans ses immenses travaux ; ils n'avaient d'autre ambition que de lui succéder, et de se rendre comme lui dignes de l'estime générale. Cécile, Adèle et Benjamine, élevées par la plus vertueuse des mères, étaient chargées de vaquer aux soins du ménage, à la tenue des livres, à tous les détails qu'exige sans cesse un commerce considérable. Cécile, active et laborieuse, valait à elle seule deux commis au cabinet : Adèle, attentive, soigneuse et prévenante, s'était chargée de l'administration intérieure de la maison ; quant à Benjamine, dédaigneuse, exigeante et romanesque, elle se laissait prévenir par tout ce qui l'entourait, se faisait servir par ses frères et sœurs, et croyait les payer amplement de toutes leurs bontés, soit par un sourire approbateur, soit par un regard de protection qui semblait dire : « Je suis contente de vous. » Comme elle était la dernière venue, et que M. James avait près de soixante ans quand sa Benjamine vint au monde,

elle fut dès sa naissance l'idole de ses parens ; chacun la gâtait avec délices , et semblait la regarder comme formée d'un autre sang. Il est dans les familles nombreuses de ces êtres privilégiés , qui réunissent toutes les affections ; de ces Benjamins à qui l'on fait croire qu'elles ont plus de droits que tous les autres , et qui souvent ne paient que par une indifférence coupable et la vanité la plus ridicule tous les égards emmiellés dont on adula leur enfance.

Tandis qu'Adèle et Cécile s'occupaient , ainsi que leurs frères , des attributions qu'on leur avait confiées , Benjamine , mollement étendue sur un *sofa* , se hasardait tantôt à nouer un ruban sur un chapeau , tantôt à broder une fleur au tambour , ou bien son chiffre couronné de roses , sur un mouchoir de batiste ; mais elle aurait cru se compromettre s'il lui eût fallu , comme le faisaient ses sœurs , assortir des pièces de dentelles , former les cases de papiers qui les renferment , étiqueter chaque espèce et les ranger dans les cartons. Ses jolis doigts étaient trop délicats pour se livrer à des occupations vulgaires ; son imagination s'élevait à une trop grande hauteur pour qu'elle pût s'abaisser à un travail purement mécanique. Il lui fallait des objets plus importans , et qui , disait-elle , exigeassent du génie , de la réflexion et du sentiment ; en un mot , elle s'imaginait planer sur tout ce qui l'en-

tourait, comme un cèdre superbe balance sa cime au-dessus des insectes qui rampent sous son ombrage.

Cet esprit romanesque ne fit que s'accroître par l'arrivée à Bruxelles d'une parente de M. James, qui depuis long-temps avait formé le projet de visiter sa belle fabrique. Cette dame, veuve de M. de Lessence, qui jadis avait occupé une place importante à la cour, était un composé de qualités et de ridicules. Fraîche encore et d'une apparence robuste, elle avait ses jours de migraine et se plaignait continuellement de maux de nerfs; parlant sans cesse et d'une voix forte et sonore, elle s'interrompait quelquefois par une toux sèche, et affectait la petite poitrine : quoique d'un appétit dévorant et dormant dix heures de suite, elle criait à l'insomnie et se désolait de la faiblesse de son estomac; très-recherchée dans sa toilette, elle ne parlait qu'avec mépris des caprices de la mode; mais sa bonté naturelle s'étendait sur tout ce qui l'entourait; plus d'une fois elle se réduisit au plus strict nécessaire pour consoler l'infortune, assister l'indigence. Être estimée était son ambition; être citée, sa passion dominante. Irréprochable dans sa conduite, et cependant faite encore pour plaire, elle fuyait le grand monde et se livrait entièrement à la lecture des Romans. Il n'en était aucun, depuis *Théagène et Chariclée*, traduit du grec, jus-

qu'aux productions les plus modernes , qu'elle ne connût et dont elle ne fût en état de réciter tel ou tel passage. Aussi son imagination , remplie de tant d'incidens , de récits et de descriptions , se formait des chimères à chaque objet qui se présentait à sa vue. Apercevait-elle un vieux château , elle se disait aussitôt : « C'est là qu'a gémi l'innocence opprimée ; ces remparts , ces ponts-levis , annoncent qu'un preux a combattu pour la dame de ses pensées..... » Découvrait-elle dans la campagne une humble chaumière , elle s'imaginait qu'elle avait été l'asile de quelque proscrit célèbre , de quelque guerrier malheureux. « Peut-être , s'écriait-elle , est-ce là que la belle *Angélique* amena sur un coursier son cher *Médor* , et qu'elle étancha le sang qui coulait de sa blessure avec les longues tresses de ses beaux cheveux..... » Se trouvait-elle dans un vallon , au bord d'un ruisseau limpide , elle se disait encore : « C'est ici que le pieux et vaillant *Tancredè* s'empressa de répandre l'eau du baptême sur la tête enchanteresse de *Clorinde* expirante.... » L'aspect d'une tour , d'une ruine , d'une forêt , la jetait toujours dans une rêverie délicieuse , et souvent ses beaux yeux , fixés sur les monumens qu'avaient respectés plusieurs siècles , se mouillaient de douces larmes.

On présume aisément que cette manie romanesque , qui d'ailleurs était rachetée par beaucoup

d'esprit et le plus grand usage du monde, fit une profonde impression sur Benjamine. Elle regardait madame de Lessence comme une divinité que le Ciel protecteur lui avait envoyée pour l'arracher à l'existence obscure où elle languissait chez ses parens, et l'initier dans les mystères qui seuls peuvent élever l'ame et l'orner de ces grands sentimens qui brillaient aux temps heureux de l'antique chevalerie. Remplie de cette idée, la jeune enthousiaste ne cessait d'entourer d'égards, de soins caressans celle qu'elle désirait prendre pour modèle, et parvint à s'en faire chérir au point que madame de Lessence conçut le projet de l'adopter pour son élève chérie. « Votre Benjamine, dit-elle un jour à monsieur et à madame James, réunit tout ce qu'il faut pour devenir une femme très-distinguée, et j'ai la certitude qu'un séjour auprès de moi, dans la capitale, achèverait de développer les rares dispositions que je remarque dans cette charmante personne. Je suis veuve et sans enfans, votre parente, votre amie; si vous voulez la confier à ma surveillance, à ma tendresse, j'ose vous promettre que bientôt elle sera citée dans tout Paris comme une ange de perfection, et qu'elle pourra prétendre aux plus brillantes destinées. » Quoique le bon M. James eût pour la plus jeune de ses filles un attachement inexprimable, l'idée de lui procurer un sort avantageux, la haute réputation de madame de Lessence, son

bon cœur, la pureté de ses principes, enfin le désir ardent qu'exprimait Benjamine de se former sous les auspices d'une femme aussi célèbre et de marcher sur ses traces, tout détermina ce tendre père à se séparer de sa chère Benjamine. Au bout de quelques semaines madame de Lessence annonça son départ. Monsieur et madame James formèrent pour leur fille le trousseau le plus riche et le plus complet; ils lui donnèrent une bourse pleine d'or, invoquèrent pour cet enfant chéri les faveurs du Ciel; et mêlant leurs larmes à leurs bénédictions, ils la remirent entre les mains de madame de Lessence, qui, tout aussi attendrie qu'eux, croyait voir dans cette scène touchante le départ de *Pénélope* ou celui de *Virginie*.

Le jour même de leur arrivée à Paris, madame de Lessence dit à sa jeune parente : « Le nom que vous portez, et par lequel votre digne père a voulu sans doute rappeler la tendresse du vieux *Jacob* pour son cher *Benjamin*, n'est pas heureusement assorti avec la dignité de vos traits et cette teinte sentimentale qui en fait le premier charme. *Benjamine* exprime, selon moi, la gentillesse de l'enfance, le tendre objet de la préférence paternelle; mais il vous faut un nom plus analogue à votre nouvelle existence, à la glorieuse carrière que je me propose de vous faire parcourir. Et puis ce *James* est bien court, bien sec. Il est parmi nous de ces convenan,

ces dont on ne peut s'écarter ; et vous sentez que dans les réunions de nos chers initiés , où bientôt vous devez paraître , on n'aurait de vous qu'une idée mince et vulgaire en vous entendant annoncer : Benjamin James.... Je vous propose donc de vous nommer dès ce moment.... Rosemonde de Saint-James. — O le charmant nom ! s'écria la jeune élève , en répétant plusieurs fois de suite : « Rosemonde !... Rosemonde ! — C'est celui d'une belle Vénitienne qui remplit l'Italie de ses malheurs ; vous connaîtrez bientôt cette histoire intéressante. » Voilà donc notre heureuse Benjamin transformée tout-à-coup , annoncée et désignée comme la belle Rosemonde de Saint-James. Ce qu'avait prévu madame de Lessence arriva. Ce nom romanesque et idéal fixa l'attention sur sa jeune élève , la fit trouver aussi noble qu'intéressante , et lui procura plus d'hommages que n'eût fait le simple nom de James , qui n'était que celui du premier fabricant et du plus honnête homme de toute la Flandre.

Benjamin , revêtue de ce surnom qui lui paraissait indispensable , eut à se former dans différentes choses non moins importantes pour se signaler dans le monde. « Il faut , lui dit madame de Lessence , si vous voulez atteindre à cette haute réputation de femme distinguée à laquelle il vous est permis de prétendre , il faut , dis-je , que vous composiez d'abord votre maintien de cette grâce expansive , de

ce tendre abandon qui annonce la quintessence du sentiment. Il faut lever souvent vos grands yeux vers le ciel , exhaler de temps à autre un soupir mystérieux , et rester le plus long-temps possible dans une rêverie mélancolique d'où vous ne sortirez qu'avec distraction , et comme arrachée tout-à-coup à vos chères pensées. Il faut que votre mise soit d'un désordre très-recherché ; la tête toujours nue et ornée d'une simple fleur ; vos beaux cheveux blonds tombant sur les épaules , et couvrant le sein de deux gros flocons bouclés qu'on appelle *repentirs*. ce dernier article est de rigueur. Surtout jamais de rouge ; et, si vous le pouvez , une teinte de pâleur qui annonce l'excès du travail et l'irritabilité des nerfs. Pas le moindre chiffon ni le plus simple indice d'une mode éphémère , pour tous bijoux , un *charivari* , c'est-à-dire une longue chaîne à laquelle sont suspendus un grand nombre d'anneaux symboliques ; et toujours à la main un mouchoir blanc , orné dans les coins de chiffres et de devises , pour essuyer les pleurs que produit la moindre émotion sur une âme trop sensible. Il faut aussi que vous puissiez chanter quelque romance plaintive , et que vous sachiez vous accompagner sur la harpe. La harpe , vous le savez , était l'instrument des Bardes par nous si révévés ; et c'est encore celui que préfère toute femme bien inspirée. Enfin , ma chère Rosemonde , souvenez-vous que pour être initiée dans les mystères du

sentiment et de la délicatesse, on doit avoir ce que nous appelons le genre *ossianique*. — Et qu'est-ce que le genre *ossianique*, tendre amie? — C'est une inspiration vive et brillante, qui, dirigeant notre intelligence vers la voûte céleste, nous fait dédaigner tout ce qui nous entoure sur la terre, et nous élève par la pensée au-dessus des simples mortels. — Oh bien, je vous promets d'être excellente *ossianique*; car, à Bruxelles, je me sentais au-dessus de toutes les personnes qui m'entouraient. — Fort bien. — Et, à l'exception des chers auteurs de mes jours, malgré moi je dédaignais tout le monde. — C'est parfait. Nous commencerons dès demain vos premières études, et, pour marcher avec ordre, je vous donnerai à lire *Clélie* et le *Grand Cyrus* de mademoiselle *Scuderi*, *Zaïde* et la *Princesse de Clèves* de madame de la *Fayette*, dont vous me ferez des extraits. Nous passerons ensuite aux *Cent Nouvelles* de madame de *Gomez*; de là je vous lancerai dans *Richardson*, *Marmontel*, *d'Arnaud*, et enfin dans tous nos romanciers modernes, qui chaque jour illustrent notre siècle par leurs innombrables et miraculeuses productions. »

La nouvelle *Rosemonde* fut donc entourée de tous les héros, de tous les preux qui figurent dans le monde romanesque; et par la lecture de tous ces ouvrages, où l'exagération bannit ordinairement le naturel, elle acheva d'exalter

son imagination et de se créer des fantômes. Tout son temps, toutes ses facultés ne pouvaient suffire aux lectures qu'elle désirait faire, aux notes qu'elle s'empressait de recueillir. Son enthousiasme l'égarait quelquefois jusqu'à fatiguer sa mémoire de longs chapitres et de nombreux passages qu'elle retenait par cœur et qu'elle citait à tout moment. Bientôt enfin elle fut en état de lutter avec madame de Lessence, et se vit initiée dans la secte des Inspirés, dont cette dernière était entourée, et qui portaient la manie sentimentale jusqu'à se faire désigner, dans leurs conciliabules, sous les noms de *Fingal*, d'*Oscar*, de *Dermide*, et de tous les héros chantés par *Ossian*.

Pendant deux ans que dura le cours de cette étude de haut genre, Benjamine écrivit plusieurs lettres à ses parens; mais le style qu'elle employait était tellement surchargé de citations, si rempli de néologisme et de bouffissure, que souvent le bon M. James n'y pouvait rien comprendre. Il s'aperçut, mais trop tard, que madame de Lessence, malgré tout son mérite, était la femme du monde la moins propre à diriger une jeune personne, et il se proposa de faire revenir promptement Benjamine auprès de lui. Il profita pour cela de l'occasion que lui offrait le mariage de ses deux filles aînées, qui devaient épouser le même jour, l'une un jeune magistrat de Bruxelles, et l'autre un capitaine de vais-

seau. Cet excellent père voulut aller lui-même chercher à Paris sa fille chérie, pour qu'elle pût assister aux fêtes que ce double hymen devait occasioner.

Madame de Lessence, qui depuis plusieurs mois travaillait jour et nuit à terminer un roman qui devait l'immortaliser, ne put être du voyage. Cet heureux incident fut favorable au projet de M. James, qui comptait bien retenir à Bruxelles Benjamine, à laquelle il faisait croire qu'elle reviendrait à Paris le plus tôt possible. Ce ne fut pas néanmoins sans peine qu'il la fit consentir à se séparer de sa tendre amie : celle-ci, de son côté, n'était pas moins désespérée de se voir enlever sa chère et belle Rosemonde, qui déjà lui faisait tant d'honneur parmi les initiés ossianiques qui composaient sa cour ; mais il fallut céder aux ordres rigoureux d'un père qui n'avait d'autre genre que celui de la franchise et de la probité. Un matin que le ciel paraissait chargé de sombres nuages, la digne élève de madame de Lessence, après avoir avec elle gémi, pleuré, invoqué le Ciel, échangé des tresses de leurs cheveux, des anneaux, des bracelets, des portraits, et s'être juré de se porter un attachement réciproque, jusqu'à ce que leurs ames se rejoignissent un jour parmi les ombres heureuses des êtres organisés, Benjamine s'arracha des bras de sa tendre amie, privée de l'usage de ses sens, et fut transportée, au milieu d'une attaque de nerfs et presque évanouie, dans la voiture

de poste de M. James , qui profita de cet abatement sympathique de la belle Rosemonde pour la conduire à Bruxelles, où elle arriva le surlendemain.

La jeune voyageuse était dans le négligé le plus sentimental. Une robe de basin blanc avait pour ceinture un large tissu de cheveux de sa divine institutrice, et dont l'agrafe était composée de deux écussons d'or portant leurs chiffres respectifs. Un fichu écossais , sur lequel on voyait encore empreintes les dernières larmes de ce modèle des femmes sensibles , était noué sur la poitrine oppressée de sa chère élève ; un voile noir , rabattu sur sa figure , cachait le désordre de ses cheveux , que sa douleur lui faisait négliger depuis son départ ; sous une simple chaîne d'acier bronzé, emblème de deuil et de tristesse , pendait l'ample *charivari* composé d'anneaux d'or, où se trouvaient gravés les noms des héros chantés par *Ossian*, et parmi lesquels il en était un que lui avait remis madame de Lessence au moment de son départ , et qu'elle assurait avoir été porté par le grand *Fingal*. Ce précieux anneau avait la vertu spécifique de jeter l'âme dans une contemplation perpétuelle, et d'inspirer tout ce que le sentiment a de plus tendre. Ce fut , ainsi parée des attributs et des talismans de l'amitié , que la belle Rosemonde reparut au sein de sa famille , qui s'empressait de l'entourer et de lui prodiguer les caresses les plus franches ; mais comme les épanchemens de la nature

n'ont point ces expressions recherchées, ces tours de phrases romanesques qui seules pouvaient atteindre au cœur de la belle initiée, elle ne répondit au tendre empressement qu'on mettait à la revoir qu'avec ces regards que commande la reconnaissance, et ce ton de supériorité qui craint de se compromettre. En vain sa mère, ses deux frères et ses sœurs la pressaient dans leurs bras et la comblaient d'éloges, de félicitations; le nom de Benjamine, qu'ils répétaient à tout moment, fatiguait ses oreilles délicates, et lui semblait une espèce de profanation. Elle entreprit donc de les habituer au surnom délicieux que lui avait donné *tendre amie*, et leur annonça qu'elle désirait être appelée *Rosemonde*; elle n'osa pas ajouter *de Saint-James*, ce qui ne pouvait être adopté dans la famille nombreuse et dans la ville qui l'avait vue naître; mais elle ne réussit point dans cette tentative. « Pourquoi donc, lui disait Charles, son frère aîné, voudrais-tu renoncer au nom de Benjamine? N'est-ce pas celui que tu reçus en naissant, que tu portas constamment parmi nous?—Ce nom est pour tes sœurs si doux à prononcer! ajoutait Cécile. — Il signifie la plus chérie de la famille, disait Adèle. — Et la plus digne de l'être, s'écriait Victor en l'embrassant. — O ma chère Benjamine, lui disait à son tour sa vertueuse mère, tu ne quitteras point un nom que j'ai choisi pour exprimer toute ma tendresse pour toi. — Que j'ai tant de plaisir à

répéter , ajouta M. James , et qui , lorsque j'aurai près de cent ans comme Jacob , me servira , j'espère , à désigner aussi l'appui , le charme et la consolation de ma vieillesse.....» Cette dernière phrase , prononcée par cet excellent homme avec l'accent de l'amour paternel , parut à Benjamine avoir quelque chose d'ossianique , et mouilla ses yeux de douces larmes. Elle renonça donc au surnom si charmant de Rosemonde , et se résigna , quoiqu'à regret , à ne porter que celui de Benjamine.

Tous les ouvriers de la fabrique , rassemblés à l'arrivée de la fille chérie de leur bienfaiteur , s'empresèrent de venir lui témoigner le plaisir qu'ils avaient à la revoir. Cet hommage ne fut pas sans effet sur le cœur de Benjamine. Elle éprouvait qu'à l'aspect des lares paternels on retrouvait en quelque sortes les habitudes de l'enfance. Elle accueillit donc tous ces bons ouvriers avec une affabilité qui fit tressaillir de joie M. James , et lui donna l'espoir de guérir sa fille de ses manies romanesques. Enfin parurent les deux gendres futurs qui vinrent à leur tour lui présenter leurs devoirs. Le jeune magistrat prétendu de Cécile , homme d'esprit et de bon ton , lui fit un compliment tourné avec tant de grâce , d'adresse et d'adulation , qu'elle en fut étonnée ; elle félicita sa sœur sur son choix , et trouva que son futur époux avait dans la voix et la physionomie quelque chose d'ossianique , qui lui faisait présager

que sa sœur aînée serait la plus heureuse des femmes. Il n'en fut pas de même du capitaine de vaisseau, prétendu de sa sœur cadette. Ce brave marin, joyeux, franc, et surtout peu fait au jargon de la galanterie, saisit brusquement une main de Benjamine et lui dit : « Si vous êtes sûre du bonheur de Cécile, moi je vous cautionne celui d'Adèle. Que dix mille bombes m'écrasent, si jamais je manque à ma parole. » En achevant ces mots, il serre fortement Benjamine dans ses bras et lui applique sur chaque joue un gros baiser dont la trace se fait long-temps apercevoir. « Dieu ! s'écrie cette dernière, effrayée et prête à s'évanouir, j'ai cru que j'étais tombée au pouvoir d'un cruel Tartare, ou d'un pirate impitoyable. — Qu'appellez-vous un pirate ? ai-je donc l'air d'un écumeur de mer ? triple canon !..... — Ah ! cessez, je vous prie ; mes oreilles, mes nerfs ne pourraient résister à ce langage : on voit bien, monsieur le marin, que dans tous vos voyages vous n'avez jamais abordé dans le délicieux *pays de Tendre* : et vous auriez grand besoin des leçons de l'immortelle *Scuderi*. — Qu'est-ce que c'est que ça ? *Scuderi* !... *Le pays de Tendre* !... Je ne connais, moi, que le chemin de la gloire, et ne prends leçon que des *Duquesne*, des *Jean-Bart* et des *Dugai-Trouin*. Je vois que ma belle-sœur et moi nous ne sympathiserons pas ensemble. Elle a l'air d'une héroïne de Roman. » Adèle s'empressa de rompre

cette conversation que Benjamine trouvait si étrange; et le bon M. James, réprimant un éclat de rire, eût volontiers embrassé son gendre futur pour le remercier de cette leçon, un peu trop brusque sans doute, mais dont l'effet pouvait être salutaire.

Le double hymen avait été fixé pour le surlendemain de l'arrivée de Benjamine. Elle crut devoir employer le peu de temps qui restait pour faire à sa sœur Adèle toutes ses représentations sur les nœuds qu'elle allait former. « Comment, ma chère, peux-tu te décider à épouser un pareil homme? — Par une raison toute simple: je l'aime et j'en suis aimée. — Tu l'aimes; juste ciel! mais c'est un anthropophage, un véritable loup de mer. — C'est un ange avec moi. Si tu savais quelle bonté touchante, quelle ame généreuse, quelle sensibilité sont cachées sous cette apparente brusquerie! Mon futur est estimé dans la marine, où déjà l'ont signalé plusieurs exploits fameux. Il ne prend une épouse que pour en faire la compagne et le bonheur de sa vie. Sa fortune est analogue à la mienne: il a déjà rendu et rendra par la suite d'importans services à notre maison de commerce; en un mot, il m'est cher, et je l'épouse. — Mais, dis-moi, pauvre Adèle, as-tu bien étudié son caractère, éprouvé ses sentimens? T'es-tu bien assurée qu'il existait entre vous cette divine sympathie sans laquelle l'hymen n'est qu'un vil esclavage qui ne doit faire porter ses chaînes pesantes

qu'à ces esprits matériels, qu'à ces âmes épaisses et grossières sur lesquelles n'a jamais lui le moindre rayon du sentiment? — Oh! je n'entends rien à toutes ces grandes phrases : je fus engagée avec mon futur dès la première fois que nous nous vîmes. — Dès la première fois! — C'était dans un bal que donnait mon père aux officiers de la garnison; mon prétendu, qui m'examinait depuis quelque temps avec le plus vif intérêt, me dit en dansant avec moi: « Vous me plaisez, foi de galant homme. Il me faut une femme; il vous faut un mari: si je vous conviens, c'est une affaire faite. » Je ne répondis d'abord que par un éclat de rire à cette brusque déclaration; mais la franchise de son aveu, la douce expression de son regard, et surtout ce désir ardent qu'il témoignait d'appartenir à notre famille, qu'il désignait comme l'une des plus estimables de Bruxelles, tout fit sur moi l'effet le plus irrésistible; pendant le bal même je fis part de cette demande à mon père, et notre mariage fut arrêté. — Comment, sans plus de préparations ni de langueurs? — Oh! mon futur ne connaît point cela. — Mais songe donc, pauvre victime, qu'on t'a privée du bonheur le plus doux qui nous soit réservé. Est-il rien de comparable à la jouissance d'une femme délicate et sensible qui voit à ses pieds l'objet de ses secrètes pensées, qui l'entend soupîrer pendant un demi-lustre, ou même un lustre entier? C'est

selon l'organisation sentimentale. C'est ainsi que nous attisons le feu dont brûle un amant ; nous ne portons les yeux nulle part sans y rencontrer les siens, tendres, respectueux et surtout mélancoliques ; nous ne pouvons faire un pas sans trouver notre chiffre tracé sur le sable, gravé sur l'écorce d'un peuplier, ou sur celle d'un saule pleureur. C'est alors que l'on emploie le charme de l'absence, qui seul indique à quel point l'on est aimée. On fait un long voyage, on met entre soi et l'objet de ses pensées l'immense intervalle des mers ; on feint de l'oublier pendant quelques années ; et au retour, après s'être bien assurée de sa constance, de sa patience, de sa souffrance, on lui fait enfin concevoir l'espoir de nous fixer un jour et d'enchaîner nos destinées.

— Oh ! reprit Adèle en souriant, si j'avais ainsi traité mon marin, il m'aurait plantée là. Pourquoi donc se faire valoir plus qu'on ne vaut ? Et lorsqu'un galant homme nous convient, n'est-ce pas une duperie de le tourmenter ? — On ne saurait faire payer trop cher l'honneur de nous appartenir. — Il me semble qu'il vaut mieux encore se montrer au-dessus du prix. — Couronner la flamme d'un amant aussitôt qu'elle s'allume ! — Est-ce un crime de hâter le bonheur de ce qu'on aime ? — Devenu notre époux, souvent il devient notre tyran. — Oui, quand nous en avons fait un esclave. — L'instinct de tous les hommes est de dominer sur nous. —

Soyons-leur donc si chères, qu'ils n'en aient pas le courage. — Nous ne saurions les tenir trop longtemps à nos pieds. — Ne traitons notre amant que comme nous voulons que notre époux nous traite. — Moi, je désire qu'il me chérisse. — Et surtout qu'il m'admire. — Et surtout qu'il m'estime. »

Cette conversation fut interrompue par M. James, qui vint les avertir qu'on les attendait pour signer les deux contrats de mariage. Benjamine apposa d'abord sa signature au bas de l'acte qui unissait Cécile avec le jeune magistrat, sur lequel elle laissa tomber un nouveau regard approbateur ; mais, en signant celui d'Adèle et du capitaine de vaisseau, sa main devint tremblante, ses yeux se levèrent au ciel, et plus d'une fois elle répéta tout bas : « Pauvre victime ! »

Le lendemain matin tous les ouvriers de la fabrique se réunirent et vinrent apporter au deux mariées des échantillons de leurs travaux : c'étaient deux robes de dentelle où le goût le disputait à la richesse. M. James avait voulu procurer à ces braves gens cette jouissance si légitime, et tous formèrent le nombreux cortège qui accompagna les époux au temple. Benjamine y parut ornée de tous les talismans qu'elle avait apportés de Paris. La singularité de son habillement attira sur elle tous les regards. Il était composé d'une tunique vert tendre, surchargée d'une écharpe bleu-ciel, parsemée d'étoiles d'or,

et d'une ceinture écossaise : sa tête était nue, et ses cheveux, séparés en deux parties égales, retombaient en grosses boucles sur ses épaules : on distinguait surtout les deux *repentirs* ondoians et parfumés qui descendaient sur sa poitrine. Son air et son maintien étaient ceux d'une inspirée qui semble lire dans les astres les destinées du monde. Placée auprès d'Adèle au moment où elle allait prononcer le serment solennel, elle ne put s'empêcher de l'arrêter par le bras et de lui dire à demi-voix : « Pauvre victime ! il en est temps encore. » Mais celle-ci ne lui répondit que par un sourire, et jura la foi de mariage avec ce calme et cette confiance que donne la certitude du bonheur. Le capitaine, qui avait entendu l'apostrophe inconsidérée de Benjamine, fut au moment d'éclater ; mais, retenu par M. James qui ne pouvait s'empêcher de rire, il se contenta, non sans beaucoup de peine, et se promit bien de se venger de l'inspirée. Pendant tout le repas de noces il ne cessa d'appeler Adèle *pauvre victime* : il proposa à tous les ouvriers de la fabrique de boire à la santé de la *pauvre victime* ; et, depuis ce jour, toutes les fois que son heureuse épouse se félicitait devant Benjamine des liens qui l'unissaient au meilleur des hommes, il ne cessait de répéter avec ironie en regardant cette dernière : « Pauvre victime !..... pauvre victime ! »

L'époux de Cécile possédait dans les environs de

Bruxelles un ancien château, situé sur les bords de la Dyle, dans le lieu le plus romantique. Ce fut là qu'il rendit son repas de noces, et qu'il réunit pendant quinze jours toute la famille..... Benjamine ne pouvait sortir de l'extase où la jetaient ce vieux castel et tous ses environs. Elle se croyait dans la demeure de quelque châtelain féal et frère d'armes des héros les plus célèbres de la chevalerie. Ce qui la jeta tout-à-fait dans ses visions romanesques, c'est qu'on lui donna son appartement dans une tour carrée, au bas de laquelle était un pont-levis qui conduisait dans un grand bois de sapins, au milieu desquels on apercevait au loin un humble ermitage. « Sans doute, dit Benjamine à son beau-frère le magistrat, c'est l'asile de quelque malheureux qui fuit le monde, où son ame trop sensible n'a trouvé qu'ingratitude et perfidie. — Oui, répondit le magistrat, à qui le marin venait de faire un signe d'intelligence; c'est en effet la demeure d'un inconnu qui, sous la bure et la longue barbe d'un ermite, cache, dit-on, des traits nobles et réguliers: on croit dans le pays que c'est quelque célèbre infortuné qui, privé du tendre objet de ses pensées, consume sa vie dans la prière et dans les larmes. — Que je le plains, s'écria Benjamine en soupirant, et que j'aurais de plaisir à calmer sa souffrance, à soulager sa misère!..... » Ces paroles furent un signal pour le capitaine, qui cherchait

à se venger de l'insulte qu'il avait reçue au temple. Il fit donc part de son projet à son beau-frère le magistrat, ainsi qu'à M. James, qui ne demandait pas mieux que de détruire la ridicule manie de Benjamin, et de lui donner une leçon qui pût la rendre à la société, dont elle devenait chaque jour l'amusement et la fable. « J'ai pour jockey, dit le marin, un jeune matelot, très-alerte et fort intelligent, qui fera l'ermite à s'y méprendre; le drôle joue tous les rôles que l'on veut. Il chante avec expression; et pendant un long séjour qu'il a fait avec moi sur les côtes d'Espagne, il a appris à s'accompagner sur la guitare avec un talent tout particulier; il est à Gand depuis quinze jours, auprès de son vieux père infirme, et doit me rejoindre ici ce soir même; la belle inspirée ne l'a jamais vu: il faut nous en servir pour lui faire tourner la tête et nous amuser à ses dépens. — Si nous pouvions, dit M. James, mettre dans la bouche du jockey quelque romance plaintive qui fit croire à notre folle qu'il est un de ces héros de romans, un de ces soupirans langoureux que j'ai vus chez madame de Lessence, et qui, ne pouvant vivre séparé de la belle Rosemonde, l'a suivie jusqu'ici? Il m'en coûte, ajouta ce tendre père, de la tourmenter ainsi; mais quand le mal est invétéré, ce n'est que par des remèdes extraordinaires qu'il est possible de le guérir. — Laissez-moi faire, dit à son tour le magistrat: on peut allier la prudence à la leçon; afin

que notre belle-sœur ne soit point compromise aux yeux d'un valet, il faut que celui-ci, accoutumé sans doute à suivre aveuglément les ordres de son maître, ignore à quelle femme il adressera son hommage ridicule. Je me charge, moi, de faire la romance que chantera le faux ermite sur un air bien pathétique, et je me flatte de conduire cette aventure de façon que le dénouement puisse faire sur la belle enthousiaste tout l'effet que nous espérons. »

On prépara donc un habit d'ermite sous lequel se déguisa le jockey. Le capitaine, qui lui avait fait prendre gîte au village le plus voisin, alla le chercher dès que la nuit fut venue; il conduisit le jeune espiègle dans le bois de sapins, lui fit faire plusieurs longs détours; et le ramenant ensuite au bas de la tour carrée qu'habitait Benjamine, il se retire à l'écart pour lui voir jouer le rôle qu'on lui a fait répéter. Le jockey s'arrête donc devant les croisées de l'inconnue, dans l'attitude d'un être souffrant; et saisissant le moment où la lune dardait sur sa figure, pour baisser son capuchon, il fit voir à la belle qu'il n'était pas aussi vieux que son costume l'annonçait. Benjamine, qui sans cesse promenait ses regards sur le site délicieux qui se trouvait devant la tour, ne manqua pas d'apercevoir le faux ermite. « Oui, se disait-elle en l'examinant avec attention, les roses du printemps semblent briller encore sur ses traits qu'ont pâlis la douleur et les larmes;

cette attitude , ces mouvemens ont une dignité qui annonce une illustre origine : oh ! si je pouvais l'entendre ! Peut-être sera-t-il tenté de répondre à ma voix ; prenons ma harpe et feignons d'abord de chanter indifféremment quelque chose. » Elle prélude aussitôt et chante la jolie romance de *Gaveaux* : « *Ermite, bon ermite...* etc. , » laquelle était en ce moment le plus heureux à-propos. D'abord un morne silence succède à ses accens. Le jeune matelot , qui avait reçu l'ordre de ne rien faire que ce qu'on lui prescrirait , ne répondit par aucune parole , et se borna pour cette fois à exécuter sur une guitare en forme de lyre les airs les plus tendres , qu'il variait avec beaucoup d'art. Benjamine en fut enthousiasmée et ne douta plus qu'il ne fût un de ces êtres privilégiés que la naissance et l'éducation mettent au-dessus du commun des mortels , et qui préfèrent gémir en secret et dans la solitude , plutôt que de se montrer sur la scène du monde , où l'on ne sait ni les apprécier , ni les comprendre. Le lendemain , au déjeuner , elle parut encore plus réveuse qu'à l'ordinaire , et ne cessa de faire à l'époux de Cécile des questions sur l'ermite , au sort duquel elle avoua qu'elle s'intéressait vivement.

Deux jours après , c'était vers minuit , Benjamine contemplait du haut de la tour la voûte éthérée , et promenant ses regards sur cette imposante immensité , elle s'imaginait , comme Ossian , voir des om-

bres heureuses sur chaque nuage qui s'offrait à sa vue : elle fut tout-à-coup tirée de son extase par les sons de la lyre qui la firent tressaillir , et qu'elle reconnut facilement. La lune cette nuit-là n'était pas aussi brillante , et l'on ne distinguait qu'avec peine les divers objets qui couvraient la surface de la terre. La belle voulut répondre à l'ermite et se mit à pincer sa harpe. Les airs connus sont un langage facile et souvent très-expressif. Cette lutte fut brillante et variée. Enfin , après un prélude plein de charme , le jockey fit entendre , sur un chant délicieux , une romance ou plutôt une complainte en quatorze couplets , qu'avait composée l'époux de Cécile. L'ermite y peignait son douloureux martyre , la perte de sa belle qu'un père barbare lui avait ravie , les vaines recherches qu'il avait faites pour la retrouver , le déguisement qu'il avait pris pour cacher sa naissance , son amour et ses projets ; enfin , après une longue énumération , il chanta ce couplet du ton le plus pathétique :

« Je te revois , ô merveille du monde !
Comme l'étoile du pasteur
Conduit le pauvre voyageur
À travers la forêt profonde ,
Ainsi ta voix , tes doux accens
Ont guidé mes pas chancelans.
Enfin je te retrouve... ô belle Rosemonde! »

Ce nom, si cher et tant regretté, produisit sur Benjamine un effet irrésistible. « Dieux ! se dit-elle en tressaillant, c'est, je n'en puis douter, un des nobles initiés qui fréquentaient la société de tendre amie. Serait-ce *Oscar*, *d'Ermi*de ou *Fingal*? Cependant je n'ai jamais fait connaître que mon cœur eût fait un choix ; il est vrai que je me suis surprise quelquefois les yeux attachés sur *Oscar*, ce mélancolique et fécond traducteur *des Mystères d'Udolphe*, *des Visions du château des Pyrénées*, *de la Nonne de la Miséricorde* et *du Confessionnal des Pénitens noirs*. Serait-il donc possible que, gémissant de mon absence, et l'âme toute pleine de mon image, il eût marché sur mes traces, et se fût transporté de la capitale dans ce lieu solitaire et sauvage, sous l'humble vêtement de l'indigence ! oh ! que ce dévouement est sublime et qu'il a de droits sur un cœur tel que le mien ! »

Pendant que Benjamine se livrait ainsi aux plus douces illusions, le jockey, suivant avec exactitude ce que lui prescrivait son maître caché derrière lui, s'approchait sur le bord du fossé qui entourait le château, exprimait par son jeu pantomime la douleur de ne pouvoir le franchir, et paraissait être tenté de s'y précipiter. Grim pant ensuite sur un tronc d'arbre, comme *Blondel* vis-à-vis la tour de *Richard*, il reprit sa lyre, et fit entendre ce

quatorzième et dernier couplet de la romance :

« Mais tout se tait.... Dieux, quel cruel silence!
Eh quoi! le pauvre voyageur
N'a-t-il pu toucher votre cœur?
Ah! daignez calmer ma souffrance.
Il ne lui faut pour talisman
Qu'une fleur, un simple ruban.....
Que n'a-t-il d'Ossian la harpe et l'éloquence?

A cette heureuse évocation, Benjamine, entièrement convaincue que c'était le sentimental *Oscar*, ne put se montrer insensible à ses tendres accens : dans son extase, elle détache le ruban écossais qui lui sert de ceinture, l'enlace autour du premier livre qui lui tombe sous la main, et le lance de sa fenêtre au-delà du fossé. L'ermite le ramasse aussitôt, le baise à plusieurs reprises, le place sur son cœur; rejoint le capitaine, reprend avec lui le chemin du village, et s'éloigne en répétant sur sa lyre l'air touchant de la romance qui lui procurait un aussi beau triomphe.

Benjamine passa toute la nuit dans la plus grande agitation. C'était la première fois qu'elle s'oubliait à ce point : jamais sa ridicule manie ne lui avait fait commettre la plus simple indiscretion. « Cependant, se disait-elle, le moyen de résister à tant d'héroïsme et de délicatesse ? Et comment traiter

avec indifférence un de ces nouveaux preux qui mettent leur gloire, leur bonheur à servir, honorer et défendre les dames? Ces dignes rejetons de l'antique chevalerie sont si rares aujourd'hui! sans doute, mon ermite est un émissaire de tendre amie, qui vient pour m'éprouver et savoir si je suis fidèle au pacte sacré qui me lie aux chers initiés: oui; tout me dit que c'est Oscar.»

Dès que le jour parut, elle se remit à la fenêtre, promenant ses regards sur l'horizon, qui par degrés se découvrait à ses yeux: elle contempla long-temps la pointe du rocher de l'ermitage qui paraissait dans le lointain, et se dit avec la plus vive émotion: » C'est donc là qu'il habite! C'est là que sous le chaume et la bure il garde sur son cœur ce ruban symbolique dont j'ai récompensé sa flamme! Puisse-t-il se montrer toujours digne de ce gage que sut m'arracher une force irrésistible! Puisse-t-il porter avec orgueil, constance et loyauté les couleurs de Rosemonde!..... » Elle était encore dans cette rêverie délicieuse lorsqu'une femme de chambre vint l'avertir que son père l'attendait dans son appartement. Elle se remet aussitôt de son trouble et descend chez M. James, où se trouvent réunis ses deux beaux-frères. Le magistrat, s'adressant à elle avec dignité, lui annonce qu'il est chargé de la demander en mariage pour un de ses collègues, recommandable par ses qualités personnelles autant

que par sa naissance; il ajoute que c'est devant leur digne père qu'il a voulu lui faire cette demande importante et connaître ses intentions. Benjamine, dont la tête et le cœur étaient encore tout remplis de la vive impression qu'avait produite l'aventure nocturne, répondit avec un sourire dédaigneux que, tout respectable que fût le rang de magistrat, il ne convenait point à sa manière d'être et de sentir; qu'elle n'appartiendrait jamais qu'à celui qui ferait consister le bonheur dans la sublimité des sentimens, et dont le caractère chevaleresque le rendrait digne de l'honneur de sa main. « J'avais bien prévu qu'elle vous refuserait, dit le bon M. James à son gendre le magistrat. — J'en suis fâché, répliqua ce dernier; car j'aurais eu l'assurance d'allier un honnête homme à notre famille. — Il faut à l'incomparable belle-sœur, dit à son tour le capitaine avec malice, un sylphe, un génie, ou tout au moins un héros de roman: sans quoi elle serait, comme sa sœur Adèle..... une *pauvre victime*. — Vous pouvez railler tout à votre aise, répondit Benjamine d'un ton qui signifiait que tous ces traits ne pouvaient l'atteindre; mais ma résolution est irrévocable. — En ce cas, reprit le marin, je vais rejoindre mon bord et je pars sous deux heures. Jones, dit-il à son jockey, qui avait eu le mot d'ordre, et qui parut en cet instant, prépare tout pour notre départ, et va demander des chevaux de

poste. — Mon capitaine peut retourner à Anvers quand il voudra ; mais il m'est impossible de le suivre. — Et pourquoi cela, monsieur le drôle ? — Mon capitaine m'a toujours témoigné trop d'intérêt pour s'opposer à mon bonheur. — Explique-toi. — C'est qu'en rôdant aux environs du village d'où je suis arrivé ce matin..... j'ai fait une petite connaissance. — Comment, coquin !..... — Ne l'effrayez donc pas, dit Benjamin : il a un cœur comme un autre ; pourquoi n'aimerait-il pas ? — Et quel est, reprit le marin avec une feinte colère, le digne objet de vos pensées ? — O mon capitaine, n'en dites point de mal ; c'est, si je ne me trompe, une belle d'un rare mérite, une demoiselle de maison. — Une demoiselle aurait écouté la fleurette d'un faquin tel que toi ! — C'est bien moi si vous voulez ; mais il y a dans tout cela une aventure si romanesque ! — Oh ! contez-nous cela, s'écria Benjamin. — Puisque mademoiselle le permet..... vous saurez donc que, rôdant l'autre soir dans un bois de sapins, je fus attiré par une voix ravissante à laquelle je m'empressai d'unir les sons modestes de ma guitare. On me répondit. — On te répondit ! — Non par des paroles, mais par des airs connus ; j'en devinai l'intention ; je ripostai : voilà d'abord la conversation établie..... Le surlendemain je résolus d'assiéger ma belle inconnue. — L'assiéger ! mille bombes ! — Rassurez-vous, mon capitaine ;

ce n'était que par une romance en quatorze couplets. — Quatorze couplets ! dit en riant M. James , et remarquant l'altération qui déjà se peignait sur la figure de Benjamine. — Quelle bordée ! reprit le marin. — Il n'y avait rien de trop ; car ce n'est qu'au dernier couplet que la belle a capitulé , en m'accordant un gage qui me prouve son amour et me nomme son chevalier. — Son chevalier ! s'écria le magistrat ; elle est donc folle ? — Folle de moi , rien n'est plus sûr. — Mon jockei son chevalier ! — C'est que vous saurez , mon capitaine , que , pour faire plus d'effet sur le cœur de ma dame , je m'étais déguisé en ermite. — Et quel est le gage que tu as obtenu ? — Ce ruban écossais , couleurs ossianiques. — Eh ! que prouve un ruban ? — Beaucoup , mon capitaine , surtout quand il entoure ce beau livre doré sur tranche , qui a pour titre *De l'égalité des conditions* ; ce qui signifie clairement qu'un ermite , un jockei , pourvu qu'il aime , est digne , aux yeux de ma belle , du plus tendre retour. — L'impertinent ! remets-moi ce livre , ce ruban. — Pas possible , capitaine. — Triples sabbords ! veux-tu bien me les rendre ! — Plutôt cent fois rendre la vie. — Ah ! dix mille boulets ramés !..... » En prononçant ces mots il s'élança sur le jockei , qui se sauva , et M. James , courant avec son second gendre sur les pas du capitaine , laisse Benjamine seule et livrée à toutes

les réflexions de l'étonnement et de la confusion.

Cette scène produisit sur la belle Rosemonde tout l'effet qu'avait prédit l'époux de Cécile. Ce qui surtout ajoutait à sa souffrance, c'était le regret de s'être compromise pour la première fois de sa vie, et d'avoir cédé aux illusions dont un jockey l'avait entourée. D'abord son humiliation fut si grande, que, prétextant une indisposition, elle fut quelques jours sans descendre de son appartement. Cependant les soins empressés de sa mère et de ses sœurs lui donnèrent la certitude qu'elles n'étaient pour rien dans la leçon cruelle qu'elle avait reçue; la tendresse de M. James, et la discrétion du magistrat la rassurèrent également sur la crainte que cette aventure ne fût divulguée. Il n'y eut que le capitaine qui, malgré tous les efforts qu'il faisait pour ménager sa belle-sœur, lâchait de temps en temps quelques bordées qui redoublaient sa confusion; mais bientôt son beau-frère le magistrat lui remit en secret le livre et le ruban en lui disant avec la plus touchante cordialité : « Je vous restitue, ma chère sœur, ce que votre délicatesse vous reproche d'avoir accordé si légèrement. Le faux ermite ne vous connaît pas et ne vous connaîtra jamais. Excusez un complot formé par trois hommes qui vous chérissent, et dont l'unique désir était de vous sauver d'une manie qui nuit tant à votre bonheur. — Ils ont complètement réussi, lui répondit Benjamine

du ton le plus simple et lui serrant la main : le voile est déchiré pour toujours , et je reconnais mes erreurs. Il n'appartenait qu'au meilleur des pères et aux dignes époux de mes aimables sœurs de me rendre à moi-même , à ma famille dont je serais devenue le fléau , à la société dont mes sottes visions m'avaient fait dédaigner l'estime et les hommages. Mes héros désormais seront mes parens , et tous les gens de bien qui leur ressemblent ; loin de me croire au-dessus d'eux , je serai trop heureuse de les égaler et de les imiter. J'accepte avec reconnaissance l'époux que vous m'avez choisi ; et s'il peut croire , comme vous , que ce retour est sincère , vous me voyez prête à lui donner la main. »

Cet épanchement de Benjamine causa dans toute la famille une joie inexprimable. On ne put d'abord croire à ce grand changement ; mais la conduite , le langage et les manières de la convertie ne firent que prouver chaque jour la résolution sincère qu'elle avait prise. Plus de talismans et de ceintures écossaises , plus de genre ossianique. Modeste dans ses vêtemens , naturelle dans ses expressions , affable pour tout le monde , et surtout indulgente pour quiconque se faisait remarquer par un ridicule , Benjamine devint la plus tendre des filles , l'amie la plus fidèle et la plus sûre. Elle-même riait des travers momentanés de son imagination romanesque , et désarmait ainsi tous ceux

qui voulaient s'en amuser. Son beau-frère le marin fut de ce nombre. Jamais il ne divulgua l'aventure de l'ermite, il fit promettre à son jockey d'en garder le secret, sous peine de lui faire sauter la cervelle, et devint un des plus sincères amis, un des plus ardents défenseurs de Benjamine. Cependant, le jour de son mariage avec le collègue et l'ami du magistrat, il ne put s'empêcher de se tenir auprès d'elle; et au moment où elle allait prononcer à son tour le serment solennel, il la tira doucement par sa robe et lui dit en souriant et à demi-voix : « Pauvre victime ! il en est temps encore. »

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE.

	Pages.
Les Oiseaux de madame Helvétius.	13
La Robe feuille-morte de madame Cottin.	27
Les Nuances de l'âge.	41
La Romance de d'Alayrac.	53
Le Petit Diner, ou les Amies de pension.	77
Le Charme de la voix.	105
Le Premier Pas dans le monde.	128
Les Tablettes de Florian.	148
Les Trois Genres.	164
La Manie des Romans.	188

FIN DE LA TABLE.

